

Histomag

39-45

LA SECONDE GUERRE MONDIALE PAR DES PASSIONNES POUR DES PASSIONNES - N°91 AVRIL-MAI-JUIN 2015



LA HONGRIE

dans la Seconde Guerre mondiale

Avec la participation de :

Alexandre Sanguedolce, Krisztian Bene
Pierre Grasser, Jean-Yves Goffi
Mahfoud Prestifilippo, Frédéric Bailloeuil,
Grégory Haftringues ...

ISSN 2267-0785 0,00 €



9 772267 078009



Ligne éditoriale

Histomag est produit par une équipe de bénévoles passionnés d'histoire.

À ce titre, ce magazine est le premier trimestriel historique imprimable et entièrement gratuit. Nos colonnes sont ouvertes à toutes les personnes qui souhaitent y publier un article, communiquer des informations, faire une annonce ...

Si vous souhaitez devenir partenaire d'Histomag, vous avez la possibilité de contacter notre rédacteur en chef.

Rédaction

Responsable d'Édition : Prosper Vandenbroucke

Rédacteur en Chef : Vincent Dupont

Conseillers de rédaction : Patrick Babelaere, Alexandre Sanguedolce, Frédéric Bonnus

Responsable communication et partenariats : Jean Cotrez

Premières Corrections : Pierre Guiraud

Relecture et correction définitive : Vincent Dupont, Frédéric Bonnus, Pierre Guiraud, Patrick Babelaere, Marc Taffoureau

Infographie et Mise en pages : Frédéric Bonnus

Rubrique Commémoration : Marc Taffoureau

Responsable rubriques : Jean Cotrez

Numéro ISSN : 2267 - 0785

Contacts :

Forum : contact@39-45.org

Histomag : histomag@39-45.org

Web :

Forum : <http://www.39-45.org>

Histomag : <http://www.39-45.org/histomag>



Histomag est une publication trimestrielle gratuite du Forum « Le Monde en Guerre » sous format pdf. Marque, logos, design et contenus déposés et protégés. Toute reproduction sous quelque support que ce soit est interdite sans notre autorisation et/ou celle de l'auteur concerné. Le format « pdf » est une propriété d'Adobe inc.

- 3 **Editorial** (Vincent Dupont)
- 4 **Sur le Forum** (Daniel Ruelens)

Le Dossier :

La Hongrie dans la seconde guerre mondiale

- 05 **De la double monarchie à la régence** (Alexandre Sanguedolce)
- 11 **La flottille du Danube** (Vincent Dupont)
- 29 **La Gendarmerie royale hongroise** (Alexandre Sanguedolce)
- 33 **Uniformologie des forces hongroises** (Jean-Yves Goffi et Mahfoud Prestifilippo)
- 48 **Les Zrínyi** (Pierre Grasser)
- 56 **Les paras hongrois** (Alexandre Sanguedolce)
- 62 **Reggiane RE2000 / Heja 24 21** (Frédéric Bailloeuil)
- 67 **La mort d'István Horthy** (Alexandre Sanguedolce)
- 70 **Tóth Lajos, un puma rouge** (Grégory Haffringues)
- 73 **La déportation des juifs hongrois** (Frédéric Bailloeuil)
- 80 **Le corps rapide hongrois sur le front de l'est** (Krisztian Bene)
- 90 **La 2° armée hongroise sur le Don** (Alexandre Sanguedolce)
- 99 **Les SS Hongrois** (Krisztian Bene)
- 107 **Le siège de Budapest** (Krisztian Bene)
- 119 **Les casques Adrian** (Nicolas Moreau)
- 123 **La pénurie des yeux artificiels** (Xavier Riaud)
- 126 **L'univers concentrationnaire 3eme partie** (Lucile Gruwez)
- 134 **Coin Béton : la batterie Todt** (Jean Cotrez)
- 142 **Le coin des lecteurs** (Vincent Dupont)



La couverture

Défilé du régent Horthy et des troupes hongroises lors de la réannexion de la ville de Szatmar-nemeti (ou Satu Mare en roumain) le 5 septembre 1940.



WWW.39-45.ORG
Le Monde en Guerre

LE FORUM DE LA SECONDE GUERRE MONDIALE





Toujours curieux des aspects les moins connus de la guerre, la rédaction de l'Histomag a songé qu'après la Finlande, les Pays-Bas, la Grèce, l'Italie, il nous fallait relever le défi de reprendre notre étude des "petits pays" méconnus pendant la guerre en traitant

aujourd'hui d'un État assez peu étudié dans le monde francophone du fait de la barrière de la langue mais qui n'en est pas moins intéressant à aborder : la Hongrie. Ce pays renoue avec l'indépendance au lendemain de la Première Guerre mondiale et va se trouver au cœur des combinaisons d'Europe centrale où il va intégrer l'Axe pour tenter de s'assurer d'une place prépondérante dans la région, idéal géopolitique d'une gloire passée où le royaume de Szent István s'étendait de la Pannonie à la Transylvanie et des Carpates aux Balkans.

Aussi après l'introduction de la nouvelle rubrique "Vu sur le forum" dans l'Histomag, où vous pourrez retrouver désormais la petite histoire de certains sujets singuliers qui ont pu trouver réponse grâce aux efforts des membres, nous tenterons d'étudier plus en détail la Hongrie durant la Seconde Guerre mondiale, dossier dont tous les auteurs ont bénéficié de l'aide et des conseils d'Alexandre Sanguedolce, qu'il en soit remercié ! C'est d'ailleurs ce dernier qui ouvrira le feu en nous livrant une présentation du royaume tel qu'il renaît durant l'entre-deux-guerres. Ensuite votre serviteur se penchera sur la flottille du Danube avant qu'Alexandre Sanguedolce ne reprenne la plume pour nous parler de la gendarmerie hongroise. Jean-Yves Goffi et Mahfoud Prestifilippo se livreront ensuite à une analyse uniformologique de qualité sur les forces armées hongroises.



Ensuite, sujet très technique, ce sont les blindés Zrinyi qui seront étudiés par Pierre Grassier avant que les paras hongrois ne nous soient présentés par Alexandre Sanguedolce. Frédéric Bailleoul s'attaquera à la maquette du Reggiane RE 2000 / Heja 24 21, l'appareil d'István Horthy – Alexandre Sanguedolce reviendra d'ailleurs sur les circonstances de sa mort – puis nous resterons dans les airs avec un article de Grégory Haffringues sur l'as hongrois Tóth Lajos. La déportation des juifs hongrois sera ensuite abordée par Frédéric Bailleoul avant que Krisztián Bene n'étudie le corps rapide hongrois sur le front de l'Est. Alexandre Sanguedolce reprendra une dernière fois la plume dans ce dossier pour nous parler de la 2^e armée hongroise sur le Don et Krisztián Bene se penchera ensuite sur les SS Hongrois et sur le siège de Budapest.

Bien évidemment, outre notre dossier spécial, vous pourrez trouver en deuxième partie, comme à l'accoutumée, nos rubriques « hors-dossier », pour continuer de vous faire découvrir l'histoire de la Seconde Guerre sous d'autres angles thématiques. Vous retrouverez ainsi une présentation de l'histoire du casque Adrian par Nicolas Moreau avant que Xavier

Riaud ne nous parle de la pénurie en oeils artificiels pendant la Seconde Guerre mondiale. Lucile Gruwez nous présentera la troisième et dernière partie de son étude sur l'univers concentrationnaire puis Jean Cotrez se penchera sur la Batterie Todt dans sa rubrique pour nos amateurs de béton. Enfin nos lecteurs retrouveront, comme d'habitude, la présentation de quelques ouvrages que la rédaction a jugés bon de vous recommander.

Toute la rédaction de l'Histomag 39-45 vous souhaite une excellente lecture ! Je rappelle que l'Histomag 39-45, fier de compter dans ses contributeurs des historiens professionnels et des passionnés avertis, ouvre ses colonnes à tous, y compris et surtout aux historiens de demain. Donc si vous avez une idée, un projet, n'hésitez pas ! Contactez la rédaction !

Vu sur le Forum

par Daniel Ruelens



En novembre dernier, c'est un tableau acheté sur Internet qui est proposé à la sagacité des membres du forum. Le tableau est identifié, au dos, par une note manuscrite en Allemand ; il s'agit du marché de Hennebont, petite ville de Bretagne, proche de Lorient. On aperçoit la basilique Notre-Dame-de-Paradis en arrière-plan. Le tableau est signé, son auteur est connu, c'est Auguste DELAVAL (1875-1962), un artiste local qui peignit beaucoup sa région. La municipalité d'Hennebont a d'ailleurs racheté, dès 1984, la quasi-totalité de ses œuvres.

Mais ce qui fait l'intérêt de ce tableau, ce sont les inscriptions manuscrites en allemand que l'on y trouve au dos !



Des inscriptions qui font référence au bataillon cycliste de reconnaissance (*Radfahr-Abteilung. 17* et *Divisions Aufklarungs Abteilung 17*) de l'*Infanterie-Division. 17*, une division stationnée en Bretagne de juin 1942 à mars 1943.

Mieux encore, le nom du chef de bataillon a été rajouté en bas à droite, au dos du tableau. Il s'agit de l'*Oberstleutnant* Max LEMKE, promu commandant du *Panzer-Grenadier-Regiment. 25* (*12. Panzer-Division*) en janvier 1943. A la fin de la guerre, LEMKE commandera successivement les *7. Panzer-Division* (janvier 1945) et *Fallschirm-Panzer-Division « Hermann Göring »* (février 1945).

Le tableau est un cadeau de son bataillon à LEMKE, lors de son départ en décembre 1942 (la date du 28 décembre 1942 est précisée). Une annotation, de la main de LEMKE sans doute, nous apprend enfin qu'il a séjourné dans la maison représentée à droite du tableau (« *Haus Recht mein Quartier* »).

Ont contribué à cette recherche : Aldebaran, alsa.se, Dog Red, Frontovik14, Gherla, Iffig, Jubilee, Richelieu et RoCo

Quelques liens pour prolonger la lecture :

la discussion sur le forum est ici : <http://www.39-45.org/viewtopic.php?f=31&t=40280> ; concernant Max LEMKE http://www.geocities.ws/orion47.geo/WEH...E_MAX.html ; et Auguste DELAVAL <http://www.ouest-france.fr/une-monograp...al-1350676>

De la double monarchie à la régence

par Alexandre Sanguedolce



MIHÁLYI KÁROLYI LE PREMIER CHEF DU GOUVERNEMENT
DE LA RÉPUBLIQUE DÉMOCRATIQUE DE HONGRIE

Après quatre années de guerre, le compromis historique qui régissait les rapports entre la Hongrie et l'Autriche commence à se lézarder. Les soldats de retour du front en ont assez de la guerre et ne veulent plus mourir pour les "Allemands". L'empereur Charles 1er (1), en visite à Debrecen alors qu'il inaugure la nouvelle université avec son épouse Zita, se fait conspuer. Des régiments arrachent leurs insignes. Le 25 octobre 1918, un Conseil National nomme à sa tête le comte **Mihályi Károlyi revendiquant l'indépendance de la Hongrie et la fin de la guerre.**

LA NAISSANCE DE LA RÉPUBLIQUE DÉMOCRATIQUE HONGROISE

Issu de la petite noblesse, riche magnat, francophile, Károlyi, poussé par sa soif de pouvoir, n'est cependant pas à la hauteur de la lourde charge qui lui incombe : préparer le pays à l'après-guerre et défendre son intégrité territoriale. Au château impérial de Gödöllő, situé à une trentaine de kilomètres de Budapest, Károlyi est reçu par le couple impérial qui l'emmène à Vienne pour mener des tractations. Mais l'archiduc Joseph-Auguste de Habsbourg-Lorraine qui est l'*homo regius* (2) conseille à l'empereur de ne pas accorder sa confiance au magnat hongrois. Celui-ci retourne donc à Budapest. C'est le comte Hadik qui est choisi à la place pour former un nouveau gouvernement.

Dans la capitale, des émeutiers s'emparent de dépôts d'armes, manifestent dans les rues, les gares. Refusant de faire ouvrir le feu, l'empereur se résout à nommer Károlyi chef du gouvernement le 30 octobre 1918. Il prête serment par téléphone (la dernière fois pour un dirigeant hongrois) au roi Charles IV et forme un gouvernement de coalition. Cette révolution de "velours" entre dans l'Histoire sous le nom de la révolution des chrysanthèmes (en référence à la Toussaint). Le 31 octobre, le comte Tisza, ancien ministre de François-Joseph et chef du gouvernement est assassiné à son domicile par un soviétique de soldats le rendant responsable de la guerre alors qu'il s'y était opposé. L'armistice avec l'Entente est signé à Villa Giusti, le 3 novembre 1918 au nom de l'Autriche-Hongrie.



CHARLES IER D'AUTRICHE ET SON ÉPOUSE ZITA DE BOURBON-PARME

Le 13 novembre Charles abdique et le 16 la république démocratique hongroise est proclamée. Károlyi porte le poids d'assurer la pérennité de la Grande Hongrie. Confiant dans les principes wilsoniens, il se rend à Belgrade auprès du général Franchet d'Espèrey (chef de l'armée d'Orient) signer l'armistice le 7 novembre. Soucieux de préserver l'intégrité de son pays, il est mis sur le fait accompli quand les Tchèques et les Roumains se taillent de vastes portions du territoire. Stephen Pichon, ministre des Affaires Étrangères du gouvernement Clémenceau, objecte que Franchet d'Espèrey aurait du signer l'armistice directement avec l'Autriche-Hongrie alors que ce pays n'existe plus !

Le 13 novembre, une ligne de démarcation démilitarisée est fixée, ligne que les Roumains ne vont pas tarder à franchir pour atteindre la Tisza. Devenu président de la république le 11 janvier 1919, Károlyi croit pouvoir jouer le même rôle que Kérensky en Russie. Mais il n'est pas en mesure de faire régner l'ordre dans le pays où des troubles sévissent dans les campagnes et les quartiers populaires de Budapest.

Le 20 mars, le lieutenant-colonel Vix présente une note au nom de l'Entente : la nouvelle ligne de démarcation est la rivière Tisza. C'en est trop, Károlyi refuse de brader le territoire et démissionne avec le gouvernement dirigé par Dénes Berinkey. Il ne veut pas entrer dans l'histoire comme le fossoyeur de la Hongrie. La vacance du pouvoir laisse les mains libres aux bolcheviques. Le 21 mars, les communistes prennent le pouvoir et instaurent la République des Conseils.

LES 133 JOURS DE BELA KUN

Ce gouvernement qui s'appelle Conseil Révolutionnaire de Gouvernement est dirigé par Sándor Garbai mais c'est Bela Kun (de son vrai nom Bela Kohn), commissaire aux Affaires Étrangères, qui dirige la politique du pays. Une trentaine de commissaires se partagent le pouvoir, la plupart communistes. Le Conseil des Commissaires du Peuple adopte une série de mesures économiques : nationalisations des entreprises et des banques, redistribution des terres aux coopératives, ce qui provoque le mécontentement de la paysannerie... Pour faire appliquer les mesures prises par les soviétiques, une milice est créée, elle réside à la caserne Lénine et ses membres sont appelés les gars de Lénine (Lenin fiúk). Habillés tout en cuir, ils sont commandés par Tibor Szamuely qui se déplace à bord d'un train blindé et pratique exécutions sommaires, vols, spoliations de biens et tortures dans tout le pays. On estime que la terreur rouge a fait environ cinq cents victimes.



BÉLA KUN ET LES COMMISSAIRES DE LA RÉPUBLIQUE DES CONSEILS.



LES GARS DE LÉNINE (LENIN FIUK) MÈNENT DES EXPÉDITIONS PUNITIVES DANS TOUT LE PAYS À BORD D'UN TRAIN BLINDÉ. ON ESTIME ENTRE 500 À 1000 LE NOMBRE DE LEURS VICTIMES.



A Forradalmi Kormányzótanács

Profitant du chaos, les états frontaliers s'empres- sent de finir le dépeçage et un conflit éclate avec la Tchécoslovaquie. Le 1^{er} mai, les troupes tchè- ques entrent en territoire magyar, mais un réveil patriotique permet de créer la nouvelle armée rouge hongroise, sous les ordres du colonel Aurel Stromfeld qui va contre-attaquer et remporter quelques succès. En Slovaquie, les communistes, avec l'appui de leurs frères magyars, proclament à leur tour une République des Conseils Slovaque. A Szeged, dans le sud du pays, un gouvernement contre-révolutionnaire est formé sous l'égide de l'Entente le 6 mai 1919. A sa tête le comte Gyula Károlyi, cousin du président déchu Mihály Károlyi. Le ministre de la défense est l'amiral Miklós Horthy à la tête de l'Armée Nationale, forte de 8000 hommes.



L'ARMÉE NATIONALE COMMANDÉE PAR L'AMIRAL HORTHY DU CONTRE-GOUVERNEMENT QUI SIÈGE À SZEGED

Kun espère que l'armée rouge soviétique pourra venir à son aide par le corridor de Munkacs, dans les Carpates. Mais le "grand frère" est trop occupé à lutter contre les troupes de Dénikine pour venir à l'aide de Kun. Le 20 juillet, l'armée rouge hongroise lance une offensive contre la Roumanie sur la ligne de front le long de la Tisza mais les Roumains franchissent le fleuve le 24 juillet, s'ouvrant la route pour Budapest. Le 31 juillet, Kun s'enfuit de Hongrie avec ses complices. Szamuely, reconnu à la frontière autrichienne, préfère se donner la mort le 2 août 1919.

Les sociaux-démocrates forment alors un gouver- nement provisoire dirigé par Gyula Peidl. Toutes les réformes mises en place sous la République des Conseils sont annulées.

Le 3 août, les troupes roumaines entrent dans Budapest. L'armée roumaine ne quittera le pays qu'en novembre 1919 non sans l'avoir entière- ment pillé. Les troupes de l'amiral Horthy font leur entrée dans la capitale le 16 novembre 1919. Un gouvernement de transition est formé par Karolyi Hűszar et les membres du contre-gouvernement de Szeged.



ENTRÉE DE HORTHY À BUDAPEST, LE 16 NOVEMBRE 1919

LA TERREUR BLANCHE



LA RONGYOS GARDA (GARDE EN HAILLONS), APPELÉE AINSI NON PAS EN RAISON DE L'ÉTAT DE LEURS VÊTEMENTS MAIS PARCE QU'ILS NE PORTENT AUCUN UNIFORME MILITAIRE.

La république démocratique de la révolution des chrysanthèmes a vécu. Le Parlement rétablit la monarchie mais évince toute restauration des Habsbourg. Une régence est instituée, l'archiduc Joseph, ancien *Homo Regius* se proclame régent mais doit renoncer sous la pression de l'Entente. Le 1^{er} mars 1920, Horthy est nommé régent du royaume sans roi.



CARTOGRAPHIE DU DÉMEMBREMENT DE LA HONGRIE AU TRAITÉ DE TRIANON.

Dans le pays, des formations paramilitaires ultranationalistes comme la *Rongyos Garda* (Garde en haillons) de Pál Pronay sèment la terreur en représailles à la terreur rouge avec en toile de fond l'antisémitisme. La plupart des commissaires du peuple étaient juifs comme Kun ou Szamuely mais aussi on compte parmi les victimes des socialistes, des démocrates, des franc-maçons... Échappant à son contrôle et constituant un danger pour la stabilité du pays, Horthy finit par dissoudre ces milices para-militaires. Certains de leurs chefs comme Gyula Osztentburg et Pál Pronay se joindront à Charles de Habsbourg dans la tentative de restauration monarchiste.

TRAITÉ DE TRIANON

Le 4 juin 1920, à Versailles, le traité de paix avec l'Entente est signé au Grand Trianon. Auparavant, le sort de l'Autriche avait été scellé lors de la signature du traité de Saint-Germain-en-Laye, le 10 septembre 1919. La délégation hongroise ne se fait pas d'illusion sur la partition du pays : la Hongrie perd les deux tiers de son territoire. Elle passe de 283 000 km² à 93 000 km² et sa population de 18 millions à 8 millions d'habitants.

Plus de trois millions de Hongrois vivent détachés de la mère-patrie. La Roumanie est la grande gagnante du dépeçage du pays : elle reçoit la Transylvanie (103 000 km²) où vivent 1,7 millions de magyarophones (dont les Sicules-Szekelyi) et une partie du Bânat ; La Tchecoslovaquie s'agrandit de 61 000 km² avec une forte minorité magyare sur le haut-Danube et en Ruthénie Subcarpatique ; La Croatie rejoint la Slovénie et la Serbie, mais une partie du Bânat, la Bacska et le district de Mura où vivent 500 000 magyares sont intégrés à la future Yougoslavie. L'Italie quant à elle reçoit l'Istrie, la ville de Fiume ayant un statut non défini jusqu'à l'arrivée des légionnaires du poète-condottiere Gabriele d'Annunzio. L'*Uvidék* ou Burgenland en Allemand est attribué par plébiscite à l'Autriche. Un ancien officier de l'armée habsbourgeoise, Pal Pronay et sa milice la *Rongyos Garda* chasse les forces autrichiennes de la ville de Sopron (Ödenburg en allemand), contestée par les deux pays. Il crée ainsi l'état non reconnu du Latjabansag ou régence du Leitha dont il s'autoproclame gouverneur le 4 octobre 1921. Se conduisant comme d'Annunzio à Fiume, il provoque la colère de Horthy et doit se retirer le 5 novembre suivant. Sopron, suite au référendum établi par le Protocole de Venise, est rattachée à la Hongrie recevant le titre de *Civitas fidelissima*.

Pour les Hongrois, le traité de Trianon représente une injustice, le 4 juin est jour de deuil, et des calicots surgissent avec la phrase : "Nem, nem, soha !" (Non, non, jamais !). La politique révisionniste de Horthy accentuée par l'isolement politique tissé par la France avec les membres de la Petite-Entente (Roumanie, Tchécoslovaquie et Yougoslavie) vont pousser le régent à se rapprocher dans un premier temps avec l'Italie de Mussolini, puis avec le IIIe Reich après l'abandon de l'Europe Centrale par les démocraties à la conférence de Munich.



LE SENTIMENT D'INJUSTICE EXPRIMÉ PAR LES HONGROIS À PROPOS DU TRAITÉ DE TRIANON.

LE RETOUR PERDANT DU ROI

L'empereur Charles Ier d'Autriche-Hongrie avait renoncé au trône impérial mais pas abdiqué. Après l'épisode de la république des Conseils, les monarchistes au parlement de Budapest annulent la proclamation de la république hongroise, demeurant ainsi un royaume gouverné par un régent. Charles de Habsbourg, roi de Hongrie sous le nom de Charles IV (Károly IV) va essayer par deux fois de mener une tentative de restauration monarchique.

Il quitte la Suisse où il est exilé le 26 mars et le lendemain arrive à Szombathely où il demande à rencontrer Horthy. Il a pris le soin de se raser la moustache pour se rendre à Budapest alors qu'il est *personæ non grata*. Il rencontre le régent qui lui demande du temps pour prendre une décision qu'il juge prématurée. Mais les pays de la Petite-Entente, voyant d'un mauvais œil le retour d'un Habsbourg, menacent de mobiliser. Charles doit quitter la Hongrie pour retourner en Suisse. La crise a été évitée de justesse.

Le 21 octobre 1921, Charles retourne en Hongrie mais là pas question de négocier avec Horthy, convaincu de sa duplicité. C'est à la tête de troupes qu'il compte s'emparer de la couronne de Szent-Isztvan. A Sopron, ville aux mains des hommes de Pronay et d'Osztenburg, Charles rassemble ses troupes légitimistes : les garnisons de Győr et Komárom prêtent serment d'allégeance au roi. Arrivé à la banlieue de Budapest, la crise commence à prendre une tournure de guerre civile. À Budaörs, ville à proximité de Budapest, les troupes de Charles, commandées par Gyula Ostenburg, sont arrêtées par celles loyalistes. Sous la pression des forces de la Petite-Entente et courant le risque d'une intervention étrangère, Charles quitte la Hongrie le 1er novembre pour s'exiler définitivement à Madère.

La loi de détronement du 7 novembre 1921 confirme la déchéance des Habsbourg et ouvre la période qui verra l'ascension puis la chute du régime de l'amiral-régent Miklós Horthy.

NOTES

(1) L'empereur d'Autriche Charles 1er (Karl Franz Josef von Habsbourg-Lothringen) est empereur d'Autriche et roi de Hongrie avec le nom de Charles IV. (Károlyi IV)

(2) *Homo regius* : représentant de l'empereur.

SOURCES :

Miklós Molnar, *Histoire de la Hongrie*, Tempus. 1996

Revue Historique des Armées. La Diplomatie française face à la crise royale en Hongrie (1921). Christophe Hohwald.

Militia violence and State power in Hungary. Béla Bodo. Hungarian Studies review.

Les forces royales fluviales hongroises

Magyar Kiralyi Honvéd Folyamerők

par Vincent Dupont



**GARDE D'HONNEUR DE LA FLOTTILLE DU DANUBE
DANS LA COUR DU CHÂTEAU ROYAL**

La Hongrie est un pays de tradition navale récente durant l'entre-deux guerres. Du temps de l'empire Austro-hongrois c'est sur ses côtes dalmates que se concentrait la flotte impériale et royale. Au lendemain de la Première Guerre mondiale les restes de cette flotte sont concédés principalement aux Italiens par les puissances de l'Entente sauf les quelques monitors alors présents sur le Danube et quatre navires que l'Autriche est autorisée à conserver pour la police du fleuve.



PERSONNELS DE LA GARDE FLUVIALE
DANS LES ANNÉES 1920

Les débuts d'une police fluviale

Privé par le traité de Trianon de sa façade maritime, le royaume va alors concentrer ses efforts navals à s'assurer le contrôle à l'intérieur de ses frontières de ce grand axe fluvial traversant tout l'Europe de l'est qu'est le Danube. Et dès l'instauration de cette "Flottille du Danube" au sein du nouvel état hongrois, ses missions sont définies comme relevant de la sécurité intérieure et de la police, dans le but de s'assurer du processus d'application des lois publiques sur le fleuve en particulier. Ses missions sont ainsi centrées sur :

- a) le maintien de la sécurité publique
- b) la prévention et la répression de la contrebande et l'espionnage
- c) la surveillance du trafic maritime
- d) le respect de lois sur la pêche, la chasse et le contrôle du cours d'eau.

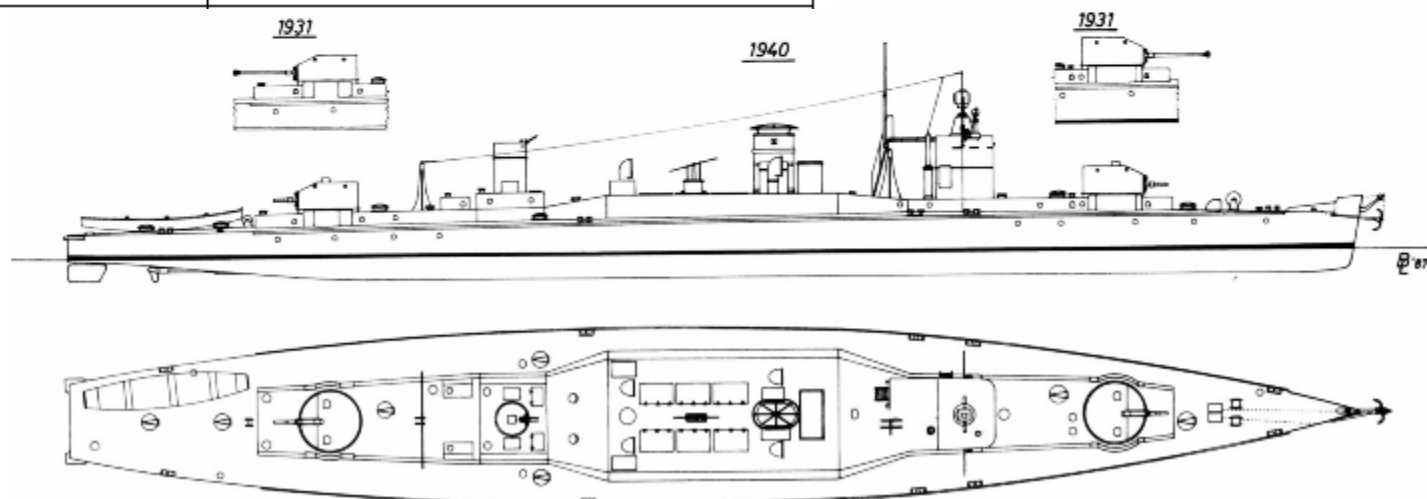
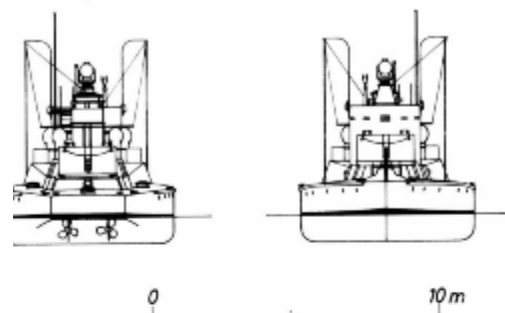
C'est donc primitivement du Ministère de l'Intérieur et de la capitainerie générale du fleuve que cette flottille dépend pour ses missions de sécurité et de patrouilles de contrôle, fonctions de surveillance du flux maritime qu'elle conservera jusqu'en 1938, arborant pour cela un pavillon de police civile et non militaire. Astreint à ce type de missions de police mais aussi en raison des conditions d'armistice, il était alors interdit aux marins d'être équipés militairement, aussi la surveillance du trafic maritime sans moyens réels n'était pas sans entraîner de la frustration chez les marins hongrois. Ces derniers, en particulier les officiers, ayant reçu une formation militaire, continuèrent d'ailleurs à arborer uniformes et armes personnelles qu'ils retiraient hâtivement à l'annonce des commissions de contrôle de l'Entente.



LE SOPRON AMARRÉ À QUAI

Canonnière fluviale cuirassée **SOPRON** (ex **COMPÓ**)

Réaménagement	1927
Lancement	1929
Mis en service	1930
Déplacement	168 t
Longueur	44 m
Largeur	6 m
Tirant d'eau	0,96 m
Carburant	Mazout
Rayon d'action	800 km
Équipage	5 officiers + 35 matelots
Épaisseur du blindage	ligne d'eau : 7,5 mm + 12 mm sur le pourtour pont : 5,5 mm superstructure : 7,5 mm tourelle : 10 mm



Constructeur :	<u>Ganz et co.</u> , <u>Danubius machine</u> , <u>Waggon-Chantier naval et Rt. Budapest</u>
Propulsion	deux chaudières <u>Yarrow</u> deux turbines <u>AEG</u> deux arbres à hélices deux gouvernails
Puissance des moteurs	1600 <u>ch</u> (1176 kW) – 2 compresseurs <u>MAN</u> (1930)
Vitesse	35,8 km/h – 40 km/h max
Armement	2 canons de 80 mm M.18 3 mitrailleuses <u>Schwarzlose</u> 8 mm M. 07/12 (1930) 3 mitrailleuses <u>Schwarzlose</u> 8 mm M. 07/31 (1936) 1 canon de 20 mm M.36 (1936) 1 mitrailleuse <u>Gebauer</u> 8 mm M. 34/37 (1940) 1 canon quadruple de 20 mm (<u>Vierling</u>) antiaérien (1944) 1 lance grenade 50 mm M.39/41 (1944)

La modernisation des unités lourdes de la garde fluviale

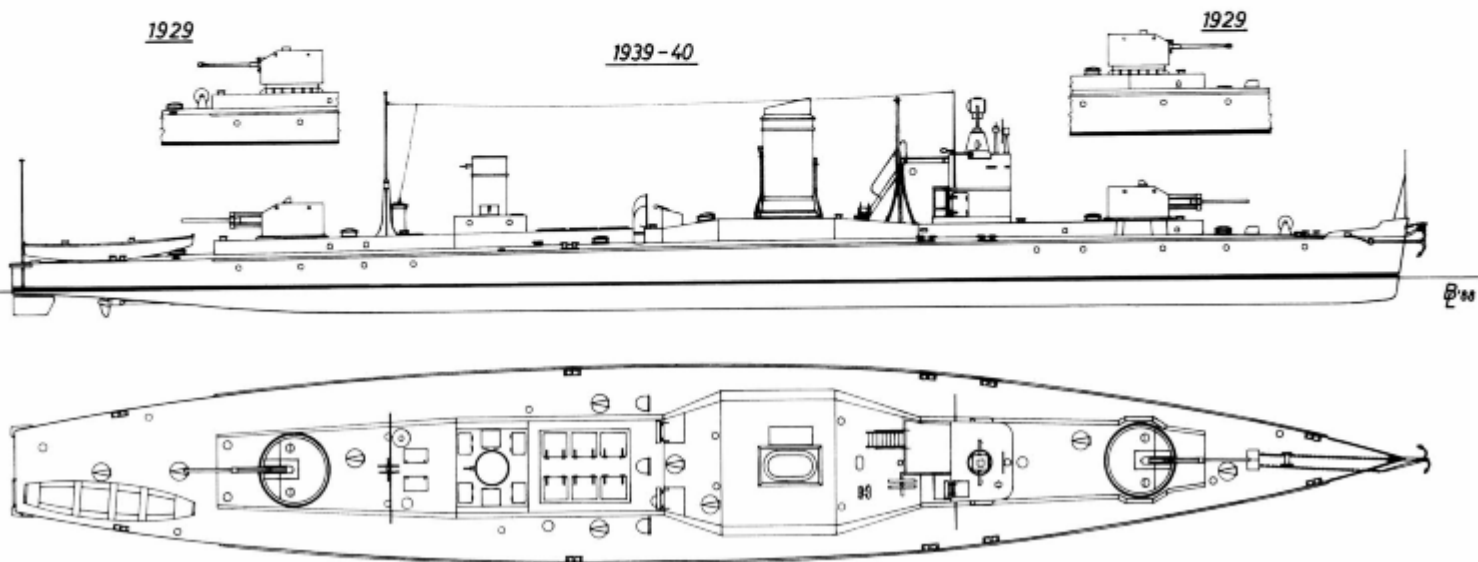
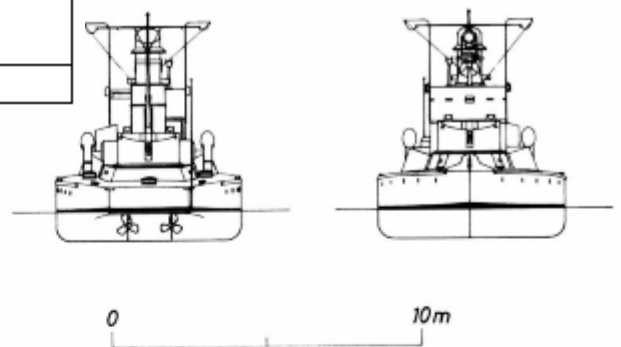
La politique nationaliste alors développée en Hongrie gardait cependant en tête la frustration du traité de Trianon. Aussi les marins hongrois, leur commandement et le gouvernement surent qu'à plus ou moins long terme un conflit pouvait éclater où leur pays pourrait avoir à combattre sur le fleuve et donc s'en assurer le contrôle militaire. La garde fluviale fut donc progressivement et discrètement militarisée à la fin des années vingt.

De nouveaux navires commencés durant la Première Guerre mondiale sous l'égide de l'empire Austro-hongrois furent rééquipés comme le SOPRON (ex COMPÓ). Son réaménagement s'achève le 9 novembre 1929 et il effectue ses essais jusqu'en avril 1930 avant d'être mis en service le 2 mai 1930. Le GÖDÖLL (ex FOGAS) fut quant à lui refondu sur le modèle du SOPRON, équipé de nouvelles tourelles, d'aménagements intérieurs plus adaptés et d'une motorisation diesel, encore que cette dernière mettra un certain temps à être installée, la grande dépression ayant sévèrement touché Ganz és Tárna-Danubius Villamossági-, Gép-, Waggon- és Hajógyár Rt., l'usine de construction navale et de fabrication des moteurs. Retardé à de nombreuses reprises, le GÖDÖLL sera encore en chantier quand la guerre éclate, et une bombe américaine le détruit presque entièrement le 20 septembre 1944. On trouve encore parmi les principaux navires hongrois le BAJA (ex BARSCH) ou encore le GY R (ex KOMÁROM), également achevés et lancés durant la même période.

On compte également quatre navires blindés rachetés à l'Autriche entre 1927 et 1929. En effet l'ancienne monarchie impériale autrichienne est alors disposée à se débarrasser des derniers navires qu'elle avait encore conservés : Le CSUKA, le WELS, le VIZA et le LACHS. Ces bâtiments sont alors superflus vu la longueur de la section autrichienne du Danube, du débit de l'eau trop faible et d'autres questions en partie militaires et en partie économiques. Ces navires sont refondus à partir de 1928 et renommés respectivement le SIÓFOK, le SZEGED, le KECSKEMÉT et le DEBRECEN. Leur motorisation y est développée et l'espace à l'intérieur des bâtiments l'est également (couchettes et cabines permettant d'accueillir quatre officiers et sous-officiers. Par ailleurs la capacité d'embarquement des munitions est multipliée par trois. Enfin le rayon d'action est considérablement étendu, de manière à ce que ces unités puissent faire plusieurs fois le voyage sur le tronçon hongrois du Danube sans faire le plein. Le blindage est également renforcé ainsi que l'armement, doublé de projecteurs et télémètres sous blindage. Ainsi au début des années trente l'ancienne flottille du Danube commence à renouer avec son prestige d'antan et bénéficie de la politique de modernisation de l'armement souhaitée par le régent Horthy et qui se poursuivra tant bien que mal durant toute la guerre, des affûts de canons quadruples étant même montés en 1944, doublant le potentiel antiaérien des navires concernés.

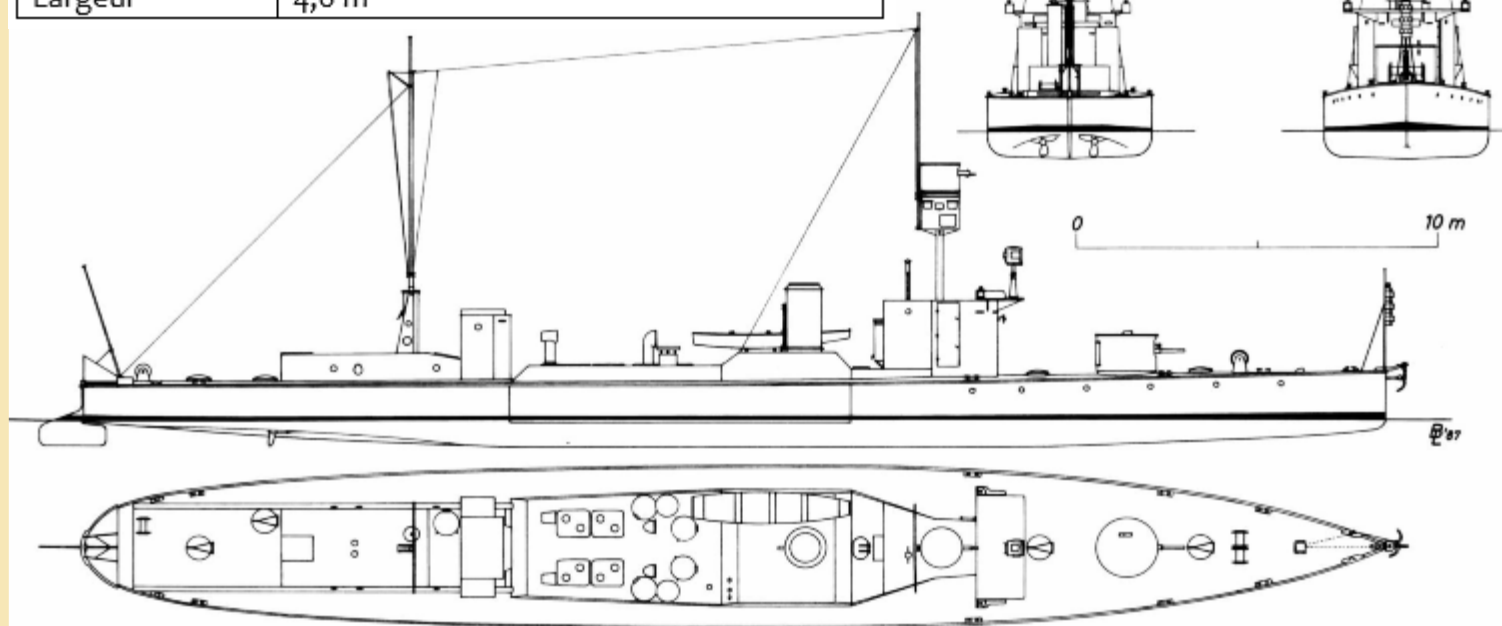
Canonnière fluviale cuirassée GYŐR (ex KOMÁRON)	
Début de construction	1915
Lancement	1916
Mis en service	1916
Déplacement	133 t
Longueur	44 m
Largeur	6 m
Tirant d'eau	1 m
Carburant	Mazout
Rayon d'action	800 km
Équipage	3 officiers + 41 matelots
Épaisseur du blindage	ligne d'eau : 7,5 mm pont : 10 mm superstructure : 10 mm tourelle : 10 mm
Constructeur	<u>Ganz et co.</u> , <u>Danubius machine</u> , <u>Waggon-Chantier naval et Rt. Budapest</u>
Propulsion	deux chaudières <u>Yarrow</u> deux turbines AEG deux arbres à hélices deux gouvernails
Puissance des moteurs	1100 ch (808 kW)
Vitesse	37 km/h

Armement
2 canons de 80 mm <u>Bofors M.29</u> antiaérien
3 mitrailleuses <u>Schwarzlose</u> 8 mm M. 07/31
1 mitrailleuse <u>Gebauer</u> 8 mm M. 34/37 (entre 1942 et 1944)
1 canon de 20 mm M.36 (entre 1942 et 1944)
1 canon quadruple de 20 mm (<u>Vierling</u>) antiaérien (1944)
2 mitrailleuses de 8 mm M. 31 (1944)
1 lance grenade 50 mm M.39/41 (1944-1945)



Canonnière fluviale cuirassée **SIÓFOK** (ex CSUKA)

Début de construction	1915
Lancement	1916
Mis en service	1916
Déplacement	60,2 t
Longueur	36 m
Largeur	4,6 m

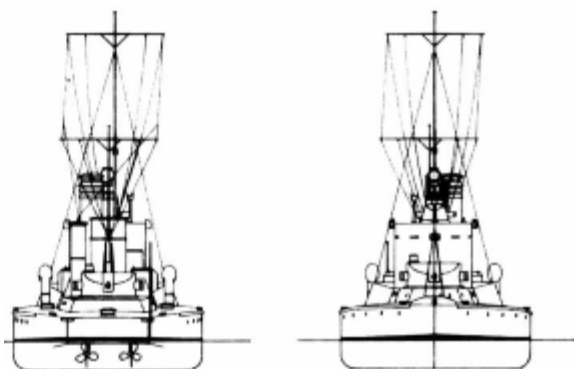


Tirant d'eau	1,05 m
Carburant	Mazout
Rayon d'action	920 km
Équipage	2 officiers + 25 matelots
Épaisseur du blindage	ligne d'eau : 4,7 mm pont : 4,2 mm superstructure : 4,7 mm tourelle : 4,7 mm
Constructeur	<u>Dunagőzhajózási Társaság Óbudai Hajógyárában</u>
Propulsion	deux chaudières <u>Yarrow</u> deux moteurs 3 cylindres deux arbres à hélices un gouvernail
Puissance des moteurs	800 ch (588 kW)
Vitesse	25 km/h
Armement	1 canon de 66 mm 2 mitrailleuses <u>Schwarzlose</u> 8 mm M. 07/31

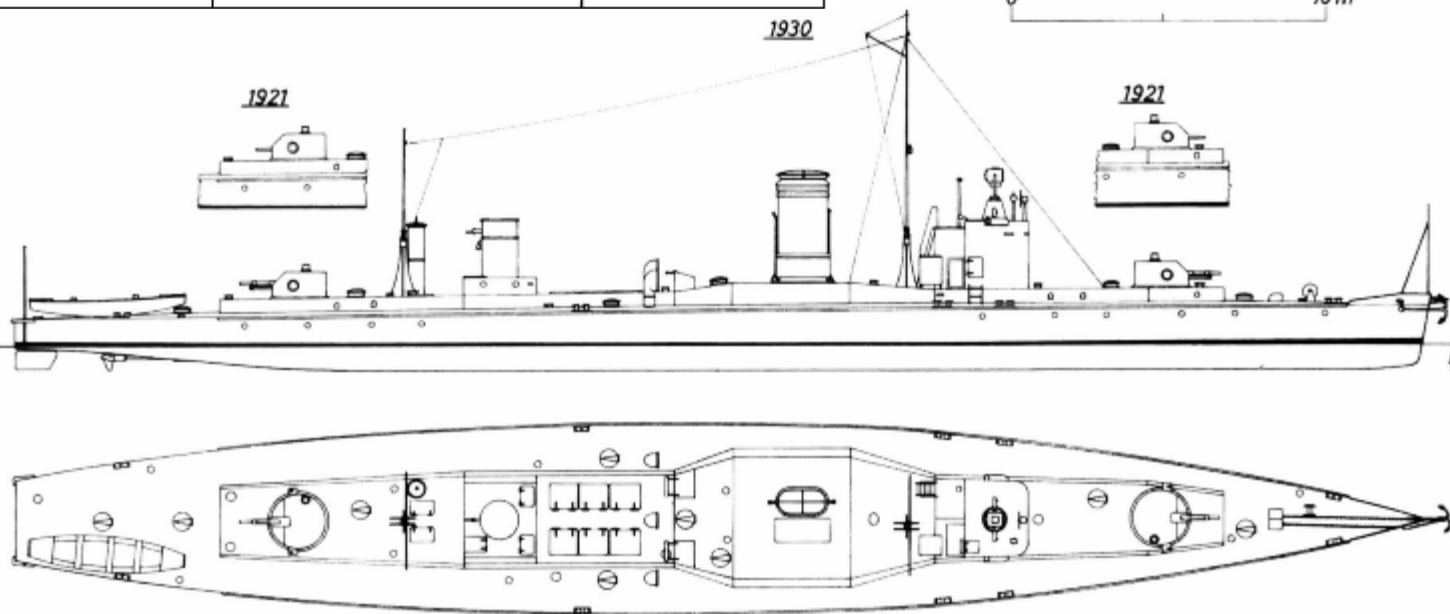
Le Dossier

Canonnière fluviale cuirassée **SZEGED** (ex **WELS**)

Début de construction	1915
Lancement	1916
Mis en service	1916
Déplacement	133 t
Longueur	44 m
Largeur	6 m
Tirant d'eau	1 m
Carburant	Mazout
Rayon d'action	800 km
Équipage	3 officiers + 40 matelots
Épaisseur du blindage	ligne d'eau : 7,5 mm pont : 6 mm superstructure : 10 mm tourelle : 10 mm
Constructeur	<u>Ganz et co.</u> , <u>Danubius machine</u> , <u>Waggon-Chantier naval et Rt. Budapest</u>



0 10 m

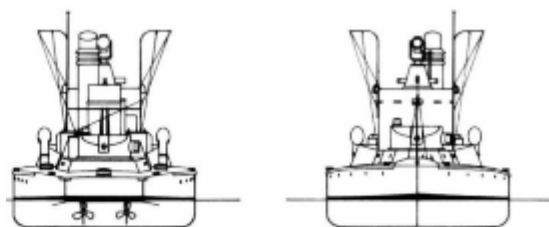


Propulsion	deux chaudières <u>Yarrow</u> deux turbines <u>AEG-Curtis</u> deux arbres à hélices deux gouvernails
Puissance des moteurs	1100 <u>ch</u> (808 kW)
Vitesse	37 km/h
Armement	2 canons de 80 mm M. 18 3 mitrailleuses <u>Schwarzlose</u> 8 mm M. 07/31 1 mitrailleuse <u>Gebauer</u> 8 mm M. 34/37 1 canon de 20 mm M.36 1 mitrailleuse <u>Csaba</u> de 8 mm M. 31 (1944) 1 canon de 40 mm <u>Bofors</u> M.36 (1944) 1 lance grenade 50 mm M.39/41 puis 66 mm M.44

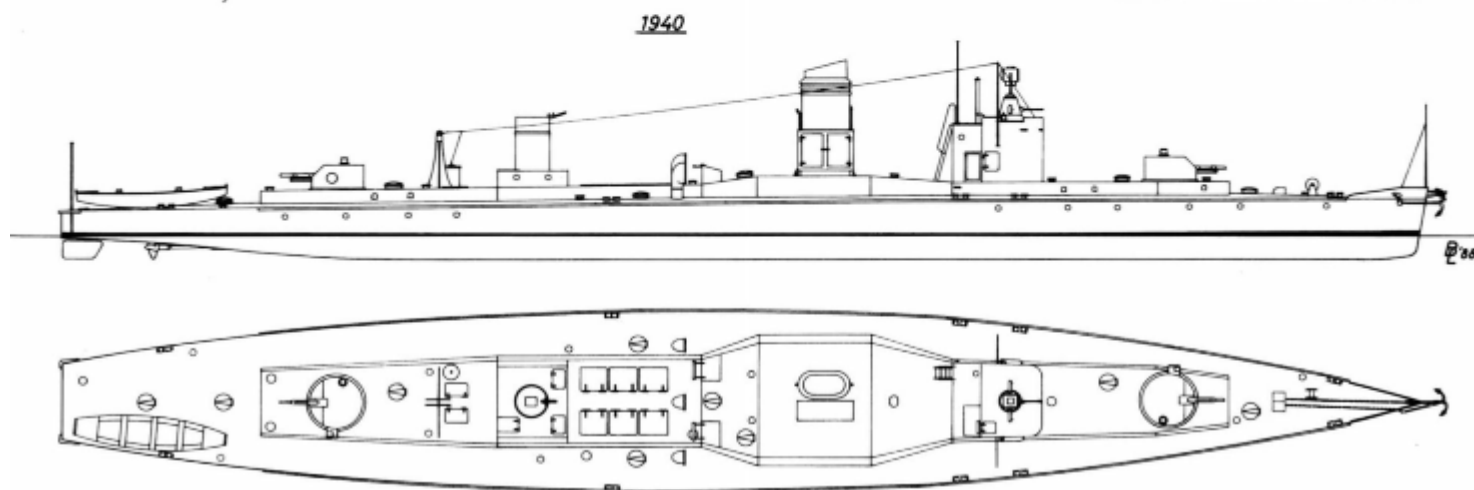
Le Dossier

Canonnière fluviale cuirassée **KECSKEMÉT** (ex **VIZA**)

Début de construction	1915
Lancement	1916
Mis en service	1916
Déplacement	133 t
Longueur	44 m
Largeur	6 m
Tirant d'eau	1 m
Carburant	Mazout
Rayon d'action	800 km
Équipage	3 officiers + 40 matelots
Épaisseur du blindage	ligne d'eau : 7,5 mm pont : 6 mm superstructure : 10 mm tourelle : 10 mm
Constructeur	<u>Ganz et co.</u> , <u>Danubius machine</u> , <u>Waggon-Chantier naval et Rt. Budapest</u>
Propulsion	deux chaudières <u>Yarrow</u> deux turbines <u>AEG-Curtis</u> deux arbres à hélices deux gouvernails
Puissance	1100 <u>ch</u> (808 kW)



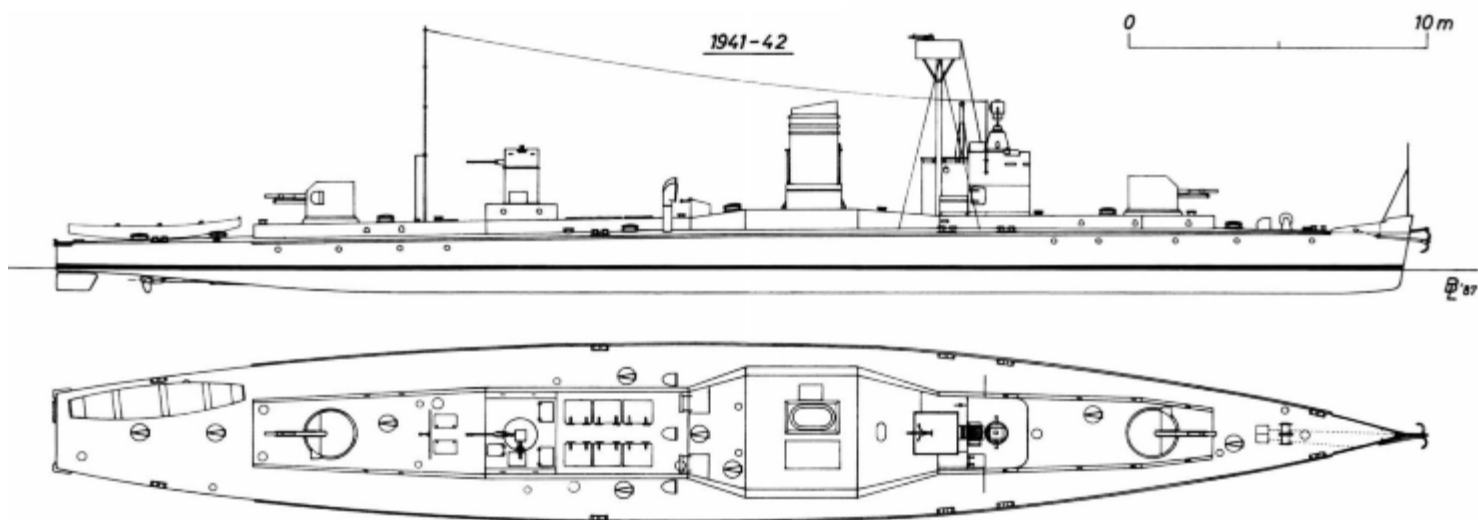
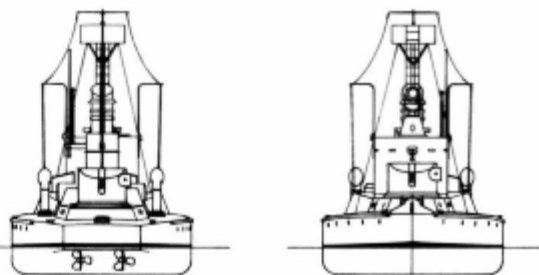
0 10m



Vitesse	37 km/h
Armement	2 canons de 80 mm M. 18 3 mitrailleuses <u>Schwarzlose</u> 8 mm M. 07/31 1 mitrailleuse <u>Gebauer</u> 8 mm M. 34/37 (1942) 1 canon de 20 mm M.36 (1944) 1 canon quadruple de 20 mm (<u>Vierling</u>) antiaérien (1944) 1 lance grenade 50 mm M.39/41 puis 66 mm M.44

Canonnière fluviale cuirassée **DEBRECEN** (ex **LACHS**)

Début de construction	1917
Lancement	1918
Mis en service	1918
Déplacement	140 t
Longueur	44 m
Largeur	6 m
Tirant d'eau	1 m
Carburant	Mazout
Rayon d'action	800 km
Équipage	3 officiers + 41 matelots
Épaisseur du blindage	ligne d'eau : 10 mm pont : 6 mm superstructure : 10 mm tourelle : 10 mm
Constructeur	<u>Ganz et co.</u> , <u>Danubius machine</u> , <u>Waggon-Chantier naval et Rt. Budapest</u>
Propulsion	deux chaudières <u>Yarrow</u> deux turbines <u>AEG-Curtis</u> deux arbres à hélices deux gouvernails
Puissance des moteurs	1200 <u>ch</u> (824 kW)
Vitesse	34 km/h



Armement

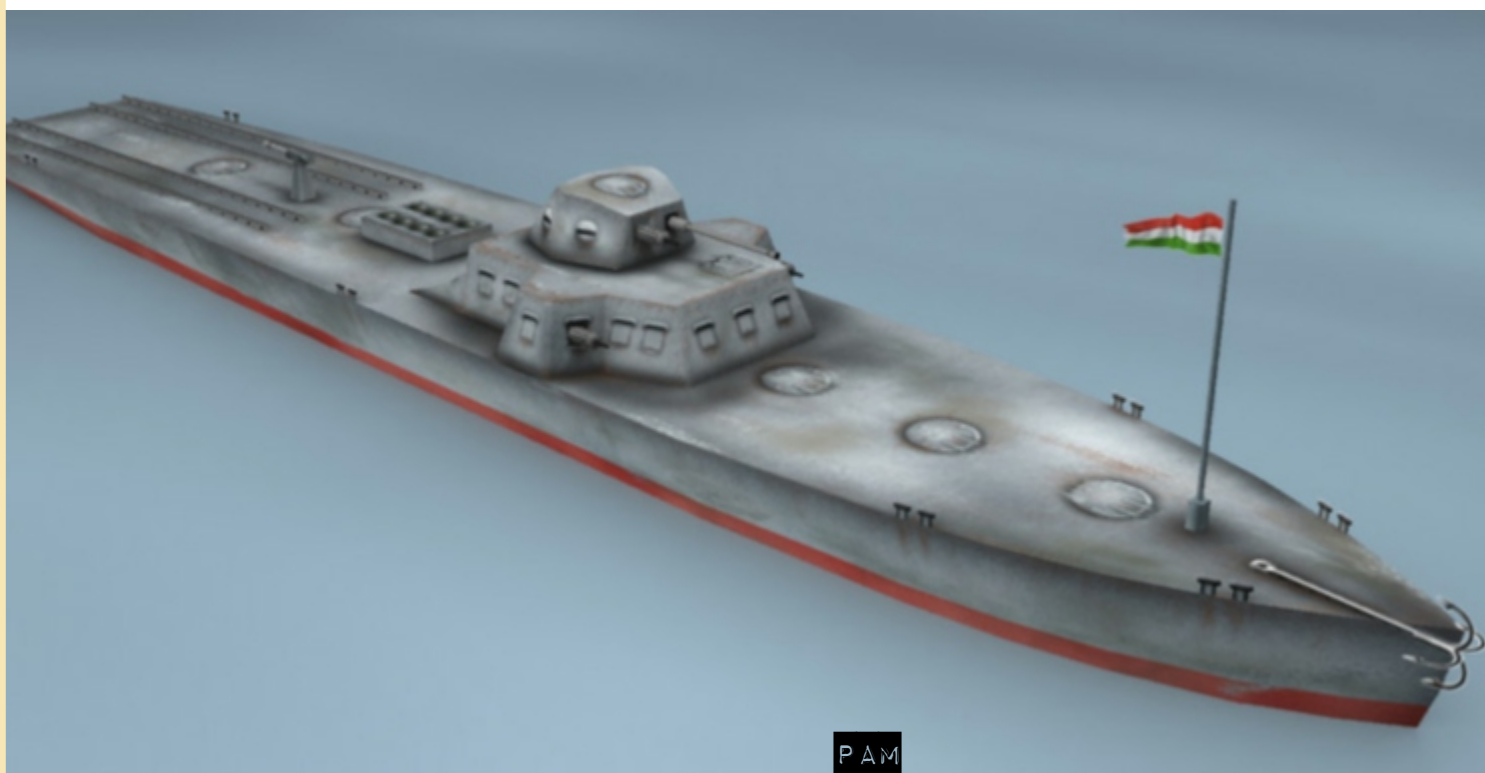
2 canons de 80 mm M. 18
 3 mitrailleuses Schwarzlose 8 mm M. 07/31
 1 mitrailleuse Gebauer 8 mm M. 34/37 (2 à partir de 1942)
 1 canon de 20 mm M.36 (1942)
 1 canon quadruple de 20 mm (Vierling)
 antiaérien (1944)
 1 mitrailleuse Csaba de 8 mm M. 31

Les plans PM, AM et PAM et leur mise en œuvre

Depuis le milieu des années trente, la mise en œuvre partielle du programme des patrouilleurs cuirassés faisait partie des plans du gouvernement pour disposer d'unités modernes et puissantes afin de contrôler le fleuve. Cependant la lenteur de la mise en place des unités due à la dépression n'apporta des résultats tangibles jusqu'à partir de 1940. Aussi il est décidé à la même époque de lancer de nouveaux patrouilleurs rapides blindés, les PM (Páncélos Motorcsónak), devant explorer le fleuve et déminer rapidement le fleuve. Les effectifs disponibles avec la mobilisation permettant potentiellement d'accroître le nombre d'équipages disponibles, l'état-major général des forces armées approuva. Les plans définitifs sont dessinés par Ganz és Társaság Danubius Villamosági-, Gép-, Waggon- és Hajógyár Rt., les principaux chantiers navals de la Hongrie. Leur longueur est de 28 m, leur largeur de 3,8 m, 0,7 m de tirant d'eau pour un poids de 38 tonnes. L'alimentation est fournie par trois diesel OML (Junkers) fournissant 480 cv et poussant ce nouveau type de patrouilleur jusqu'à 36 km/h. Une tourelle spéciale devait à l'origine être prévue pour les PM, mais devant le manque de budget en 1943 pour la conception et la réalisation de nouvelles tourelles il fut décidé d'utiliser les tourelles des chars Turán, la mise en place étant en définitive plus simple.

L'armement se composait donc d'un canon de 40 mm modèle 1942 sous tourelle de Turán, une mitrailleuse double Gebauer modèle 34/37 de 8 mm et deux mitrailleuses Schwarzlose modèle 07/31 de 8 mm. Un prototype, le PM-1, est fabriqué en 1939 à Budapest et il est lancé en 1940, cinq unités sont commandées ensuite. Seuls deux autres seront construits, les PM-2 et PM-3, dont les caractéristiques finales sont légèrement augmentées (33,2 m en longueur, 3,9 m en largeur, 1,1 m de tirant d'eau). Le PM-2 sera perdu lors d'un bombardement le 20 septembre 1944, le PM-3 disparaîtra quant à lui dans des circonstances inconnues au début de 1945 dans une branche du Danube. Les PM-4 et PM-5 furent terminés par les Allemands et le PM-6 n'atteignit pas le stade du lancement.

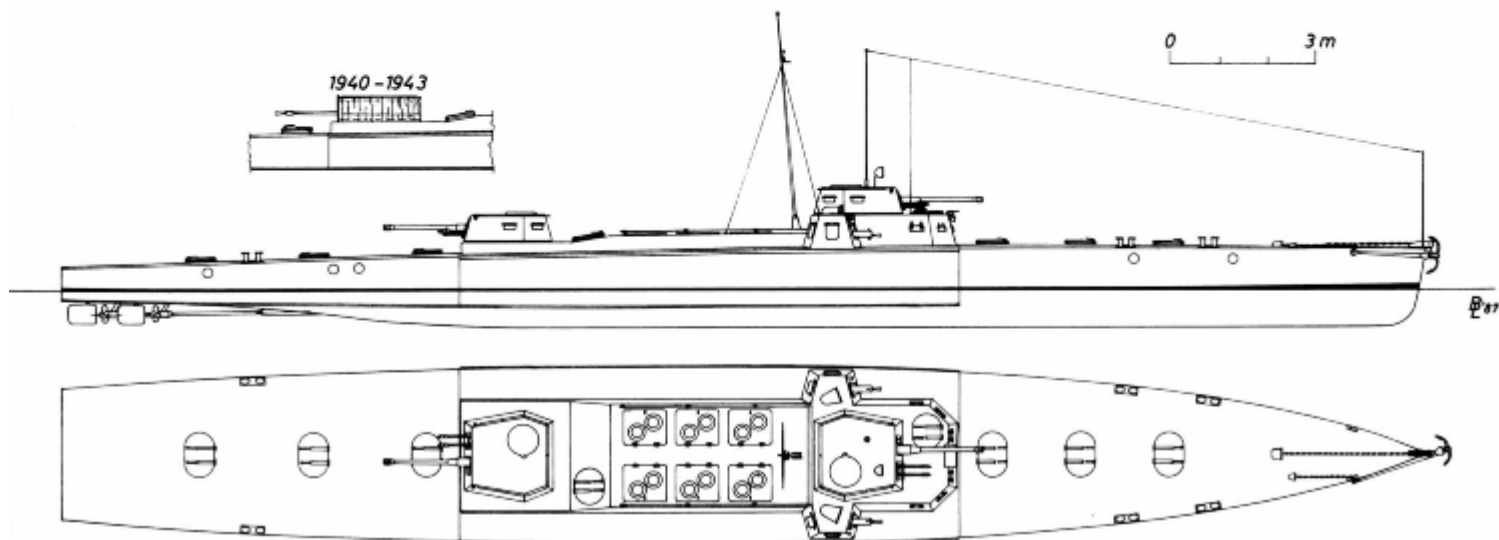
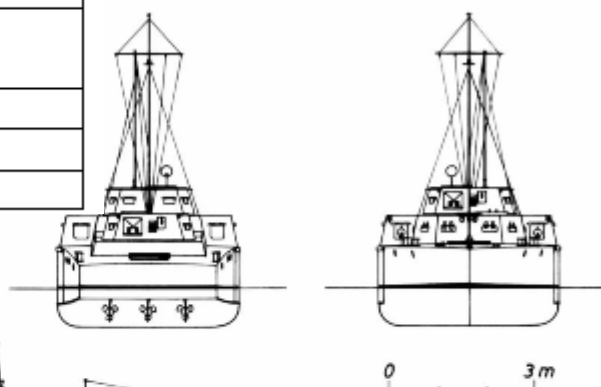
Toutefois pour compléter le potentiel des forces fluviales, en particulier sur les affluents du Danube, le programme de modernisation naval inclu également en 1942 de nouveaux modèles : les PAM (Páncélozott Aknász Motorcsónak), des grandes vedettes de reconnaissance blindées, armées et rapides, chargées de mouiller des mines. Leur longueur est de 21,6 m, leur largeur de 3,6 m, leur tirant d'eau de 0,8 m et sont propulsées à 30 km/h par deux moteurs diesel de 180 ch. Leur armement se composait d'une pièce de 20 mm modèle 31 (modèle 36 selon d'autres sources) et une mitrailleuse double Gebauer modèle 34/37 de 8 mm (modèle 31/37 selon d'autres sources). Deux seulement seront cependant terminées durant l'été 1944 sur 22 prévues (PAM 21 et PAM 22). En février 1945, quatre PAM sont achevés à 60% tandis que le matériel est à peine acquis pour deux autres.



PAM

Patrouilleur blindé PM-1

Début de construction	1940
Lancement	1940
Mis en service	1940
Déplacement	38 t

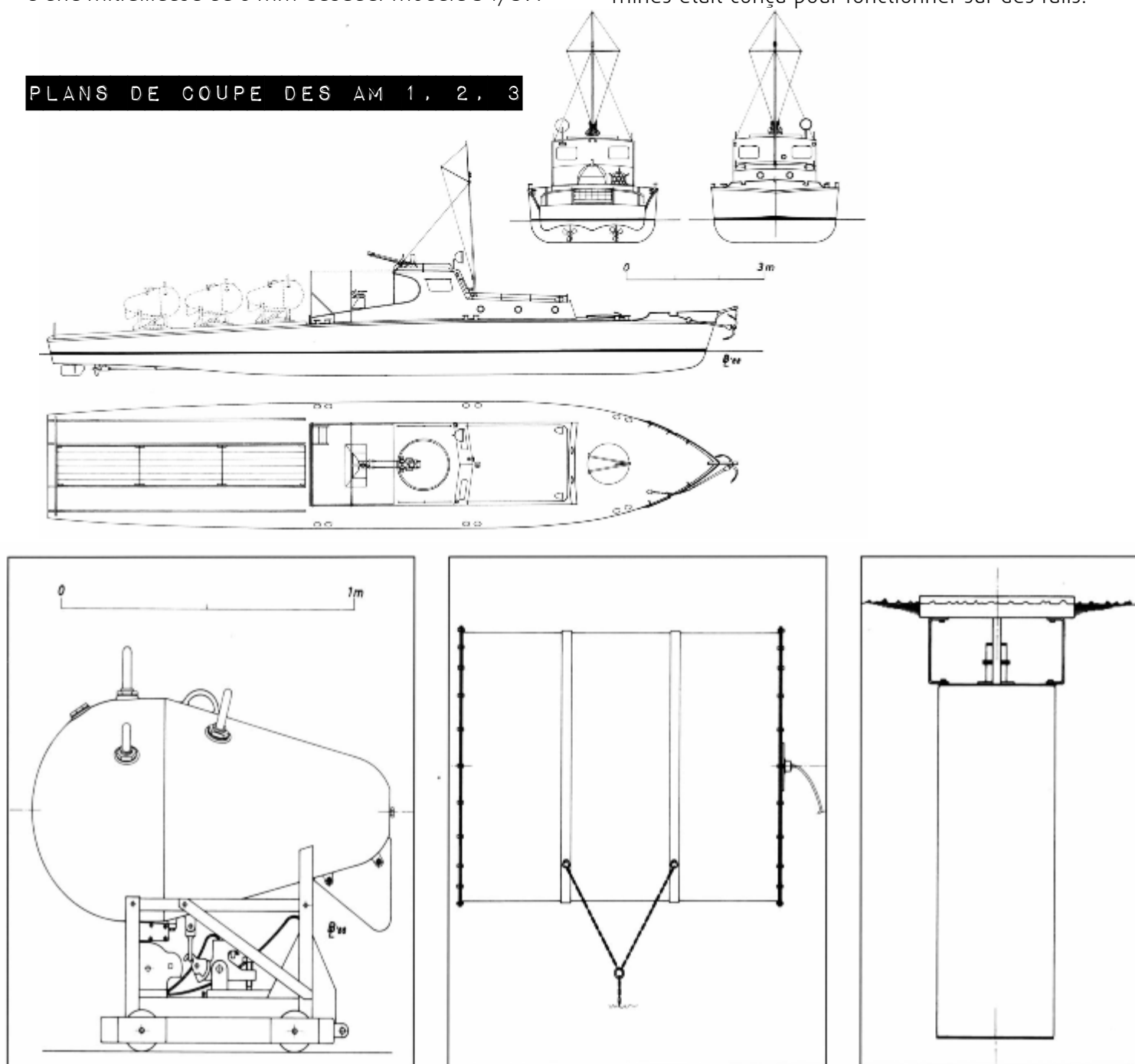


Longueur	28 m
Largeur	3,8 m
Tirant d'eau	0,7 m
Carburant	Gazole
Rayon d'action	800 km
Équipage	1 officier + 15 matelots
Épaisseur du blindage	ligne d'eau : 13 mm pont : 20 mm superstructure : 40 mm
Constructeur	<u>Ganz et co.</u> , <u>Danubius machine</u> , <u>Waggon-Chantier naval et Rt. Budapest</u>
Propulsion	trois moteurs diesel OML (Junkers) trois arbres à hélices trois gouvernails
Puissance des moteurs	480 ch (353 kW)
Vitesse	28 km/h – 36 km/h
Armement	2 canons de 20 mm M. 36 (1936) 2 canons de 40 mm antichars M.42 (1942) 2 mitrailleuses <u>Schwarzlose</u> 8 mm M. 07/31 2 mitrailleuses <u>Gebauer</u> 8 mm sur affût double M. 34/37 2 mitrailleuses <u>Gebauer</u> 8 mm M. 34/37 ou M.31/37.

Ayant la même mission que les PAM, les AM (Aknász Motorcsónak), également développées à la même époque et devant totaliser 12 unités, peuvent se définir comme des petits bâtiments non blindés capables de mouiller rapidement des mines mais aussi de détecter le plus régulièrement possible la présence de celles déposées par les alliés. Les AM avaient une structure plus petite que les PM avec une longueur de 15,1 m, une largeur de 3 m, 0,6 m de tirant d'eau pour un déplacement de 22 tonnes. Les deux moteurs diesel OML (Original Mercedes-Lang) de 150 cv leur permettaient une vitesse maximale de 22 km/h. L'armement, léger, se composait d'un canon de 20 mm modèle 1936 ainsi que d'une mitrailleuse de 8 mm Gebauer modèle 34/37.

Ils seront constamment développés en fonction de l'expérience acquise au cours de la guerre par les quatre premières unités de cette classe. Seulement en 1944 seules 11 unités auront pu être mises en service. Ces deux derniers types de bateaux pouvaient, nous venons de le voir, embarquer et mouiller en cas de besoin des mines. Celles en usage dans la flottille du Danube étaient de 3 modèles différents : Les mines de modèle 18 "É" (mine de contact) contenaient 200 kg de trinitrotoluène (TNT) de charge explosive. Quant aux mines Modèle 35 "M" et Modèle 16 "S" (dérivante) leur charge varie, pouvant aller de 100 à 300 kg de TNT. Le système de mouillage de mines était conçu pour fonctionner sur des rails.

PLANS DE COUPE DES AM 1, 2, 3



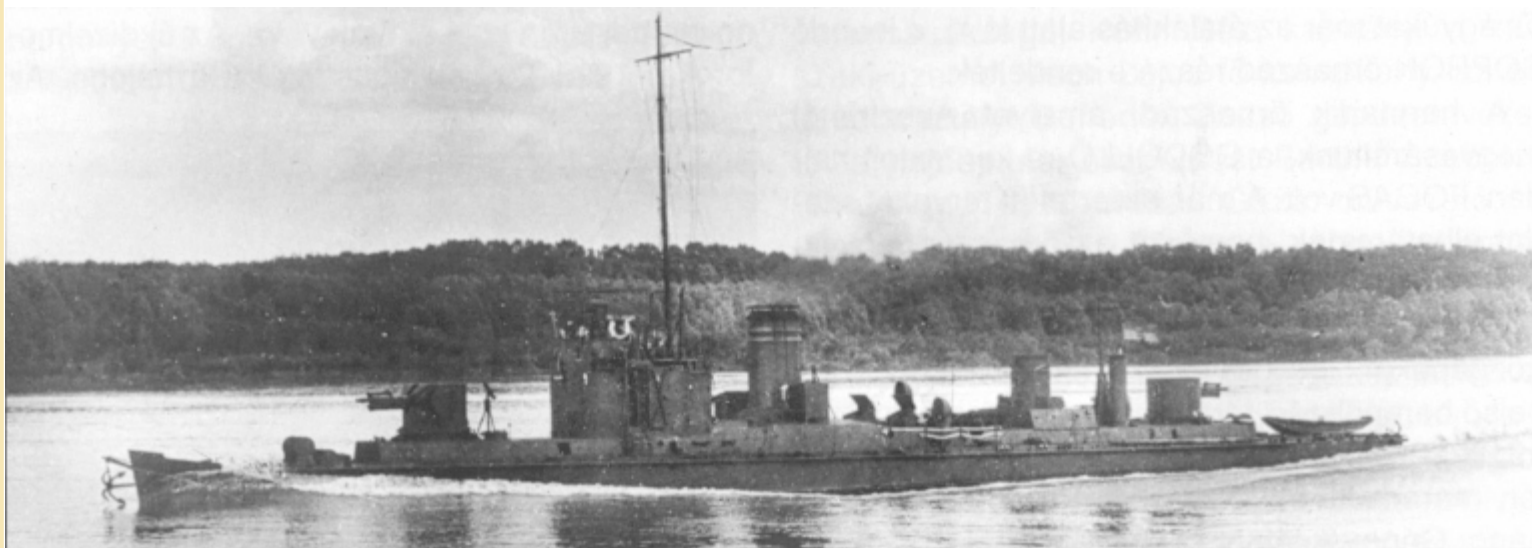
La flottille devient partie intégrante de l'armée

L'organisation de la Garde fluviale du Danube entre 1932 et 1939 s'articule autour d'un Quartier général ayant sous son commandement un bataillon de surveillance du flux maritime, un bataillon de fusiliers ainsi que des sections indépendantes spécialisées. Le QG compose également les groupes fluviaux (canonnières cuirassées) et leur attribue des missions de la même manière qu'aux patrouilleurs blindés, aux mouilleurs et dragueurs de mines, aux remorqueurs qui peuvent y être ponctuellement affectés.

Le 15 janvier 1939 la garde fluviale cesse officiellement d'être subordonnée au ministère de l'Intérieur et prend le nom de Forces Royales Fluviales Hongroises. Elles sont désormais intégrées dans les forces armées mais directement subordonnées au chef

d'état-major général. Au 1^{er} mai 1941 l'organisation des forces fluviales hongroises s'adapte aux conditions de la guerre, le quartier général s'étoffe de moyens de communications radio notamment, et organise ses forces et ses installations au service des navires en fonctions des

secteurs opérationnels. Ainsi le 1^{er} groupe fluvial (Haut-Danube), qui regroupe le SOPRON, le GY R et le PM-1 est basé à Komárom, le II^e groupe (Bas-Danube), qui regroupe le KECSKEMÉT, le DEBRECEN et T ZÉR est à Budapest et le III^e (rivière Tisza) à Szeged (il est essentiellement équipé de vedettes et de hors-bord). Ces navires peuvent s'appuyer sur les moyens en hommes et en matériels du bataillon de défense fluviale basé à Budapest ainsi que sur les éléments déployés au moment de l'attaque contre la Yougoslavie et basés à Újvidék (actuelle Novi Sad).



LE DEBRECEN EN 1930



LE NAVIRE AMIRAL SOPRON À ÚJVIDÉK (NOVI SAD) DURANT L'ÉTÉ 1941

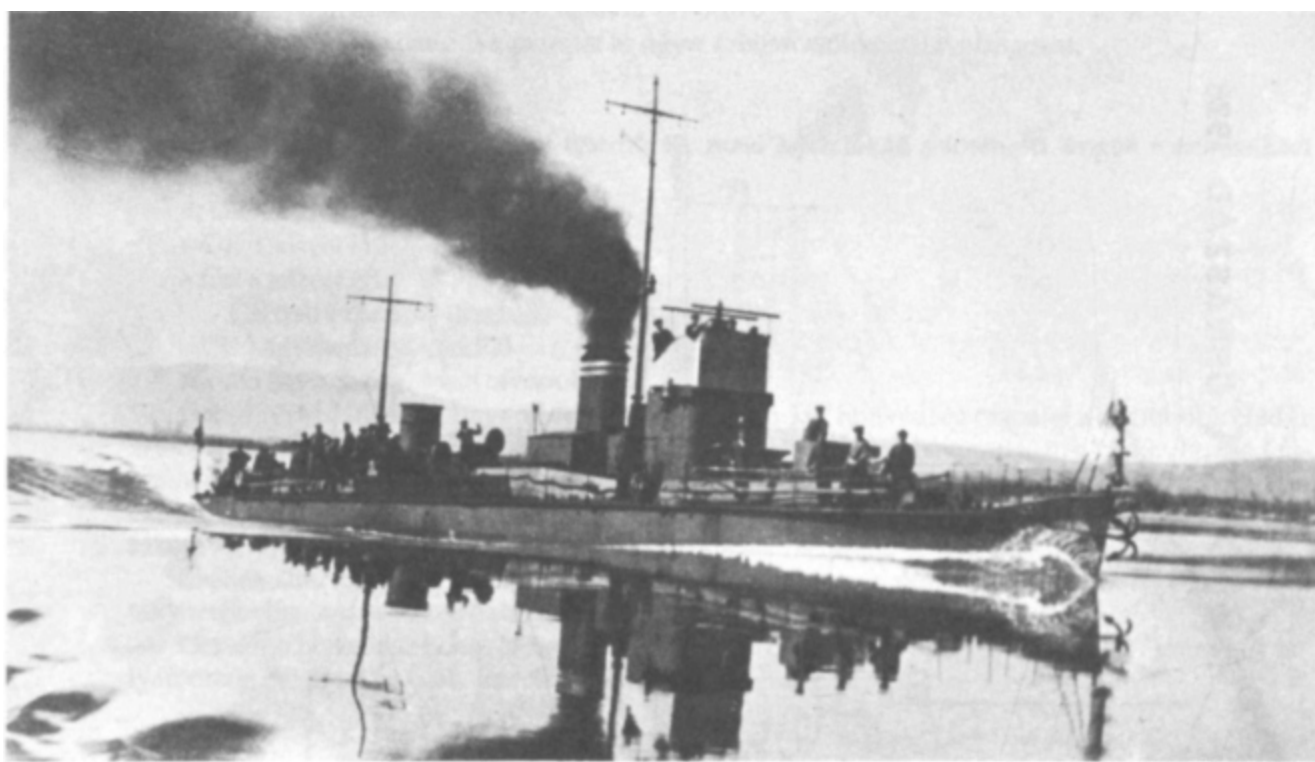
Le Dossier

On ne dispose pas d'informations précises sur l'effectif exact des forces fluviales. Cependant on compte en juillet 1942 109 militaires de carrière (officiers et sous-officiers), le chiffre allant jusqu'à 302 à la fin de la guerre. Le nombre des membres d'équipage est d'environ un millier d'hommes. Les trois groupes

fluviaux de 1942 réunis affichent approximativement les effectifs de 49 officiers, 133 sous-officiers, 753 hommes dans chaque "groupe" de défense fluviale. Au total on compte dans les forces fluviales 1 944 hommes augmentés de 1600 à 1700 hommes à la mobilisation soit un total d'environ 3600 hommes.



LE GYÖR



LE KECSKEMÉT

La flottille au combat

Nous l'avons abordé, les navires de la flottille du Danube eurent dans un premier temps à combattre sporadiquement lors de la participation de la Hongrie à l'invasion et l'occupation de la Yougoslavie. Ainsi le KECSKEMÉT et le SOPRON ont participé à toutes les actions militaires en 1941 et 1942 sur le Danube et le Save.

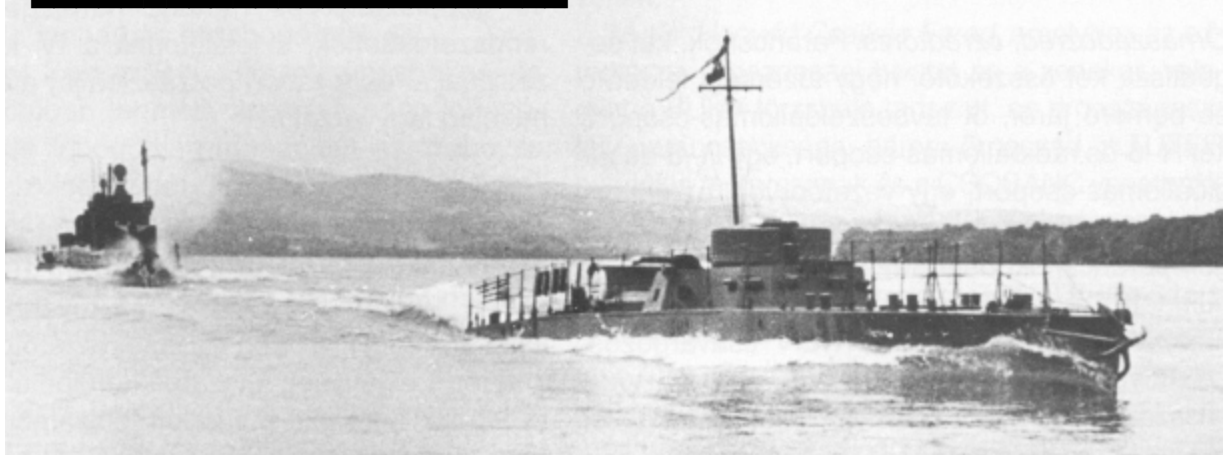
Mais la majorité des unités fluviales hongroises participèrent essentiellement en 1944-1945 aux combats de soutien aux troupes au sol lors de la défense du territoire hongrois, tant sur le Danube que sur la Tisza et le lac Balaton. Ils y fournirent égale-

ment ponctuellement un appui antiaérien, dans la protection de Budapest notamment. Une autre des principales missions confiées à la flottille du Danube pendant la guerre fut aussi de déminer les voies navigables où les Alliés ne manquaient jamais de déposer des mines magnétiques par avion. Mais c'est sur le Danube en novembre 1944 que l'on assiste à un engagement particulièrement violent opposant le PM-1 et le DEBRECEN à des chars T-34 soviétiques et c'est sur cet épisode que nous allons nous pencher pour conclure la courte histoire des Forces royales fluviales hongroises.

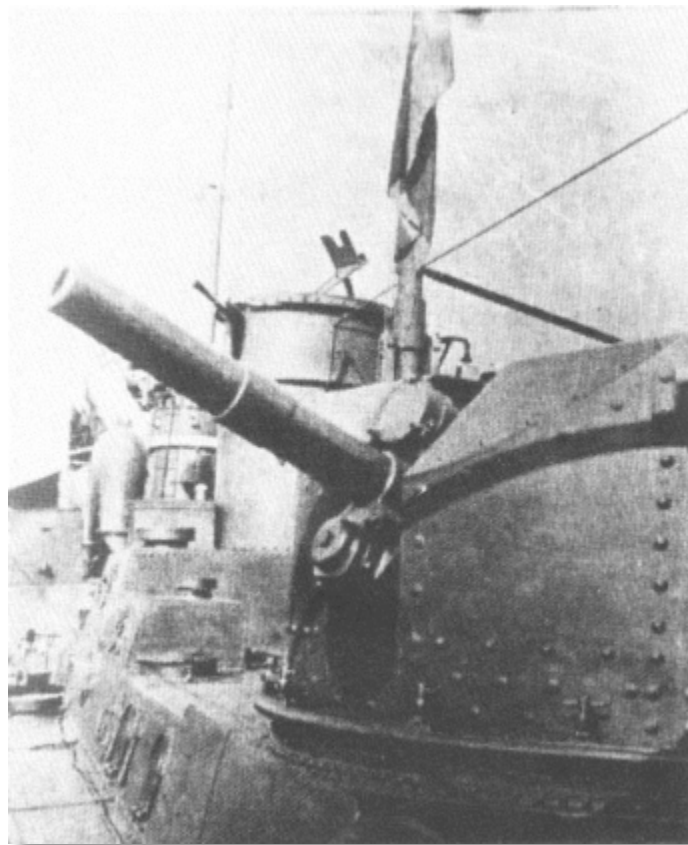
En 1944 l'avancée des troupes soviétiques atteint les rives hongroises du Danube. La flottille du Danube est alors mise à contribution pour la défense du territoire national. Sa mission qui était jusqu'alors de démagnétiser les mines britanniques larguées sur le Haut-Danube vient de s'achever et les navires peuvent à nouveau se déplacer en toute sécurité. Sa nouvelle mission est d'explorer et au besoin d'ouvrir le feu contre toute unité ennemie à portée de tir afin de soutenir les troupes hongroises et allemandes, en prenant soin d'être économe concernant la DCA.

Le II^e Groupe fluvial, composé du DEBRECEN et du KECSKEMÉT est alors stationné depuis le 6 novembre 1944 à Adony (30 km au sud de Budapest) où il tente d'empêcher l'avance des troupes soviétiques qui cherchent à débarquer en plusieurs endroits sur l'île de Csepel. Le II^e Groupe fluvial est relevé au début du mois par le I^{er} groupes fluvial (GY R et SOPRON) et retourne une dernière fois appuyer les troupes qui combattent dans l'île de Csepel avant de se retirer vers Budapest non sans

LE PM-1 À SVAVAN EN 1942

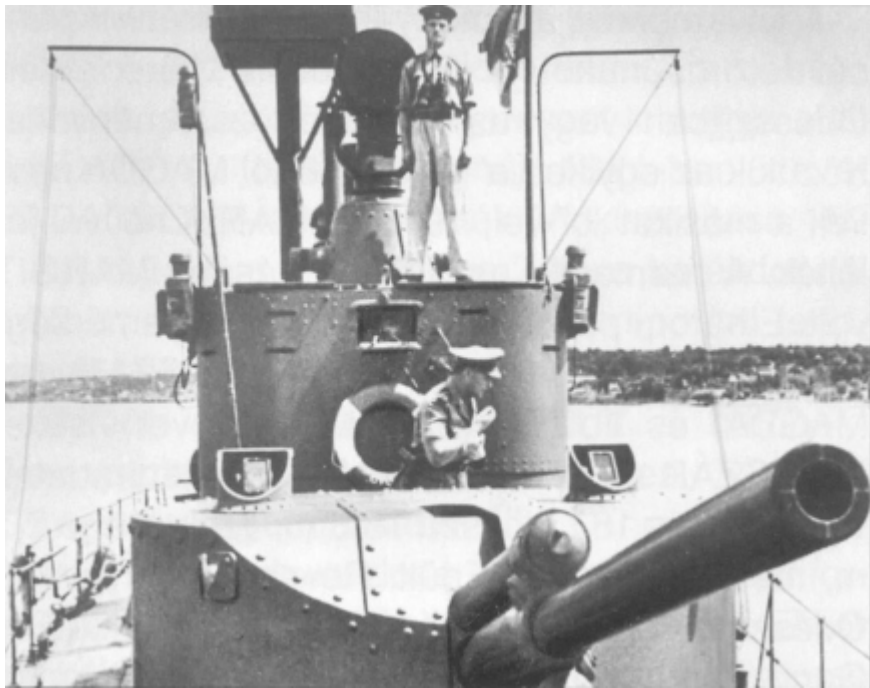


que le KECSKEMÉT n'essuie des tirs depuis les rives occupées le 21 novembre.

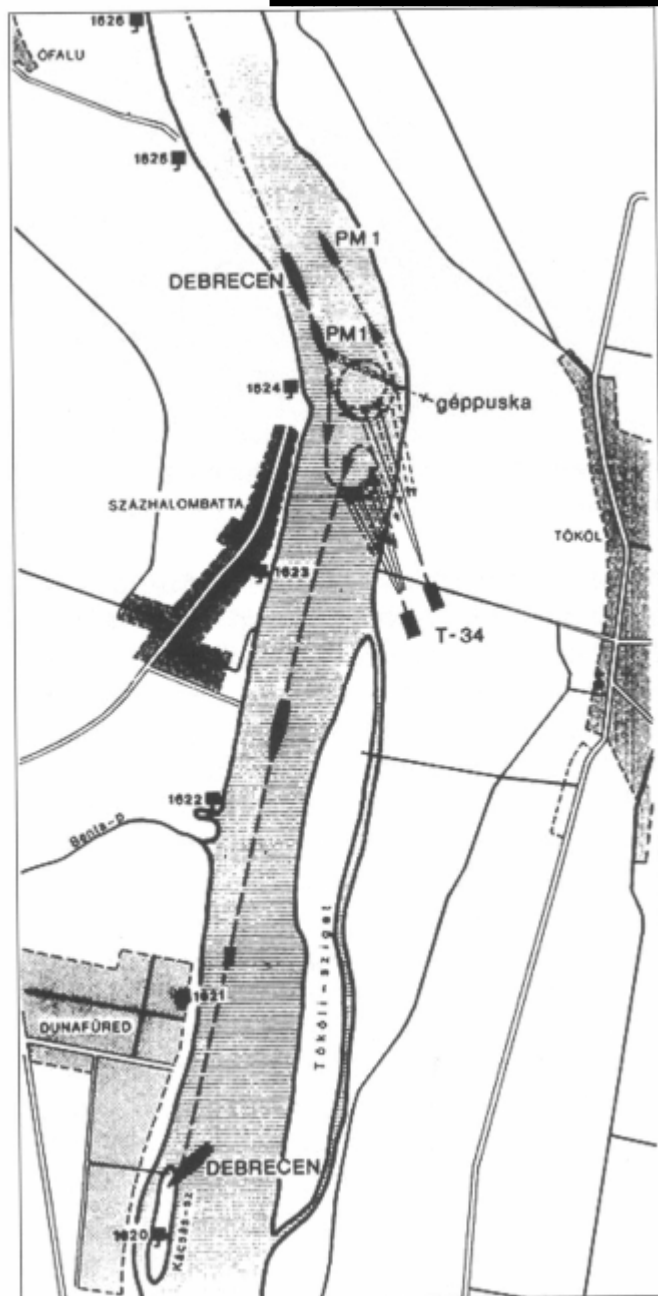


UNE PIÈCE DE 80 MM DU SZEGED

Le 23 novembre le KECSKEMÉT remarque que les soviétiques nettoient au mortier une usine de briques à Százhalombatta et préparent leur traversée du fleuve à Tököl, mais il est lui-même touché par les obus de mortiers dans la matinée du 24 et doit se retirer 3 km en amont. Plus aucun navire en état de combattre n'est alors disponible pour interdire le franchissement du fleuve. Le commandement militaire ordonne donc le 25 novembre aux derniers éléments des forces fluviales de faire route vers l'endroit où le KECSKEMÉT a été endommagé. Profitant de l'obscurité la vedette rapide PM-1 est envoyée en éclaireur à hauteur de Érd-Ófalu mais, repérée, elle doit rebrousser chemin. Le DEBRECEN se prépare alors à accomplir la même mission risquée la veille par le KECSKEMÉT, et le PM-1 doit effectuer une nouvelle reconnaissance et lui ouvrir la route, ce qu'il fait à hauteur de Tököl-Százhalombatta vers 11h. Percevant du mouvement sur la rive il en informe le DEBRECEN par radio mais très vite les cibles observées les prennent sous leur feu. Le PM-1 reçoit un obus antichar au dessus de sa ligne d'eau qui perce le moteur et atteint la tourelle de commandement, tuant sur le coup l'opérateur responsable des deux tourelles et les pilotes. La coordination des tirs et la mobilité du navire devient alors difficile, il tourne en rond mais il continue à fonctionner. Un maître armurier et un opérateur radio étant saufs dans la cabine ils peuvent diriger le navire et effectuer une retraite en amont sous le feu de ce qui s'avère être des chars soviétiques avec deux puis un seul moteur opérationnel. A 12h, le DEBRECEN, passé devant le PM-1, commence également à tourner pour faire feu de toutes ses batteries sur les T-34, mais reçoit plusieurs coups également qui provoquent des explosions coupant l'électricité et endommageant sérieusement la coque du navire qui commence à couler. Déjà des marins ont quitté le navire et nagent vers la rive tandis que les mitrailleuses et mortiers soviétiques balayaient le pont du navire. Incapable de faire demi-tour le DEBRECEN met tout ce qui lui reste de vapeur vers l'aval. Une chaudière est alors sur le point d'exploser, et le navire, à moitié submergé et criblé d'impacts, doit être abandonné à 13h sur la rive droite où les derniers membres de l'équipage y débarquent tandis que le navire brûle. Selon les témoignages le DEBRECEN déplorera alors 13 morts et 8 blessés sur 44 membres d'équipage (dont 3 officiers).



CANON BOFORS DU GYÖR



De manière générale c'est dans ce genre de missions désespérées que finissent les navires de la flottille du Danube en 1944-1945. Ceux restant encore en état de combattre vont le faire jusqu'en mai 1945, leur faible tirant d'eau leur permettant d'évoquer jusqu'en Autriche. Ainsi le KECSKEMÉT, après sa participation aux opérations au sud de Budapest, va finir la guerre aux côtés du SOPRON sur la Melk en Autriche, le 8 mai 1945. Ces deux navires seront donnés aux Américains comme butin de guerre avant d'être envoyés au rebus. De leur côté les canons Bofors du GY R font leurs preuves en janvier 1945 en abattant un B-24 et vont continuer de le faire jusqu'à la fin de la guerre, date à laquelle il continue d'effectuer la police fluviale sur le Danube mais pour le compte des Américains à Passau ! (jusque 1949). Le SZEGED abattra également un B-24 le 11 décembre 1944 à Gönyünél et continuera à fournir un appui antiaérien durant le même mois avant d'être endommagé, ayant heurté une couche de glace en évitant un tir soviétique. Mis en chantier à Bratislava, ses batteries continueront de servir et participeront à la perte de trois autres B-24 en février 1945. A la fin de la guerre les personnels et les navires encore en état participèrent au déminage du Danube entre Isar-Deggendorf et Enns-Mauthausen sous la supervision des américains.

Remerciements :

A Alexandre Sanguedolce, pour ses précieux conseils et son avis éclairé sur ce sujet passionnant !

SOURCES

Dr. Csonkaréti Károly, Sárhidai Gyula, *A Magyar Kiráivi Folyamérók És Fagyverzetük 1920-1945*, Budapest, Zrínyi Kiadó, 2009.

<http://hongrie2gm.creer-forums-gratuit.fr/forum>

<http://www.hajoregiszter.hu/>

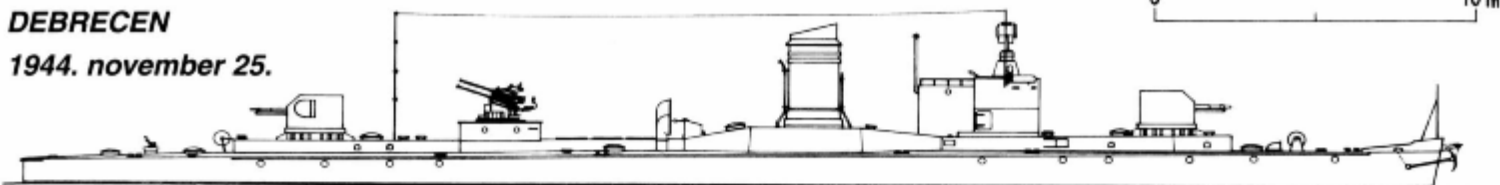
<http://www.saturnsoft.hu/>

<http://www.warshipsww2.eu>

<http://forum.axishistory.com/viewtopic.php?f=4&t=5367>

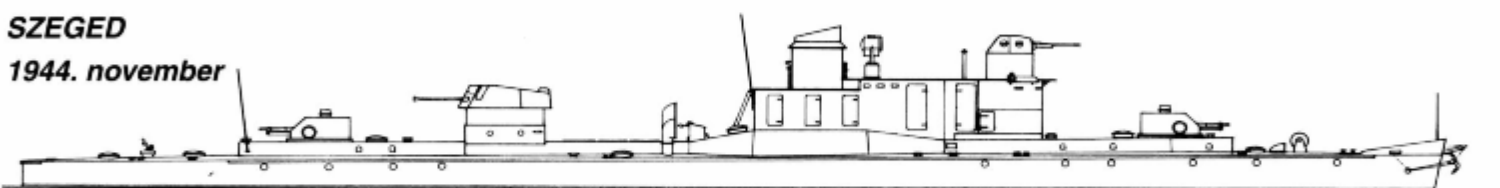
DEBRECEN

1944. november 25.



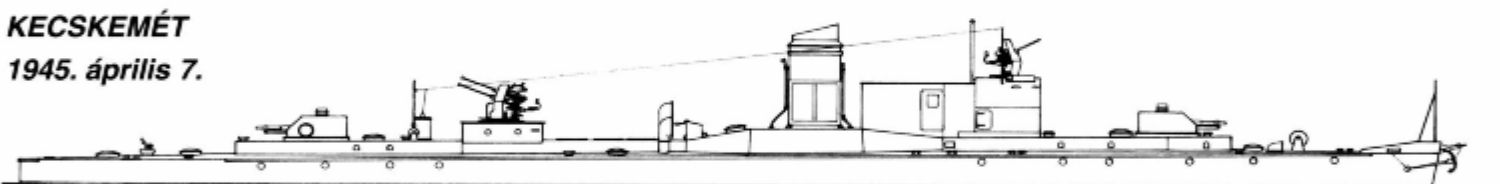
SZEGED

1944. november



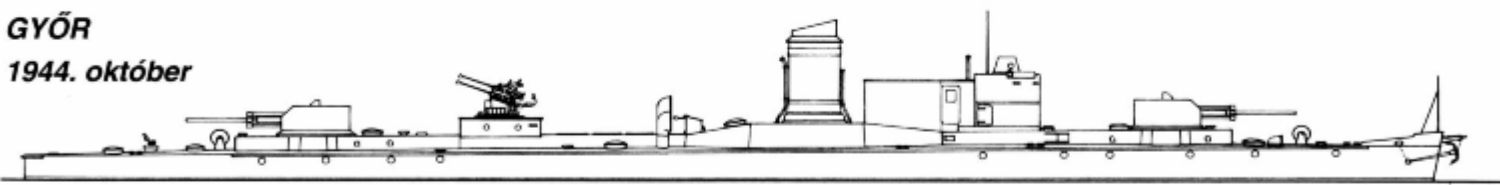
KECSKEMÉT

1945. április 7.



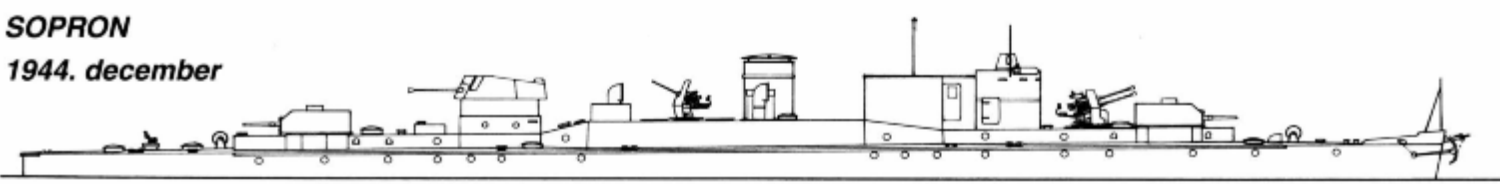
GYŐR

1944. október



SOPRON

1944. december



La gendarmerie royale hongroise

par Alexandre Sanguedolce



Tenue de gendarme royal. Il porte la casquette de service, ornée de plumes de faisans. Il peut porter aussi le traditionnel chapeau tyrolien en cuir noir. Un sifflet est accroché à la fourragère verte décorée de deux pompons. Au-dessus de la poche de poitrine droite, une cocarde en laiton représente la couronne de Szent-Istvan. Son arme est un Mannlicher 95 m, les officiers possèdent un pistolet Frommer

Contrainte par le traité de Trianon du 4 juin 1920 à limiter ses forces armées à 35000 hommes, la Hongrie va utiliser la Gendarmerie Royale (*Magyare Kiralyi Csendörseg*) comme vivier pour fournir à la *Honved* quatre mille hommes, contournant ainsi les restrictions imposées au royaume magyare.

La naissance de la Gendarmerie Royale Hongroise.

La Gendarmerie Royale Hongroise est instituée par un vote du parlement de Budapest le 14 février 1881. Bien qu'étant organisée comme un corps militaire, l'arme dépend du Ministère de l'Intérieur.



PLAQUE DE COLLET

Les officiers proviennent de l'Académie Militaire Ludovika de Budapest. L'école de gendarmerie est située à Nagyvarad, formant les sous-officiers et hommes du rang.

Durant la 1^{ère} Guerre Mondiale, les gendarmes ont pour mission en plus de leurs traditionnelles tâches régaliennes, le contrôle des confins, la chasse aux déserteurs ou des prisonniers de guerre évadés. Après l'effondrement de l'empire des Habsbourg en novembre 1918 et la proclamation de la république hongroise, les communistes emmenés par Bela Kun prennent le pouvoir. Durant 133 jours ils vont faire régner la terreur rouge. Jugeant la gendarmerie "opposée au prolétariat", elle est dissoute et remplacée par une milice appelée "les Gars de Lenine" (*Lenin Fíju*), commandée par Tibor Szamuely. Les principaux chefs de la gendarmerie sont assassinés brutalement, les corps jetés dans le Danube. Le régent Miklos Horthy met fin à cette terreur et réorganise la gendarmerie en tenant compte des restrictions imposées par le traité de Trianon.



Un gendarme militaire participe avec un vis-à-vis allemand à un contrôle de papiers. Il porte autour du cou un hausse-col (Ringschleife), dans l'encart, hausse-col de gendarme militaire.



Composée de 12000 hommes (600 officiers, 11400 sous-officiers et hommes du rang), la Gendarmerie Royale est répartie sur sept districts régionaux :

- I district : Budapest
- II district : Székesfehérvár
- III district : Szombathely
- IV district : Pécs
- V district : Szeged
- VI district : Debrecen
- VII district : Miskolc

Après le Premier et le Second partage de Vienne permettant à la Hongrie de récupérer de larges territoires perdus en 1918, trois nouveaux districts sont créés :

- VIII district : Kassa
- IX district : Kolozsvár
- X district : Marosvásárhely.



GENDARMES A BICYCLETTE

La gendarmerie hongroise durant la 2ème Guerre Mondiale.

Les gendarmes (*tabori csendör* ou gendarmes militaires) sont mobilisés pour effectuer des missions de police militaire ou de lutte antiguérilla en Yougoslavie, il y en aura deux mille environ. A la fin du cycle opérationnel, ils retournent à leurs casernes pour retrouver les tâches qui leur sont traditionnellement dévolues.

En Yougoslavie, une dizaine de patrouilles de gendarmes (4 à 5 hommes chacune) participent à l'exécution de 900 civils serbes ou juifs le 22 janvier 1942, dans le cadre de ratissages contre les partisans dans la région de la Backa, rattachée à la Hongrie. Parmi les responsables, le capitaine Sandor Képiro, mort récemment à Budapest le 3 septembre 2011, âgé de 97 ans. Ce que l'on a appelé le raid de Novi Sad (ou massacre d'Ujvidek) s'est terminé par la mort de 3000 à 4000 Serbes, Juifs et même Hongrois durant le mois de janvier 1942. Le Régent Horthy ayant exigé une commission d'enquête, quinze officiers dont douze appartenant à la gendarmerie, parmi lesquels Képiro sont condamnés à de lourdes peines dont quatre à mort. Ces quatre officiers s'enfuient en Allemagne et retournent en Hongrie en 1944, lorsque le régent Horthy est évincé et remplacé par Ferenc Szalasi, chef des Croix-Fléchées, parti national-socialiste, antisémite.



PELTON DE GENDARMES À BORD DE TANKETTES ANSALDO CV35

La Gendarmerie et les forces de police sont réorganisées en groupes de combat afin de lutter contre l'armée Rouge qui progresse inexorablement en Hongrie. Durant le siège de Budapest, les 3000 gendarmes de la capitale, commandés par le colonel Gyula Szilady participent à la défense.

La 2^{ème} compagnie du bataillon d'assaut de la police (300 policiers et gendarmes) dont un peloton blindé est équipé de tankettes antédiluviennes Ansaldo CV35 monte une contre-attaque le 10 janvier 1945 dans le secteur du parc du Varosliget. Les *cercueils sur roulettes* sont tous détruits, la moitié des courageux tankistes tués.

Un bataillon de gendarmes intègre la division parachutiste 'Szent-Lazlo' et participe aux combats le long de la rivière Ipoly. Comme toutes les autres troupes hongroises, les gendarmes sont emportés par le reflux des Allemands, se retirant en Autriche. Ils se rendent aux forces anglo-américaines le 8 mai 1945.

Les pertes de la Gendarmerie Royale s'élèvent à 11000 hommes dont les deux tiers durant la dernière année de guerre. Le corps est dissout par le nouveau gouvernement communiste, en 1945. Les gendarmes, après une parodie de procès sont envoyés dans les goulags hongrois en tant qu'*ennemis du peuple*.



NOVI SAD, JANVIER 1942, EXÉCUTION DE CIVILS



SANDOR KEPIRO

Uniformes des forces armées hongroises

par Jean-Yves Goffi et Mahfoud Prestifilippo



A l'issue de la première guerre mondiale, l'Autriche-Hongrie s'est disloquée. En Hongrie même, une période d'instabilité politique a vu accéder au pouvoir une République démocratique hongroise, d'inspiration socialiste (16 novembre 1918). Elle a très vite été remplacée par la République des conseils de Hongrie, dirigée par Béla Kun. En août 1919, celle-ci s'est effondrée à son tour devant l'armée nationale conduite par l'Amiral Miklós Horthy. En mars 1920, Miklós Horthy a été élu Régent du Royaume avec l'approbation des alliés, avant tout soucieux d'évincer la dynastie des Habsbourg.

Le Traité de Trianon (4 juin 1920) réduit très sérieusement le territoire hongrois au profit des pays de la Petite Entente. Il limite les effectifs de l'Armée hongroise (initialement 35 000 hommes) ; il interdit à la Hongrie de s'équiper de certains armements (artillerie lourde, artillerie anti-aérienne, blindés, aviation) et de se doter d'un État-major général. Par conséquent, pendant l'entre-deux-guerres, la politique étrangère sera pour l'essentiel une remise en cause permanente de ce traité, considéré comme un diktat. Les Hongrois se rapprocheront ainsi de l'Italie et de l'Allemagne. Les chefs militaires hongrois chercheront également à contourner les clauses du traité qui limitent les effectifs et les moyens de leur armée. En un premier temps, cette politique se révélera payante, permettant au pays de récupérer une grande partie des territoires perdus en 1920. Mais elle conduira la Hongrie à se joindre à l'invasion de l'URSS, un type de guerre à laquelle ses forces armées n'étaient pas du tout préparées. Ayant lié son sort à l'Axe, la Hongrie connaîtra en 1945 le sort des vaincus.

L'Armée Hongroise

L'armée hongroise en temps de paix compte approximativement 80 000 hommes.

Le pays est divisé en 7 corps comprenant chacun 3 divisions d'infanterie à 3 régiments d'infanterie et un régiment d'artillerie (hippomobile). Les forces les plus efficaces sont regroupées au sein de la IX Armée laquelle comprend : trois divisions légères (à 2 régiments d'infanterie et 1 régiment d'artillerie), le "corps rapide" (ou troupes mobiles) à deux brigades motorisées et une blindée ; deux brigades de cavalerie, deux brigades de montagne et trois brigades de garde-frontières.

La participation hongroise à l'effort de guerre des forces de l'Axe se traduit dans un premier temps par le déploiement de son corps rapide. Mais malgré son appellation de " corps rapide ", cette unité repose encore sur un bon nombre de chevaux et de bicyclettes tandis que ses éléments blindés ne comprennent que des chars légers :

- 65 Ansaldo CV 35 italiens
- 95 Toldi suédois construits sous licence en Hongrie.

En juillet 1941, le corps rapide rejoint la XVII^{ème} armée allemande et avance jusqu'au Donets où il prend part à la bataille d'Oumam , s'achevant par la capture d'environ 103 000 soldats soviétiques. Mais dans son avance de plus de 1 000 km, le corps a perdu 26 000 hommes et laissé sur le terrain 90 % de ses véhicules (Blindés et automobiles). Le 6 décembre 1941, il est rappelé à Budapest. Il ne reste sur le front Est qu'un bataillon cycliste et 4 brigades d'infanterie pour un total de 63 000 hommes, fort mal équipés pour affronter les conditions climatiques de l'Est. Seule la cavalerie hongroise pourra apporter une utile contribution aux forces de l'Axe.

Sur une demande allemande, les Hongrois envoient par la suite leur II^{ème} armée comprenant 9 divisions légères d'infanterie ainsi que la 1^{ère} division blindée comportant notamment :

- 83 chars tchèques LT-38
- 2 chars Toldi

Cependant aucun de ces blindés ne résistera aux T-34 soviétiques. Si l'encadrement est d'active, le reste du personnel n'a reçu que huit semaines d'instruction et dispose en guise d'expérience, de l'enseignement de manœuvres effectuées juste avant le départ pour le front. En outre, l'armée Hongroise comporte désormais des Roumains de Transylvanie, des Slovaques, des Ukrainiens de Ruthénie et des Serbes de Bâcs-Kiskun ce qui a pour effet de créer des tensions au sein des troupes. D'autres hommes reconnus aptes au service militaire mais " indésirables" en première ligne pour des raisons politiques ou ethniques sont employés sur les arrières de l'armée au sein de compagnies du service du Travail.

A la fin de 1942, la II^{ème} armée hongroise tient un front de 150 km au sud de Voronej. Cette lignée est percée en plusieurs endroits par les Soviétiques entre le 12 et le 14 janvier 1943 lorsque s'engage leur offensive d'hiver, et les Hongrois doivent battre en retraite vers l'ouest par une température de - 30°C, laissant derrière eux l'essentiel de leur équipement et 147 971 hommes.

Après cette débâcle, les restes de la II^{ème} armée retournent à Budapest ou servent comme troupes d'occupation en Ukraine. Par la suite, et malgré la volonté du gouvernement hongrois de conserver ses troupes pour la défense de son propre territoire, les soldats hongrois continuent à servir dans les zones de l'arrière sous commandement allemand et participent notamment à la répression de l'insurrection de Varsovie en août 1944.

Lorsque les Soviétiques atteignent les Carpates, sont entamées des négociations russo-hongroises aboutissant au cessez-le-feu provisoire du 15 octobre 1944. Mais le même jour, les troupes allemandes occupent Budapest et installent au pouvoir un gouvernement favorable à l'Axe, conduit par Ferenc Szalasi. En décembre 1944, la capitale hongroise est encerclée par l'Armée rouge.

Seulement deux des trois armées hongroises tiennent bon et l'une d'elles se trouve en Slovaquie.

D'autres unités hongroises se battent sous commandement allemand ou sont à l'instruction en Allemagne et en Autriche.

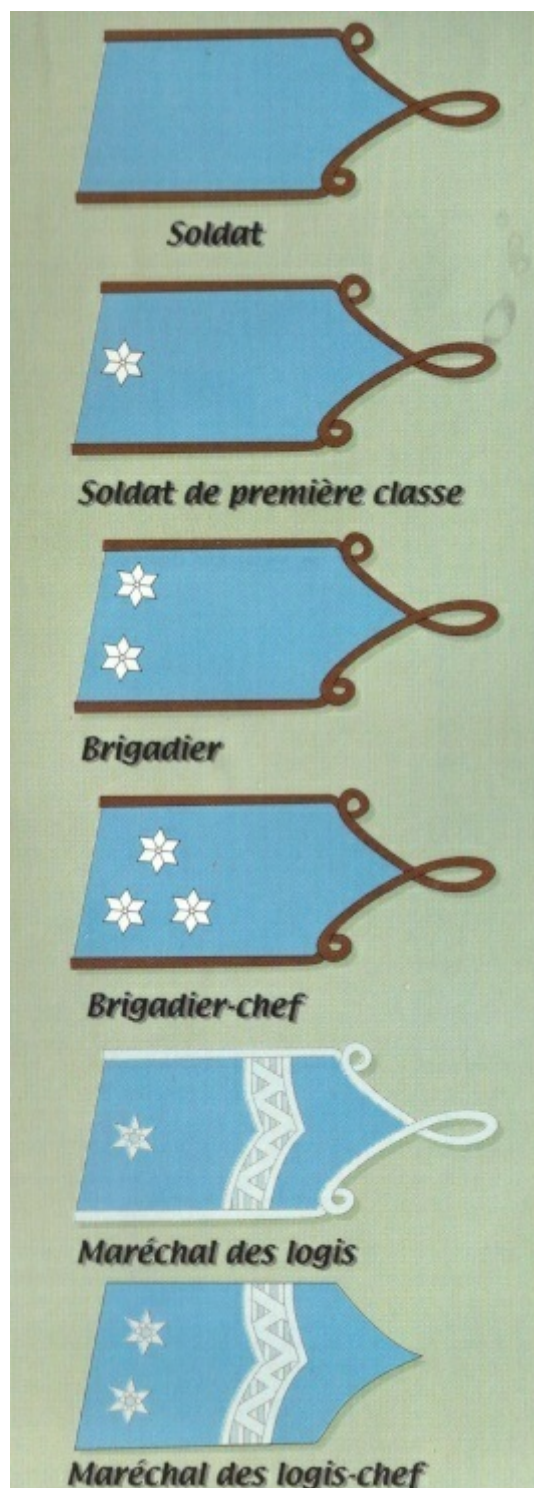
Le 2 février 1945, les effectifs de l'armée hongroise sont encore de 214 463 hommes, mais 50 000 d'entre eux sont dans des bataillons de travailleurs non armés.

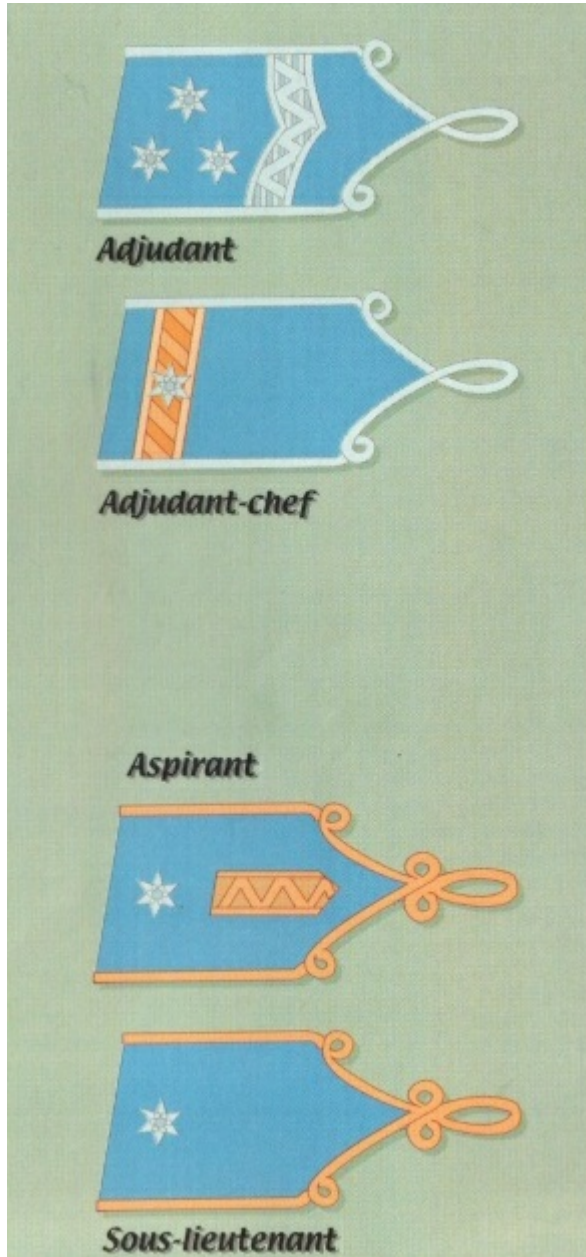
Dans l'ultime phase de la guerre, des unités se battent encore à Vienne, Breslau ou encore à Küstrin sur l'Oder. La guerre coûtera à la Hongrie 136 000 soldats tués.

ARMÉE de TERRE

Grades et uniformes

C'est le règlement A-26 de 1920 qui fixe les grandes lignes pour ce qui concerne les uniformes et insignes de l'Armée de terre ; il sera amendé et modifié jusqu'à la fin de la guerre, mais ne sera aboli qu'en septembre 1945 (La chronologie détaillée de ces modifications est donnée dans l'excellent *The Royal Hungarian Army in WW II*, de Nigel Thomas et László Pál Szábó, Oxford-New York, Osprey Publishing, 2008, p. 39). Le système de grades est manifestement inspiré de celui en vigueur dans l'Armée austro-hongroise, comme le montrent les illustrations ci-dessous :





Le Dossier

Le grade de Maréchal a été créé pendant la Seconde Guerre Mondiale, mais jamais attribué. Les insignes de grades sont aussi indiqués en bas des manches lorsque le manteau est porté et, entre juin 1940 et août 1941, sur les épaulettes du manteau. Dans le premier cas, il s'agit d'un système de barres de tissus, plus ou moins sophistiquées selon le grade. Dans le second cas, il s'agit d'un système de barres et d'étoiles qui reprend les insignes de grades portés au col. Les insignes de grades sont également portés sur le calot de campagne.



Dans le sens des aiguilles d'une montre, en commençant en haut :

Soldat, cavalerie ; soldat de première classe, artillerie ; sergent du train ; sergent, cavalerie.



*En haut, capitaine du génie.
En bas, lieutenant-colonel, cavalerie.*

Les sous-officiers de carrière se distinguent par un insigne triangulaire porté en haut de la manche gauche.

La couleur de fond des pattes de col varie selon les armes et services ; elle est ici bleu ciel (bleu bleuet) pour la cavalerie et écarlate pour les officiers généraux.

Tableau des couleurs pour les pattes de col :

Généraux : écarlate

État-Major général (à partir de 1931) : noir, liseré rouge.

État-Major (branche technique) : brun, liseré écarlate.

Officiers affectés au cabinet du chef de l'État : blanc.

Garde du Régent : écarlate.

Infanterie : vert.

Cavalerie : bleu bleuet.

Blindés : bleu foncé, puis bleu bleuet.

Artillerie : écarlate.

Génie : vert foncé.

Transmissions : vert foncé, puis bleu foncé.

Train : brun clair.

Il existe également des couleurs spécifiques pour les services, les écoles, etc.

Notons, par exemple :

Service de santé : noir (velours pour les officiers)

Cartographie : rouge cerise.

Remonte : garance.

Il est à noter que, exactement comme dans l'Armée austro-hongroise de la Première Guerre Mondiale, ces pattes de col ont été remplacées, parfois, dans les dernières années de la guerre par un simple liseré à la couleur de l'arme (à cause de la pénurie de tissu). La vareuse, de coupe unique quel que soit le grade, ferme droit devant par 5 boutons ; dotée d'un col droit ou demi-saxe, elle comporte des poches de poitrine et de hanche à plis. Vers la fin de la guerre, le bonnet de police est remplacé par une casquette de campagne à visière recouverte de drap. Au combat sont portés les casques allemands modèles 1916 et 1935, ou de fabrication hongroise modèle 1938.

Au total, à la veille de l'entrée en guerre de la Hongrie avec l'URSS, la silhouette du soldat hongrois est la suivante :



cette illustration provient d'un document établi par les services de renseignement de l'Armée allemande. Elle illustre, de gauche à droite : un caporal d'infanterie, un adjudant de cavalerie, un canonnier. Le caporal d'infanterie porte des pompons qui sont, en fait, un prix de tir. Cette coutume est directement inspirée de celle en vigueur dans l'ancienne Armée Austro-hongroise. Il est à noter que les pattes d'épaules ne devraient pas être colorées en ce qui concerne les tuniques portées en campagne.

Nous nous attacherons maintenant à des uniformes plus spécifiques.

- Des photographies du début de guerre montrent des soldats hongrois portant un pantalon assez semblable au "pantalon granadero" espagnol, directement glissé dans un brodequin. En fait, il reprend l'uniforme typique des unités hongroises de l'Armée Impériale Autrichienne.



- Troupes mobiles. Elles regroupent en fait les troupes motorisées et mécanisées. Les membres d'équipage de chars, comme partout, portent des tenues adaptées au matériel qui est le leur. Les Hongrois ayant été initialement équipés de l'universelle "tankette" CV 35 vont donc porter des tenues d'inspiration italienne.



Le Dossier

Plus tard dans la guerre, une tenue visiblement inspirée de celle en usage dans la *Panzerwaffe* sera adoptée.



La photographie suivante représente un soldat membre d'un équipage de char. Il porte à la poitrine un attribut permettant de repérer son statut du premier coup d'œil. Il en existe de multiples variantes (pour l'artillerie d'assaut, les auto-mitrailleuses, les équipages de canon anti-chars ou anti-aériens, l'infanterie motorisée, les auto-mitrailleuses, etc).

Il est ici porté sur un fond à la couleur de l'arme (bleu bleuet).

Le Dossier

- La garde-frontière (initialement : "garde douanière") a servi, en partie, à contourner le traité de Trianon en permettant à des militaires de ne pas être comptabilisés dans les effectifs des Forces armées. Ils ont, de plus en plus, été considérés comme une force combattante, avec son artillerie et ses propres véhicules, fournissant des renforts à l'Armée proprement dite.



L'aigle porté à la poitrine est l'attribut de la garde-frontière ; c'est un oiseau mythologique, le *Turul*.

- La gendarmerie royale hongroise, troupe d'élite, porte traditionnellement un chapeau de feutre noir orné d'une plume de coq, mais cette coiffure, peu adaptée à la vie en campagne, sera remplacée sur le territoire soviétique par un bonnet de police standard orné de la même plume.



- Le camouflage dans l'armée hongroise : Les tenues de camouflage de l'armée hongroise semblent être inspirées par l'armée italienne. En effet, nous retrouvons des motifs se rapprochant de ceux utilisés dans l'armée du Duce. Il n'y a pas de veste bariolée spécifique, les soldats hongrois reçoivent en guise de camouflage une toile de tente bariolée (M 38) pouvant à la rigueur être portée en capes puisque deux ouvertures permettent de passer les bras. Ces toiles de tente peuvent être assemblées et forment alors un abri pour plusieurs soldats.

AVIATION



Le traité de Trianon de 1920 avait interdit à la Hongrie toute aviation, mais la levée de cette clause pour l'aviation civile dès 1922 permet à la Hongrie de mettre clandestinement sur pied une aviation militaire. Le conflit latent avec les Etats de la Petite Entente (Tchécoslovaquie, Yougoslavie, Roumanie) accélère le processus du réarmement de la Hongrie et, vers le milieu des années trente, l'Italie lui livre des avions modernes.

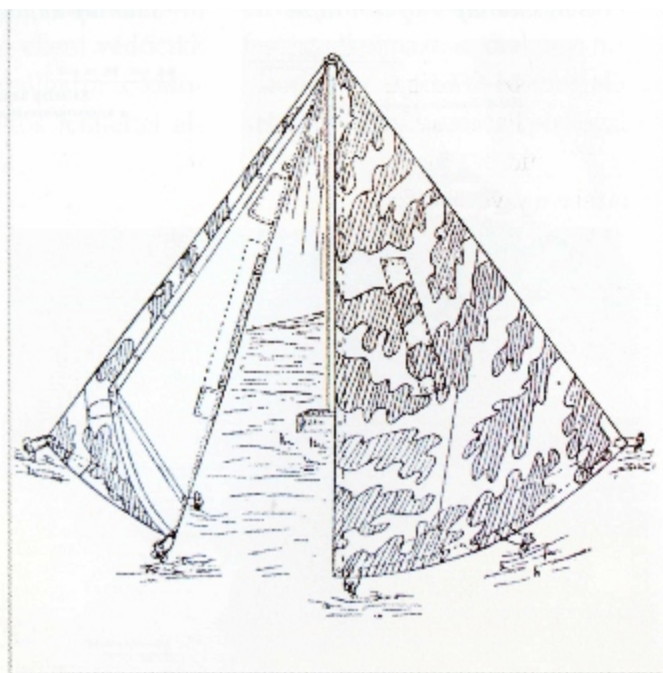
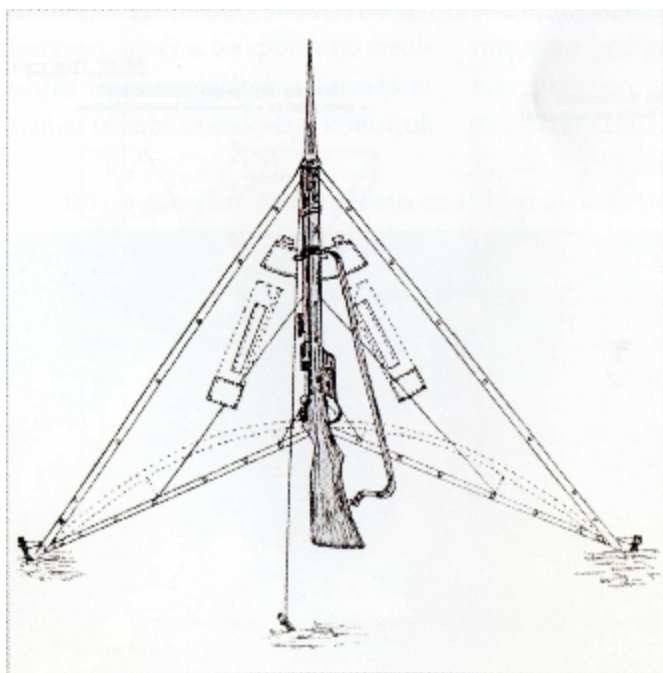
L'aviation Hongroise totalise alors 3 300 hommes. En 1938, l'Allemagne se propose à son tour de l'aider et envoie en Hongrie une mission militaire de la Luftwaffe avec avions d'entraînement. Le 26 Juin 1941, un raid aérien imputé aux Soviétiques sur la ville slovaque de Kosice annexée en 1938 fournit un casus belli à la Hongrie.

A cette époque, son aviation est bien préparée à la guerre et elle a un excellent moral, malgré un parc aérien démodé et un potentiel réduit.

Comme tous les alliés est-européens de l'Allemagne, la Hongrie doit s'en remettre à la production allemande pour l'ossature de son aviation. La pénurie d'avions se fera particulièrement sentir au cours des deux dernières années de la guerre, lorsque l'Allemagne elle-même, subira les coups de l'offensive aérienne alliée.

Au printemps 1944, alors que la Hongrie se voit la cible des bombardiers stratégiques de l'USAAF basés en Italie, elle procède à une rapide expansion de sa défense aérienne.

Les 3 escadrilles de chasse affectées à cette tâche en mai 1944 sont doublées en l'espace de deux mois.



En août 1944, la défection de la Roumanie contraint le Fliegerkorps I de la Luftwaffe à battre en retraite en Hongrie, toutes les unités de combat hongroises lui étant rattachées, sauf les escadrilles de défense aérienne.

À l'automne 1944, les forces soviétiques pénètrent en Hongrie et, au tout début de l'année suivante, un armistice est signé avec l'URSS.

L'aviation hongroise n'en continue pas moins le combat aux côtés de la Luftwaffe, se retirant en Autriche en mars 1945 lorsque tout le territoire national aura été envahi. En mai, seules deux unités disposent encore d'appareils en état de vol et préfèrent les détruire avant de se rendre aux américains.

Uniformes :

Partie intégrante de l'armée de terre, l'aviation hongroise porte un uniforme kaki qui diffère sensiblement du modèle des autres armes. Ses insignes grades et uniformes ont été définis par le règlement de 1930.

Officiers et sous-officiers portent une casquette plate à visière de cuir brun, une vareuse de tenue de service à col ouvert, une chemise blanche ou kaki avec cravate kaki, un pantalon long assorti et des chaussures de cuir brun. La troupe est coiffée d'un bonnet assez proche de celui des marins, ou du bonnet de police. Le reste de la tenue est celui de l'armée de terre mais, au cours de la guerre, sera distribuée une vareuse à col ouvert portée avec chemise kaki et cravate noire.





FORCES FLUVIALES

Il existe une tenue de sortie bleue, assez rarement portée. La tenue de vol se compose soit d'une combinaison de cuir non doublée disposant de nombreuses poches à fermetures à glissière, soit d'une combinaison légère en toile kaki avec poches de genoux. Les serre-têtes sont, de même, en cuir ou en toile. Les parachutes d'abord italiens, comme la plupart des avions, puis avec l'arrivée d'appareils allemands, des tenues de vol allemandes commencent à être portées.

Insignes :

Les marques de grade figurent sur le devant des bonnets de police et casquettes de campagne, sur les pattes d'épaule de la vareuse et sur les tenues de vol. La couleur d'arme apparaît sur les pattes d'épaule et les parements de manche des généraux (fond écarlate), de l'état-major général (pas-sepoil écarlate) et des officiers techniciens (velours cerise).

Bien que la Hongrie soit dirigée pendant presque toute la guerre par l'amiral Miklós Horthy, le pays ne dispose d'aucune frontière maritime et d'aucune marine. Tout juste dispose-t-il, sous la tutelle du ministère de l'intérieur d'une flottille de 10 vieux bateaux fluviaux opérant sur le Danube et basés à Budapest. À la déclaration de guerre, cette flottille est prise en compte par le Ministère de la Défense, et dès que commence l'offensive aérienne alliée, a pour tâche principale de draguer les mines larguées dans le fleuve. D'autres unités seront basées dans le nord de la Yougoslavie, à Ujvidek (aujourd'hui Novi Sad), pour y remplir une mission d'occupation. Pendant la bataille de Budapest, les ponts du Danube seront défendus par des canonnières fluviales disposant de pièces d'artillerie et de DCA.

Uniformes et insignes des Forces fluviales hongroises :



VI. Törzskapitány — Oberstleutnant
Tenente colonnello — Chusa
Podpolkovnik
Lieutenant-colonel

VII. Törzskapitány — Major
Maggiore — Syosa — Major
Commandant

VIII. Kapitány — Hauptmann
Capitano — Tali
Kapitan — Capitaine

IX. Főhadnagy — Oberleutnant
Tenente — Chui
Poručik — Lieutenant

X. Hadnagy — Leutnant
Sottotenente — Syoi
Podporučik — Sous-Lieutenant

XI. Folyami zászlós — Oberfährich
Aspirante — Minoralsikas
Kandidat Officer — Aspirant

ISZTERE — UFFICIALE SUPERIORI —
L-OFFICER — OFFICERS SUPERIORS

PÖRTÉK — HAUPTSTÜBE u. LEUTNANT — UFFICIALE INTERIORI
IKAN —
MŰSŐ OFFICER — OFFICERS SUBALTERNS

TISZTALÓZAT
OFFIZIERKANDIDAT
ASPIRANTE UFFICIALE
MINORALSIKAS
OFFICER-KANDIDAT
ASPIRANT

VI. Törzskapitány — Oberstleutnant
Tenente colonnello — Chusa
Podpolkovnik
Lieutenant-colonel

VII. Törzskapitány — Major
Maggiore — Syosa — Major
Commandant

VIII. Kapitány — Hauptmann
Capitano — Tali
Kapitan — Capitaine

IX. Főhadnagy — Oberleutnant
Tenente — Chui
Poručik — Lieutenant

X. Hadnagy — Leutnant
Sottotenente — Syoi
Podporučik — Sous-Lieutenant

XI. Folyami zászlós — Oberfährich
Aspirante — Minoralsikas
Kandidat Officer — Aspirant

ISZTERE — UFFICIALE SUPERIORI —
L-OFFICER — OFFICERS SUPERIORS

PÖRTÉK — HAUPTSTÜBE u. LEUTNANT — UFFICIALE INTERIORI
IKAN —
MŰSŐ OFFICER — OFFICERS SUBALTERNS

TISZTALÓZAT
OFFIZIERKANDIDAT
ASPIRANTE UFFICIALE
MINORALSIKAS
OFFICER-KANDIDAT
ASPIRANT

Visièras de casquette

Général de division Général de brigade Colonel Lieutenant-colonel Commandant Capitaine Lieutenant Sous-lieutenant Aspirant

Adjutant Sergent-major Sergent-chef Sergent Caporal-chef Caporal Soldat de 1^{re} classe Soldat

Insigne de casquette

Les insignes, grades et uniformes des Forces fluviales ont été définis par le règlement de 1925. L'uniforme des forces fluviales est de couleur kaki. Les officiers et sous officiers, portent une casquette plate kaki, une vareuse boutonnée droite à col ouvert sur une chemise blanche ou kaki, une cravate kaki, un pantalon long assorti et des chaussures noires. La capote, croisée à deux rangs de six boutons métalliques comporte un col de velours brun. Les matelots sont coiffés d'un bonnet kaki avec ruban de soie noire portant les mots "M.Kir Honved Folyami ero" en lettres d'argent. L'uniforme se compose d'une vareuse kaki, pouvant être portée avec collet dégrafé, d'un pantalon long assorti, de bottes noires et par temps froid d'une capote croisée à deux rangs de cinq boutons. L'équipement est du modèle standard d'infanterie en cuir brun.

Les marques de grade figurent au bas des manches pour tous les personnels. Sur la vareuse, les galons font tout le tour de la manche mais n'apparaissent qu'en barrettes sur la capote. Les trois catégories de grade se distinguent entre elles par la couleur de leurs boutons, insignes et galons :

- Bronze pour les soldats et gradés
- Argent pour les sous officiers
- Or pour les officiers

En Guise de conclusion :

Nous avons essayé de présenter les uniformes et insignes des Forces Armées Hongroises en tenant compte des règlements, instructions et documents d'époque qui les définissent. Mais il ne faut jamais oublier qu'entre les textes officiels et la réalité sur le terrain, il y a bien souvent de sérieuses différences. Sur un front comme celui de l'Est, où les conditions climatiques étaient rudes, pour ne pas dire extrêmes, les soldats se vêtaient comme ils le pouvaient, ajoutant des effets chauds non réglementaires à leur tenue et portant celle-ci d'une façon essentiellement confortable !

Nous espérons que cette présentation vous a intéressés. Nous allons ouvrir un fil consacré aux uniformes et insignes Hongrois sur le forum "Le monde en guerre", dans la rubrique "Uniformes, décorations, grades". Nous y posterons des informations n'ont pas pu figurer dans cet article, faute de place. Nous invitons nos lecteurs à enrichir ce fil de façon interactive en postant, dans le respect des droits d'auteur, les images et informations dont ils disposent de leur côté.

SOURCES, CRÉDITS PHOTOS :

Illustration p. 33 : collection personnelle J.-Y. Goffi

Illustration p. 35 : Forum "La Hongrie en guerre", <http://hongrie2gm.creer-forums-gratuit.fr/t28-les-insignes-de-grade>

Illustrations p. 36 : Forum "La Hongrie en guerre", <http://hongrie2gm.creer-forums-gratuit.fr/t28-les-insignes-de-grade> et Andrew Mollo, Les forces armées de la dernière guerre, Paris, Éditions Atlas, 1981, p. 209.

Illustrations p. 37 : International Encyclopedia of Uniform Insignia around the world http://www.uniforminsignia.org/?option=com_insigniasearch&temid=53&result=2470

Illustrations p. 38 : collection personnelle J.-Y. Goffi

Illustrations p. 39 : Militaria Modell Magazin, 1991, II, p. 23 et Andrei Karachuk, Hungarian Tank Troops, Miniart, 35157 http://festomuvesz.hu/hadnagy/kepek/2003_09_06/pancelos.jpg

Illustrations p. 40 : http://festomuvesz.hu/hadnagy/kepek/2003_09_06/pancelos.jpg ; <http://www.roncskutatas.hu/node/2123> et Dr. Tóth László, A Magyar Királyi Honvédség Egyenruhái 1926-1945, Budapest, Huniform, 2007, p. 84.

Illustrations p. 41 : <http://hongrie2gm.creer-forums-gratuit.fr/t188-uniforme-de-chasseurs> et Sipos András, A Magyar Királyi Cséndőrség Egyenruházata és Felszerelése 1920-1945, Budapest, HK Hermanos Kiadó, 2010, p. 203.

Illustrations p. 42 : Andrew Mollo, Les forces armées de la dernière guerre, Paris, Éditions Atlas, 1981, p. 209 et Katonaújság, Février 2014, p.22.

Illustrations p. 43 : http://festomuvesz.hu/hadnagy/kepek/2003_09_06/kistarsasagi.jpg, <http://www.uniformis.estranky.sk/fotoalbum/2.vilagaboru/magyar-2-vil-hab/1930-45-legiero-07-.html>

Illustration p. 44 : Andrew Mollo, Les forces armées de la dernière guerre, Paris, Éditions Atlas, 1981, p. 211.

Illustrations p 45 & 46 : collection personnelle J.-Y. Goffi

BIBLIOGRAPHIE :

*<http://www.world-war-helmets.com/country.php?q=hongrie>

*Abbott P., Thomas N. & Chappell M., *Germany's Eastern Front Allies 1941-1945*, Oxford, Osprey, 1982.

* Borsarello J.F., *Les Tenues camouflées pendant la seconde guerre mondiale* (Gazette des uniformes hors série n° 1), Paris, 1992.

* Funcken L. & F., *L'Uniforme et les armes des soldats de la Guerre 1939-1945*, Vol 3, pp. 110-112, Paris, Casterman, 1974.

* Mollo A., *Les forces armées de la dernière guerre*, Paris, Éditions Atlas, 1981

* Mollo A. & McGregor M., *Army Uniforms of World War 2*, Londres, Blandford Press, 1973.

* Mollo A. & McGregor M., *Naval, Marine and Air Force Uniforms of World War 2*, Londres, Blandford Press, 1975.

* Sallay G. P., *Seregszemle Fémében, Zománcban. A Magyar Királyi Honvédség és a Leventempzgalom Jelvényei 1938-1945*, Budapest, Monarchia Kijadó, 2009.

* Sipos A., *A Magyar Királyi Cséndőrség Egyenruházata és Felszerelése 1920-1945*, Budapest, HK Hermanos Kiadó, 2010.

* Thomas N., Szábó L.P. & Pavlovic D., *The Royal Hungarian Army in WW II*, Oxford-New York, Osprey Publishing, 2008

* Tóth L., *A Magyar Királyi Honvédség Egyenruhái 1926-1945*, Budapest, Huniform, 2007.

* Zeidler S., *Leistungs-Ehrenabzeichen der österreichisch-ungarischen Armee*, S.I., S.d.

* Le règlement de 1925 sur les uniformes et insignes des Forces fluviales peut être consulté ici :

<http://lweidemannhv.powweb.com/images/Hun%20Navy%20Regs.pdf>

* Le règlement de 1930 sur les uniformes et insignes de l'Aviation peut être consulté ici : <http://lweidemannhv.powweb.com/images/Hun%20Air%20Force%20Regs.PDF>

Les Zrínyi

par Pierre Grasser



40/43M ZRÍNYI (À L'ARRIÈRE PLAN) & 44M ZRÍNYI I

Genèse

Au cours des années 1930, la Hongrie du régent Miklós Horthy est engagée dans d'ambitieux programmes d'armement. Son but est de défendre son autonomie, alors que les régimes d'Europe s'engagent dans des politiques de plus en plus menaçantes. Cette production d'armements est envisageable car les infrastructures existent, à l'exemple de Weiss Manfred, Ganz et MAVAG, qui sont alors de grands industriels spécialisés dans l'automobile, la machine-outil et l'artillerie. Le pays compte en outre des ingénieurs de talents, comme Nicholas Straussler, ainsi des partenariats industriels sont actifs avec de grands industriels, tels que le tchécoslovaque Skoda ou le suédois Landsverk. Une première génération d'engins est produite dans les années 1938-1939. Il s'agit du char V.4, le 38M Toldi et l'automitrailleuse 39M Csaba. Ces engins, relativement réussis et performants pour l'époque, sont cependant particulièrement légers, plus adaptés aux missions de reconnaissance qu'aux combats de forte intensité. Le soutien d'infanterie et la lutte anti-char restent encore à la charge de pièces tractées, souvent par des chevaux.



LE CHAR 38M TOLDI



L' AUTOMITRAILLEUSE 39M CSABA

Les premiers combats de la Honved face à la Slovaquie en mars 1939, se révèlent satisfaisants pour ses troupes comme ses équipements. De fait, ce n'est qu'avec l'ouverture des hostilités avec l'URSS qui débutent le 26 juin 1941, que la Hongrie se voit confrontée à de réelles difficultés. Les légers chars Toldi se révèlent vulnérables face à l'ensemble des armes anti-char soviétiques, et le train a toutes les peines du monde à faire progresser l'artillerie au rythme des blindés, voire à celui de l'infanterie. Quelques solutions temporaires sont alors trouvées, telles que l'augmentation du blindage et de l'armement des Toldi, l'obtention de 108 Panzer 38 (t) allemands ou encore la mise en production du char moyen Turán. Seulement, les modestes pièces de ces engins ne peuvent toujours pas suffire à contenir les groupes blindés ennemis, dont la proportion en T-34 augmente constamment. Pire encore, les Allemands, qui rencontrent eux aussi de grandes difficultés sur le front, conservent leurs pièces les plus modernes. Une pratique qui se fait au détriment de leur allié danubien, obligé de recourir à ses seules productions.

L'industriel Weiss Manfred, qui a déjà conçu et produit l'automitrailleuse Csaba, est cependant très réactif face à ce besoin. Dès le début de l'été, une équipe dirigée par Ern Kovács házy et conseillée par quelques cadres de l'artillerie hongroise, se lance dans l'étude d'un canon d'assaut autopropulsé. Quelques pièces puissantes et relativement adaptables à des châssis motorisés existent alors dans les arsenaux hongrois. La plus notable, et la plus disponible alors, est l'obusier 40M de 105mm – 20,5 calibre – développé par MAVAG. Destiné à l'appui d'infanterie, c'est une pièce relativement moderne qui a la particularité de pouvoir tirer les munitions de Le FH 18 allemand. Un avantage pour la logistique, étant donné que ce dernier canon est déjà en service dans l'armée hongroise sous le nom de 37M. Le châssis envisagé pour emporter l'obusier est celui du char moyen Turán, un blindé dont les origines sont tchécoslovaques – puisque développé à partir du Skoda T-21 – et qui entre en production dans les usines Weiss Manfred en ce début d'année 1942.



CHAR 40M TURÁN

Les travaux avancent bon train, et les études préliminaires sont achevées en octobre. L'ordre de construire le prototype ne tarde pas. L'engin est alors officiellement baptisé Zrínyi, en référence à la pièce embarquée et au chevalier Miklós Zrínyi, qui combat les Turcs au XVII^e siècle. Rapidement construit à partir d'un châssis de Turán, ce premier Zrínyi, bâti en acier doux, est présenté aux officiels hongrois en décembre 1942.

Description d'un blindé entre deux âges



40/43.M ZRÍNYI I I (105 MM L/20,5)

D'emblée, il convient d'observer que le blindé de Weiss Manfred présente d'incomparables qualités pour un canon d'assaut. La première réside dans un profil très bas. Il ne mesure en effet que 1,90 m de haut, sans que le confort de l'équipage ne soit sacrifié outre mesure. La protection n'est pas en reste puisqu'elle atteint 75mm dans l'arc frontal, une valeur sensiblement supérieure à ses homologues alliés, soviétiques, voir allemands. Par comparaison, le Stug III Ausf G et le Hetzer, qui font référence sur ce domaine, ont une silhouette grande respectivement de 2,16 et 2,14 mètres. L'inclinaison de ce bouclier d'acier est par ailleurs également dans les normes de l'époque, puisqu'elle atteint 77 degrés dans l'arc frontal de la casemate et pas moins de 40 dans son secteur arrière. Les secteurs latéraux ne sont pas en reste, avec 78 degrés d'inclinaison, qui est globalement dans les normes, soit légèrement plus incliné que sur les Sturmgeschütz et moins que sur le Hetzer. Un autre point relativement satisfaisant réside dans la boîte de vitesse, à trois vitesses avant, trois vitesses arrière, qui se révèle tout à fait originale. En effet, les efforts du conducteur de Zrínyi sont assistés par un mécanisme oléopneumatique, comme ils l'étaient déjà sur les Turán et le Pz 35 (t). Celui-ci permet de relayer les ordres de direction en fatiguant nettement moins le conducteur qu'une boîte de vitesse classique. Ce système n'est cependant pas exempt de défauts et fait montre sur le terrain d'une certaine fragilité, notamment par grand froid. Enfin, le dernier point qu'il convient de signaler comme positif réside dans l'armement principal du véhicule.

Il dispose d'une faible allonge, peu susceptible de gêner l'engin en situation de combat. Une modeste longueur de tube qui ne le désavantage pas outre mesure, car il s'agit théoriquement d'un véhicule destiné à l'appui. En cas de rencontre avec des chars adverses, cette faible allonge n'est pas non plus un défaut, car le Zrínyi dispose de quelques munitions à charges creuses – les 39M német A, B et C – qui sont capables de percer jusqu'à 100 mm de blindage, quelle que soit la distance.



ZRÍNYI I I

Quelques points nettement négatifs sont cependant à relever. En premier lieu, il peut être cité le choix du rivet pour la fixation des plaques de blindage, qui rendent le véhicule particulièrement sensible aux obus explosifs. Pour autant, la mécano-soudure, qui pourrait se substituer au rivet, n'est manifestement pas encore à la portée de la Hongrie, pas sur d'aussi grandes structures que celles d'un blindé de 21 tonnes. Autre défaut de la cuirasse, la construction même de ce blindage, en trois plaques de 25 mm accolées. Une disposition déjà rencontrée avec le Turán – celui-ci ne se contentant que de deux plaques – qui est notamment due aux difficultés de la sidérurgie hongroise à produire des plaques de blindage plus épaisses. Les conséquences d'un tel assemblage sont assez dommageables puisqu'elles dégradent la résistance cinétique de l'ensemble. Enfin, dernier point ternissant ce tableau en demi-teinte, la motorisation. Doté d'un moteur à essence Weiss Manfred V-8 de 260 chevaux, le Zrínyi est affecté d'un rapport poids/puissance de 12,03 cv/tonne. Une performance qui, sans être catastrophique, peut compliquer les trajets de l'engin notamment dans les paysages montagneux.

Caractéristiques

Dimensions & masse	
Longueur : 5,55 m	Largeur : 2,9 m
Hauteur : 1,9 m	Poids en ordre de bataille : 21,6 t
Blindage	
Frontal : 75 mm	Latéral et arrière : 25 mm
Toit et plancher : 13 mm	
Motorisation	
Moteur Weiss Manfred V-8 H de 260 chevaux	Entre 445 et 265 litres selon les sources
12,03 cv/tonne	
Performances :	
Vitesse maximale sur route : 43 km/h	Autonomie sur route : 220 km
Autonomie tout terrain : 100 – 170 km	Franchissement en coupure verticale : 0,8 m
Franchissement à gué : 0,9 m	Franchissement en coupure franche : 1,75 m

Production :

43M Zrínyi II : Entre 60 et 71 exemplaires selon les sources

44M Zrínyi I : Entre un et quatre exemplaires

Armement

- 43M Zrínyi II :



Armement principal :

Canon MAVAG 40/43M de 105mm L/20,5	Approvisionnement : 52 obus
Vitesse initiale avec la munition 10,5 cm 37 M. <u>páncélgránát</u> : 377m.s	

Performances anti-char sur une plaque inclinée à 30° :

Munitions ¹	à 500 m	à 1000 m
37M <u>Páncélgránát</u>	59 mm	54 mm
39M <u>Német A</u>	80 mm	80 mm
39M <u>Német B</u>	90 mm	90 mm
39M <u>Német C</u>	100 mm	100 mm

Armement secondaire : Une mitrailleuse Gebauer 34/37 A.M. ou 34/43 A.M. de 8 mm

- 44M Zrínyi I :



Armement principal :

Canon MAVAG 43M de 75mm L/43	Approvisionnement : inconnu
Vitesse initiale avec la <u>Panzergranate 39</u> : 750 m.s	

Performances anti-char sur une plaque inclinée à 30° :

Type de munition	à 500 m	à 1000 m
<u>Panzergranate 39</u>	91mm	80mm
<u>Panzergranate 40</u>	108mm	87mm

Armement secondaire : Une mitrailleuse Gebauer 34/37 A.M. ou 34/43 A.M. de 8 mm

Un début de production indécis, résultat d'une situation militaire préoccupante

Une fois le prototype achevé, il est décidé de le convoier au centre de formation de l'artillerie hongroise, à Hajmáskér. Le Zrínyi II y est intensivement testé du 12 décembre 1942 au 28 janvier 1943, semble-t-il de manière satisfaisante. Cependant, l'ordre de production ne vient pas immédiatement, en raison de la tournure des événements sur le front. En effet, le mois de mars 1943 voit se concrétiser la destruction de la 2^e Armée hongroise en Russie. Un désastre qui se solde par la perte de 67 972 soldats, tués, prisonniers et disparus, qui a de très sérieux impacts sur le système militaro-industriel hongrois.

Afin d'éviter un écrasement total de leurs troupes lors des prochains engagements, les autorités hongroises sont obligées de reconsidérer la nécessité de disposer d'une pièce anti-char performante. Si les négociations piétinent pour obtenir une licence de production du char Tiger I, les Hongrois obtiennent cependant quelques pièces antichars PAK 40, ainsi que quelques canons de blindés KWK 40 de 7,5 cm L/43 calibre.



ZRÍNYI II

L'obtention de ces pièces a d'importantes répercussions sur le Zrínyi. Tout d'abord l'industriel MAVAG, fortement soutenu dans sa démarche par la Honved, décide de construire lui-même ces pièces anti-char allemandes. Les travaux débutent à la fin du mois d'avril 1943, la nouvelle pièce gagnant de ce fait le nom de 43M. Très optimiste, MAVAG prévoit une mise en production rapide de ce canon, ce qui pousse Weiss Manfred à prévoir dès le mois de mai son installation sur le Zrínyi. Cette combinaison semble séduire les autorités hongroises, qui ordonnent de favoriser sa production à celle des Zrínyi dotés de pièce de 105 mm. Une première commande de 40 Zrínyi antichar – par la suite appelés 44M Zrínyi I, en opposition aux Zrínyi avec canons de 105 mm nommés 43M Zrínyi II – est passée dans ce contexte. Alors que les caisses des Zrínyi I sont en cours de production, MAVAG fait savoir qu'elle rencontre des difficultés dans l'usinage des 43M, et qu'elle est dans l'incapacité de les livrer à temps. Décision est donc prise, afin de ne pas perdre de temps, d'équiper les caisses de pièces de 105 mm déjà disponibles. Le Zrínyi II est donc produit avant le Zrínyi I, les cinq premiers exemplaires étant livrés en août au centre de Hajmáskér, afin de former les équipages.

Un blindé peu évolutif, emporté par le conflit

Le premier contrat de production est honoré à la fin de l'année 1943. Les nouveaux blindés rejoignent progressivement le 1^{er} puis 10^e bataillon d'artillerie d'assaut. Engagés au combat en avril 1944, les Zrínyi II se révèlent relativement performants, notamment en situation défensive ou encore pour l'appui de l'infanterie. Du fait de ces performances plutôt encourageantes, un nouveau contrat est passé avec Weiss Manfred, portant cette fois-ci sur 50 engins. Il semble qu'au moins les deux tiers de ce contrat ont été honorés à la mi-mars 1944. Cependant, le 18 de ce mois, les Allemands organisent un premier putsch en Hongrie, et imposent le fascisant Ferenc Szálasi à la tête du gouvernement. . Là encore, des événements d'ordre stratégique affectent la production du Zrínyi.

Tout d'abord, nombre d'ingénieurs et de cadres des différentes firmes d'armement hongroises sont victimes de purges, pour cause de judaïsme ou de tiédeur dans l'effort de guerre. En conséquence, les usines cessent momentanément de produire. Les Allemands sont malgré tout conscients de l'importance stratégique de certains armements, et au cours d'une réunion le 7 avril 1944, Hitler demande à Speer de favoriser une reprise de la production d'armements hongrois, ainsi que d'améliorer les capacités des infrastructures industrielles locales. Les chaînes redémarrent alors poussivement chez Weiss Manfred, même si cet industriel se concentre désormais sur la conception d'un nouveau blindé moyen, le 44M Tas. Tous les travaux prennent fin le 27 juillet 1944 lorsque les bombardiers alliés détruisent intégralement les usines Weiss Manfred. L'assemblage de Zrínyi n'est cependant pas tout à fait achevé suite à cet événement. Un autre industriel, Ganz, qui construit déjà des chars 40M Turán I, a déjà commencé à produire quelques exemplaires de 43M Zrínyi II. Les assemblages ne s'y achèvent donc véritablement qu'à l'automne 1944, lorsque les forces soviétiques investissent le site.



ZRÍNYI I

Les Zrínyi produits, faute d'avoir un suivi régulier du constructeur, ne connaissent guère de modernisation. A la différence de ce qu'il s'est déjà fait avec le char Toldi, nulle augmentation de l'armement ne peut avoir lieu. La puissante pièce anti-char 43M de 75 mm est certes produite à quelques exemplaires, et installée expérimentalement sur au moins un Zrínyi. Cependant, des problèmes d'amortissement du recul rendent périlleuse son utilisation. Finalement, un premier 44M Zrínyi I est construit au printemps 1944, grâce à la conversion du Turán codé H-801. Selon certaines sources, cet exemplaire finit sa carrière sur le terrain de Hajmáskér. D'autres sources évoquent une petite série de quatre Zrínyi I au début de l'automne 1944, sans qu'aucune photo ne vienne jusqu'à présent l'attester.



ZRÍNYI II ÉQUIPÉS DE SCHÜRZEN EN 1944



Sur le terrain, à défaut d'un meilleur armement anti-char, les unités dotées de Zrínyi II renforcent leurs engins comme elles le peuvent. L'une des premières mesures, qui s'observe sur l'ensemble des forces blindées du moment, consiste en l'installation de maillons de chenilles sur les secteurs les plus névralgiques du véhicule. Concentrée dans le secteur avant afin de protéger l'équipage, cette protection de fortune a l'inconvénient de déplacer le centre de gravité et de perturber le comportement du véhicule, notamment lors des passages de coupures franches. A peu près au même moment, l'industrie hongroise équipe les Zrínyi de *Schürzen* très couvrantes. Ces jupes de protection latérales, déjà apparues sur quelques chars Toldi au cours de l'année 1943, servent désormais plus à contrer les charges creuses qu'à protéger les engins contre les fusils anti-matériel. Il faut dire que la présence de Panzerfaust dans les mains des *Frontovikis* fait peser une menace très sérieuse sur des Zrínyi normalement à l'aise dans le combat urbain. Afin de ne pas trop alourdir des automoteurs déjà sous-motorisés, ces *Schürzen* sont faites en plaques ajourées – ce qui n'a pas de conséquence étant donné que leur but n'est pas de contrer les projectiles anti-char cinétiques – et dotées d'un système de fixation à taquet, simple, robuste, et léger.



ZRÍNYI II DÉTRUIT EN 1945

Une dernière modification artisanale, destinée à améliorer les performances du véhicule en terrain boueux ou boisé, consiste en un retrait des gardes boues avant. Ceux-ci ont en effet l'inconvénient de laisser très peu d'espace libre avec la chenille, ce qui peut entraîner des phénomènes d'encombrement. L'ensemble de ces petits ajouts ou retraites s'observent sur les engins photographiés au cours de l'automne 1944, une période à laquelle les équipages de Zrínyi ont leurs engins bien en mains, et où les ateliers divisionnaires fonctionnent encore de manière régulière.

Conclusion

Sans avoir été particulièrement révolutionnaire pour son époque, le Zrínyi s'est avéré être un canon automoteur relativement adapté aux besoins hongrois. Sa pièce de 105 mm est parfaitement apte au soutien de l'infanterie, une chose qui a lourdement manqué au fantassin hongrois durant les deux précédentes années de guerre. La silhouette surbaissée, combinée à une puissance d'arrêt correcte des munitions, en font en outre un engin adéquat pour des embuscades antichars, notamment sur des théâtres urbains ou péri-urbains. Avec le 40M Nimrod antiaérien, le Zrínyi constitue sans aucun doute l'arme la plus effective produite par la Hongrie durant le second conflit mondial.

NOTES

(1) - Les munitions de 105 mm sont désignées par leurs dénominations hongroises. Pour autant, elles sont pour la plupart d'origine allemande et servent normalement sur les obusiers Le FH 18. La liste ne se prétend par ailleurs pas exhaustive étant donné le large panel de munitions anti-char et anti-béton pouvant être tirées par le 40/43M du Zrínyi.

Bibliographie

BARIATINSKIĬ Mikhail, *Tanki Vtoroi Mirovoi - Tchast 1*, Iauza, 2012
BECZE Csaba, *Magyar Steel*, Mushroom Model Publication, Sandomierz, 2006
Boekle Willi, *Deutschlands Rüstung im Zweiten Weltkrieg - Hitlers Konferenzen mit Albert Speer 1942-1945*, Akademische Verlagsgesellschaft Athenaion, Frankfurt, 1969.
« Hungarian Tank of WW2 - 2 », *Ground Power*, 2006-09, p. 93-126
SVIRIN M., BARONOV O., KOLOMIETS M., NEDOGONOV D., *Boi u ozera Balaton*, Eks-Print, 1999

Illustrations

<https://www.flickr.com/photos/deckarudo/sets/72157626732333724>

<http://modern Drawings.jexiste.be/WW2 Drawings/Files/Site.htm>

Les paras hongrois

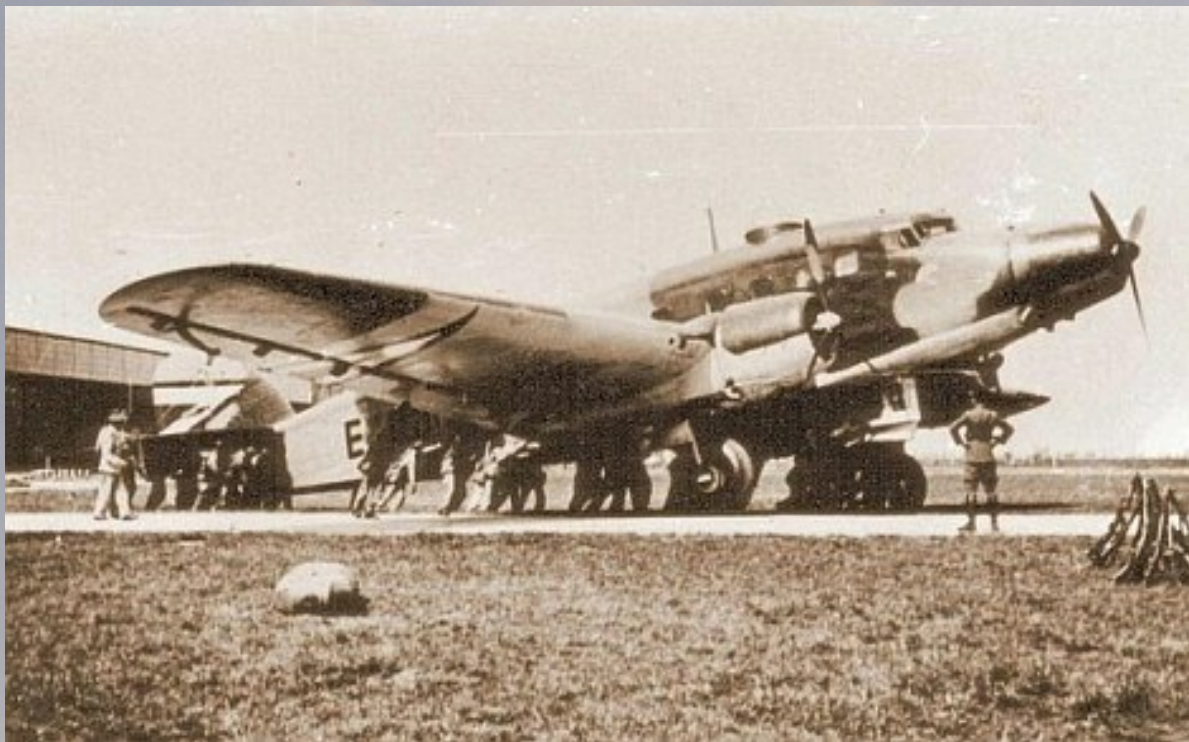
par Alexandre Sanguedolce



PARACHUTISTES HONGROIS DEVANT UN CAPRONI CA-101,

DÉSUET, IL SERA REMPLACÉ PAR LE SM 75

Malgré les restrictions du traité de Versailles, la Hongrie dans les années trente est un pays précurseur dans le domaine de l'emploi de l'arme aéroportée. Elle se dote en effet d'une unité d'élite capable d'effectuer des coups de main derrière les lignes ennemies.



LE SM75

This SM 75 had a White mushroom marking on the fuselage under the cockpit. These aircraft were later converted to the transport role.



Dès le début des années trente, le ministère de la Défense hongrois s'est intéressé à la formation d'une unité d'élite aéroportée. Durant l'été 1938, un appel aux volontaires est lancé et après sélection, sept officiers sont retenus pour former un noyau expérimental. Parmi eux, le capitaine Arpad Bertalan est désigné pour commander le futur bataillon. L'entraînement débute à Szentendre, au nord de Budapest, avec au programme l'apprentissage du maniement des explosifs et la destruction d'ouvrages, exercices de tir et conduite de véhicules.

Après ce stage, le groupe est transféré à la base aérienne de Papà pour s'initier au saut en parachute à partir de vieux Caproni CA-101. L'équipement est hétéroclite, les parachutes provenant d'horizons divers.

Le 2 septembre, le premier saut collectif est ainsi effectué à Szombathely, et quatre CA-101 larguent treize parachutistes.

Rapidement, les premières conclusions indiquent que les parachutes sont en mauvais état et que le Caproni n'est plus adapté à des missions modernes car de faible capacité (5 à 6 parachutistes).

Pour pallier à ces deux difficultés un nouveau parachute de fabrication nationale, moderne et fiable, est conçu par le capitaine Akos Hehs et adopté sous la dénomination H39 M.

Ensuite mes Caproni CA-101, désuets, sont remplacés par cinq Savoia-Marchetti SM.75 pouvant contenir vingt-quatre passagers. Ils proviennent de la compagnie aérienne MALERT et sont transformés pour cet usage militaire. Ces cinq SM-75 codés civils HA-SMA à HA-SME deviennent respectivement E-101 à E-105.

Cette modernisation effectuée, l'unité expérimentale est officiellement désignée compagnie parachutiste et localisée sur la base de Papà à partir de septembre 1939.

Le 1er Bataillon Royal de parachutistes hongrois

En août 1940, convaincu du potentiel des forces parachutistes, l'état-major en augmente ses effectifs de deux nouvelles compagnies et d'un escadron de transport pour former le 1^{er} bataillon royal de parachutistes. Il rassemble alors 400 hommes : 30 officiers, 120 sous-officiers et 250 parachutistes sous les ordres du major Arpad Bertalan.





MAJOR ÁRPÁD BERTALAN

Le 6 avril 1941, débute l'opération "Marita" par le bombardement de Belgrade. Le 11 avril, la 3e armée hongroise du général Novak pénètre en Yougoslavie dans la région de la Bacska, habitée par une forte minorité hongroise.

Le 1er bataillon de parachutistes qui attend toujours d'effectuer sa première mission opérationnelle, est gardé en réserve mais mis en état d'alerte à la base de Veszprem. L'occasion se présente alors de l'employer : l'armée yougoslave s'est retranchée défensivement derrière le canal François-Joseph (aujourd'hui appelé Veliki et dont les deux branches relient le Danube à la Tisza). Le bataillon reçoit pour mission de sauter au-dessus de Verbasz (Vrbas) et Szenttamás (Srbobran), de prendre les deux ponts reliant les rives, de les sécuriser et d'en empêcher la destruction en attendant l'arrivée du Corps Mobile.

Le 12 avril doit être le jour du baptême du feu tant attendu pour Bertalan et ses hommes.

A 15h45, le bataillon reçoit l'ordre d'embarquer à bord des quatre SM-75. Le SM-75 E-101 dans lequel Bertalan a monté, surchargé, s'écrase au décollage. L'explosion de l'appareil tue le major, l'équipage et 22 parachutistes. La mission est reportée.

Malgré ce mauvais coup du sort, le bataillon réussit à accomplir sa mission. A 19 heures, les trois autres SM-75 décollent et larguent 3 officiers et 57 parachutistes mais à 20 km de leur objectif. Après une marche forcée en pleine nuit, les ponts sont pris après un bref combat et tenus jusqu'à l'arrivée des troupes hongroises.



BREVET PARACHUTISTE

Marqué par l'accident, le bataillon va prendre dès lors le nom du major Bertalan tandis que le colonel *vitéz* Szügyi Zoltán prend en charge le commandement de l'unité.

La deuxième action aéroportée que le bataillon mènera va consister à ravitailler la 1^e Brigade de montagne par un parachutage de containers, lors de l'avancée en URSS en juin 1941. En effet les ponts franchissant les gorges des Carpates ayant été détruits, il est nécessaire d'envoyer le ravitaillement par les airs. Un groupe de paras saute lors du largage des containers afin d'en assurer la surveillance jusqu'à l'arrivée des avant-gardes hongroises.

La division parachutiste Szent László (hadosztály)



Insigne de la Szent László hadosztály (division), il représente la hache de Szent-László. Les paras reçoivent le surnom de "bandits à la hache".

En août 1944, après le renversement d'alliance de la Roumanie, le bataillon est envoyé combattre "l'ennemi héréditaire roumain" dans les Carpates. Sous l'impulsion de l'énergique major-général Zoltàn Szügyi, une division de parachutistes est créée le 12 octobre 1944, à Papà, base d'entraînement, et dont il prend la direction.

L'unité est composée de trois régiments à deux bataillons et de bataillons endivisionnés:

Chef d'état-major :Lajos Arpad

- 1^{er} régiment parachutiste '*Szent László*' (major Laszlo Pokorny), comprenant un bataillon parachutiste et un bataillon d'armes lourdes ;
- un régiment de fusiliers de l'armée de l'air (lieutenant-colonel István Heinrich), composé d'un bataillon de la Garde Royale et d'un bataillon de gendarmes royaux ;
- un régiment de grenadiers (lieutenant-colonel Stefan Valer) ;
- 1^{er} et 2^e bataillons de reconnaissance ;
- un bataillon de mortiers (120 mm) ;
- 76^e bataillon d'artillerie légère composé de trois batteries hippomobiles de 105 ;
- 9^e bataillon d'artillerie avec trois batteries hippomobiles ;
- 2^e et 6^e bataillons d'artillerie motorisée ;
- 20^e bataillon de canons d'assaut (25 Jagdpanzer) ;
- un bataillon antichar ;
- 53^e bataillon du Génie.

Dans un premier temps, pour son baptême du feu, l'unité est envoyée au sud du lac Balaton, dans la région de Keszthely.



Le II/1^{er} régiment composé de 1400 hommes, à peine formé est envoyé à Csepel, île gigantesque du Danube où sont concentrées les usines d'armement. Avec le 4^e régiment de *huszar*, ils forment un groupe de combat intégré à la *Feldherrnhalle Pz.Gr. Division* pour repousser les Soviétiques qui tentent de prendre pied sur l'île. Mais il est trop tard et le bataillon est envoyé sur la ligne Attila qui vient d'être enfoncée, le 9 décembre 1944. Un nouveau groupe de combat est formé et les paras interviennent comme les "pompiers du front" pour colmater

la brèche. Avec quelques panzers de la *Feldherrnhalle Pz.Gr. Div.*, ils réussissent à reprendre Fot, au nord-est de Budapest. Malgré ce succès, où les paras ont réussi à s'emparer d'un état-major russe en déplorant 40% de pertes de leur côté, Fot sera abandonnée...

Les Allemands, impressionnés par les capacités combattives de ces Hongrois, leur délivreront trente-et-une EK I et II. Ils recevront également des félicitations de la part du *Generalmajor Günther Pape*, commandant la *Feldherrnhalle Pz.Gr. Div.*

Alors que la division n'est pas en ordre de bataille au grand complet, elle est intégrée au *LXXII. Armeekorps* après avoir été acheminée par camion depuis la région du lac Balaton. La première unité à rejoindre Ipolyszalka dans la région vallonnée de Börszönyi (nord-est de Budapest) est le II/1^{er} régiment parachutiste, le 19 décembre 1944. Là elle est jointe à la 2^{ème} division blindée hongroise, pour contrer l'attaque de la 7^e armée de la Garde. Le chef du *LXXII. Armeekorps* donne à Szügyi la mission d'occuper les côtes 403 (Sas hegy) et 488 (Sakola-tető) dans la tête de pont formée par les Soviétiques. Le régiment de fusiliers '*Szent László*' parvient à reprendre Liliompusztá et à occuper la vallée de l'Ipoly. Mais le 21 décembre, la 7^e armée de la Garde, profitant du feu de l'artillerie et du soutien aérien, peut reprendre sa marche obligeant les forces germano-hongroises à se replier à la ville-frontière de Szob, important nœud ferroviaire, puis, le lendemain de l'autre côté de la rivière Ipoly, affluent du Danube.

TENUE DE PARA



VITÉZ SZÜGYI ZOLTÁN

COMMANDANT LA DIVISION
SZENT LÁSZLÓ

Ayant effectué leur repli, la 'Szent László' et la 2^e division blindée ont alors pour mission d'assumer la défense de la tête de pont de Letkes, le II./1^{er} régiment de fusiliers 'Szent László' réussit même à reprendre le village d'Helemba et son pont avec quatre *Nimród*. L'artillerie antichar parvient à mettre hors de combat six véhicules blindés dont un T-34.

La défense réussie de Letkes, qui a changé de mains plusieurs fois, a coûté cher à la division, suscitant l'admiration des Allemands. Les Soviétiques surnomment dès lors les paras hongrois les "brigands à la hache", en raison de l'insigne porté sur la poche de gauche de leur vareuse.

Le 24 décembre, la 7^e armée de la Garde poursuit son offensive sur la tête-de-pont de Letkes, mais les paras réussissent à bloquer la menace soviétique sur la rivière Garam avec l'aide de trois *Jagdpanzer IV (Pz-Jäger-Abt.41)* mais à nouveau au prix de lourdes pertes: le I./1^{er} régiment de fusiliers déplore la perte de 80% de ses officiers et 70% de ses hommes. Les Russes qui ont perdu cinq T-34 durant ces combats sont aidés par des partisans hongrois qui n'hésitent pas à liquider les paras. A minuit, la tête de pont de Letkes doit être abandonnée, le régiment de fusiliers retiré du front et envoyé en réserve.

Désormais ce qu'il reste de l'unité va prendre part aux derniers combats de l'armée allemande (*Frühlingserwachen*) sur la route de Vienne. Elle atteint à marche forcée le district de Mura, puis en Autriche, se rend aux Britanniques le 11 mai 1945. Il lui reste alors moins de trois cents hommes qui seront remis aux autorités soviétiques en mai 1945. Zoltán Szügyi sera condamné par un tribunal militaire pour "haute-trahison et collaboration" à la prison à vie. Après avoir été libéré lors des événements d'octobre 1956, il sera à nouveau ré-emprisonné. Relâché en 1957, il terminera sa vie dans la misère en 1967 à Budapest.



Inauguration d'un monument à l'honneur de la division para à Malá nad Hronom (Kicsind) en Slovaquie



La maquette du Reggiane RE2000

par Frédéric Bailloeuil



REPRÉSENTATION PICTURALE D'UN RE 2000 HONGROIS

Historique

L'Officine Meccaniche Reggiane SA, une filiale de la firme Caproni, commença à développer un avion monoplace de chasse en 1937. Ses concepteurs, Antonio Alessio et Roberto Longhi élaborèrent un prototype, le Reggiane 2000 Falco I ressemblant beaucoup aux appareils américains des années 30 comme le Seversky P35 ou le Brewster Buffalo. Après évaluation la Regia Aeronautica manifesta peu d'intérêt, et la Marine guère plus. Finalement l'Armée de l'Air en commanda 28 exemplaires. Le Reggiane connut plus de succès à l'exportation puisque la Suède en acheta 60 sous l'appellation J20 et la Hongrie 70 de série I puis 200 (ou 203) de série II fabriqués sous licence, le Mavag HEJA entre 1940 et 1942.

Les Hongrois s'étaient dotés de cet avion en prévision d'une guerre contre la Roumanie, finalement ils furent envoyés sur le Front de l'Est. C'est aux commandes d'un Re 2000 qu'Istvan Horthy, le fils de l'amiral perdit la vie le 20 août 1942, au cours de sa 25^e mission.



Caractéristiques :

Longueur : 7,99m Envergure : 11m Hauteur : 3,20m
Surface alaire : 20,4m² Poids à vide : 2090kg Poids maxi : 2839kg
Moteur : Piaggio P XI RC40, double couronne de 14 cylindres ; 980 cv.
Vitesse maxi : 530km/h à 5300m Vitesse de croisière : 440km/h
Plafond : 11200m
Armement : deux mitrailleuses de 12,7 Breda SAFAT approvisionnées à 300 coups chacune.



DES HOMMES DE LA 1/1 DONGO
VADASSZAZAD AUX CÔTÉS
D'UN RE 2000

Présentation

C'est avec un certain plaisir que j'ai acheté le RE 2000 au 1/72e produit par Italeri ; et la sortie de l'Histomag consacré à la Hongrie durant la guerre me souffla la possibilité d'en monter un exemplaire acheté par l'armée de l'air hongroise, sous le nom de HEJA. La boîte au joli boxtart renferme une cinquantaine de pièces en plastique gris assez agréable à travailler et aux détails finement représentés, deux types de verrières et une planche de décalcomanies de belle taille. Le fabricant italien nous propose pas moins de six versions : italiennes, suédoises, et hongroises, plutôt colorées.



BOITE DE LA MAQUETTE DU RE 2000

Montage

Comme d'habitude, tout kit d'avion débute par l'assemblage et la peinture du cockpit. Celui-ci comprend une figuration des cloisons latérales, suffisante pour ce qui restera visible une fois les deux demi fuselages refermés. L'intérieur est peint en vert moyen, le siège en alu, et j'ai préféré peindre les cadrans du tableau de bord plutôt que d'employer le décalcomanie fourni. Question de préférence, d'habileté ... ou de masochisme !

Le collage du fuselage n'appelle pas de commentaire particulier à part l'emploi de mastic le long du joint de collage ; celui des ailes non plus, à part le dièdre nul ou quasi nul. Ce qui m'a étonné au premier abord mais après consultation de photos cela est normal. Rappelons que le dièdre désigne l'angle formé par les ailes par rapport au fuselage. Généralement il est de quelques degrés en positif par rapport à l'horizontale, et le respect de celui ci donne tout son caractère à un avion. J'ajoute les flexibles de durites de freinage aux trains d'atterrissage et je ne collerai les roues qu'en toute fin de montage. En effet celles ci présentent un méplat censé représenter le poids de l'appareil déformant le pneu, et il est primordial de placer le dit méplat en contact avec le sol !

Enfin, la verrière nécessite un peu de mastic afin de bien épouser le fuselage. On peut combler les joints avec du mastic ou avec de la colle prévue pour le collage des parties transparentes. Cette verrière allongée recevra un bain de KLIR, qui la rendra bien limpide.

Décoration

La partie la plus intéressante, et pas la plus facile, de la réalisation d'une maquette débute par un apprêt blanc qui servira d'accroche à la peinture et révélera les éventuels petits défauts. Plutôt qu'apposer un décalcomanie épousant mal les reliefs et cachant les détails de l'empennage, j'ai préféré peindre le drapeau tricolore hongrois moi même. On commence par une couche de blanc, voire deux. De fines couches sont toujours préférables à une seule épaisse, qui plus est, risque de provoquer des coulures disgracieuses. On masque le blanc puis on peint le rouge puis le vert. On procède de manière identique pour la bande jaune. D'autres masques vont protéger ce travail pendant la suite des opérations de peinture.



Ensuite on peut attaquer le camouflage : gris sur les surfaces inférieures et vert et marron-rouge sur fond jaune sable sur les flancs et les surfaces supérieures. Ce camouflage italien, conservé par les Hongrois, est très diffus, et sa réalisation impose l'emploi d'un aérographe pour un travail net et propre. Il faut régler le débit d'air au minimum et procéder avec douceur, au risque de déposer un gros pâté de peinture qui ruinerait le travail précédent ; De temps en temps il est utile de dégager un gros coup d'aéro afin d'éviter qu'il ne se bouche ... et de détendre l'index et le poignet !

Après une couche de KLIR vient le temps des décalcomanies, représentant l'appareil du fils d'Horthy. Avant la guerre, la Hongrie arborait un insigne national en forme de V pointe

à l'horizontale, comme ceci : < aux couleurs nationales; puis une croix blanche sur fond noir et une dérive tricolore ; et durant la période communiste une étoile rouge avec une petite cocarde verte et blanche au centre (insigne très semblable à celui arboré par la Bulgarie d'ailleurs). Et depuis les années 1990 le pays a renoué avec l'insigne national d'avant guerre.

Une dernière couche de vernis puis la fixation des trains d'atterrissage terminent le montage de ce joli petit chasseur, injustement méconnu.

Bibliographie

Encyclopédie « Toute l'aviation », volume 14 ; p 4311. Atlas, Evreux, 1995.

http://en.wikipedia.org/wiki/Reggiane_Re.2000

<http://www.avionslegendaires.net/avion-militaire/reggiane-re-2000-falco/>

http://www.militaryfactory.com/aircraft/detail.asp?aircraft_id=615

<http://planesandpilotsfw2.webs.com/Reggiane.html>

Représentation picturale

<http://digitalpostercollection.com/wp-content/uploads/2013/09/Reggiane-Re-2000-Falco-Hungary.jpg>

Profil

http://img.wp.scn.ru/camms/ar/227/pics/13_13.jpg

La boîte et son illustration.

http://www.hyperscale.com/2009/reviews/kits/italeri1272reviewgp_1.html

L'appareil d'István Horthy.

<http://ujkor.hu/content/horthy-istvan-utolso-bevetesenek-szemtanui>

Les funérailles d'István Horthy.

<http://www.ww2incolor.com/hungary/12+Re+2000+and+Men.html>

<http://www.wwiiaircraftphotos.com/Regia5/Re2000-77f.jpg>



La mort d'István Horthy

par Alexandre Sanguedolce



Le 14 février 1942, le gouvernement de László Bárdossy institue une loi créant la charge de vice-régent. Cette charge revient à István Horthy, fils aîné et troisième enfant de Miklós Horthy (1). Dans son journal ; Goebbels note : « *cette élection était un grand malheur, car le fils était plus philosémite que le père* ». Les Allemands répandent des rumeurs sur les mœurs volages de l'héritier ou sur son prétendu alcoolisme. Ribbentrop, ministre des affaires étrangères du Reich n'envoie aucun message de félicitations.



LE HÉJÀ D'ISTVÁN HORTHY AVEC SA MARQUE PERSONNELLE



LE CERCUEIL DU LIEUTENANT HORTHY INSTALLÉ À BORD D'UN WAGON POUR ÊTRE RAPATRIÉ EN HONGRIE.

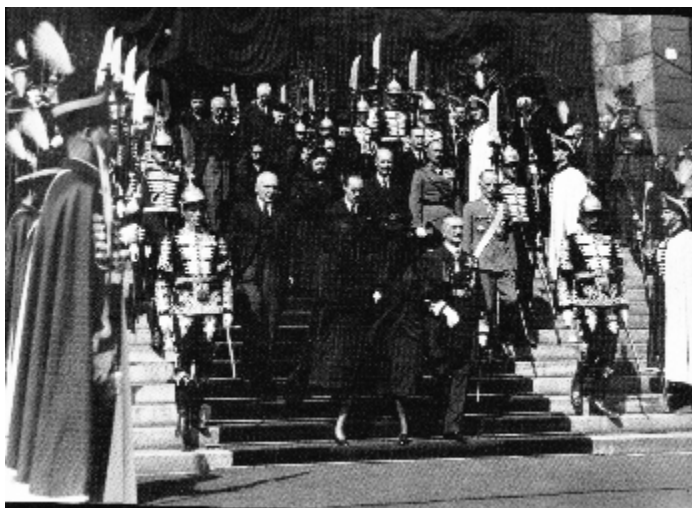


L'ÉPAVE DE L'APPAREIL

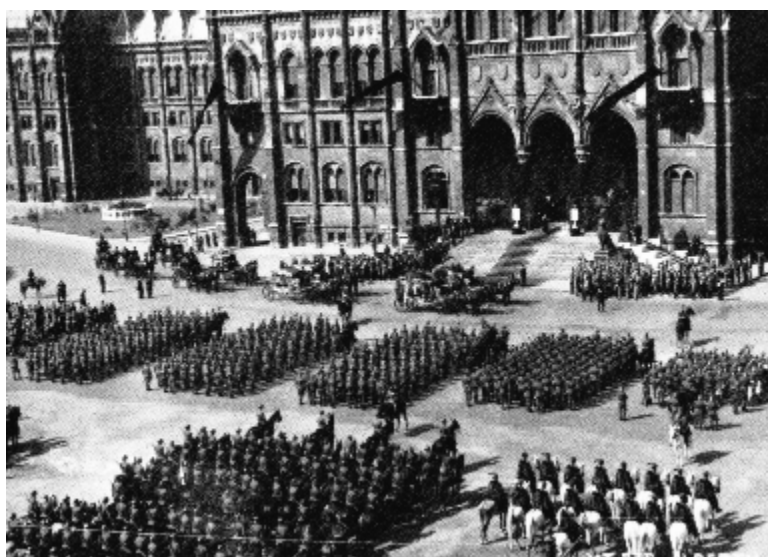
Le lieutenant Horthy prend part à 25 missions. Il a à son actif un LaGG abattu le 6 août sans être confirmé. Le 20 août (certaines sources indiquent le 18), alors qu'il décolle pour un vol de reconnaissance, son *Héjà* 24+21(NC 287) s'écrase au sol. L'avion n'a pas pris feu et il n'y a pas de traces d'impacts. Le bruit court que les Allemands auraient saboté l'appareil,

la veille, ils étaient présents à la base. On pense qu'István aurait pris les commandes de l'appareil en état d'ébriété, on parle aussi d'une erreur de pilotage ... Le mystère demeure encore.

István Horthy est lieutenant de réserve dans l'aviation. Il rejoint son escadrille, la 1/1 Dongó vadászrepülő század (2) commandée par le lieutenant-colonel Kálman Csukas (3). Basée à Szolnok, elle rejoint la 2^{ème} armée sur le Don et stationne à Ilovskoye en juillet 1942. L'escadrille est équipée de onze Reggiane 2000 fabriqués sous licence hongroise sous le nom de *Héjà* (4). Elle participe aux combats des saillants à Uryv et Korotoyak (5) comme soutien à la division blindée hongroise qui opère dans ces secteurs.



LES OBSÈQUES SOLENNELLES D'ISTVÁN HORTHY AU PARLEMENT DE BUDAPEST, LE 1ER SEPTEMBRE 1942. IL REPOSE DANS LE CAVEAU FAMILIAL À KENDERES



NOTES

- (1) Les enfants de Miklós Horthy sont Magdolna (1902-1918), Paulette (1903-1940), István (1904-1942) et Miklós (1907-1993).
- (2) vadászszázad /escadrille de chasse, *dongó*/bourdon
- (3) Kàlman Csukas trouva la mort en défendant le terrain d'aviation d'Ilovskoye lors de l'offensive soviétique du 12 janvier 1943 (voir l'article sur la 2^{ème} armée hongroise sur le Don)
- (4) Le surnom italien du RE.2000 est *falco* (faucon) comme en hongrois (*Héjà*).
- (5) Voir l'article sur la 2^{ème} armée hongroise sur le Don

SOURCES

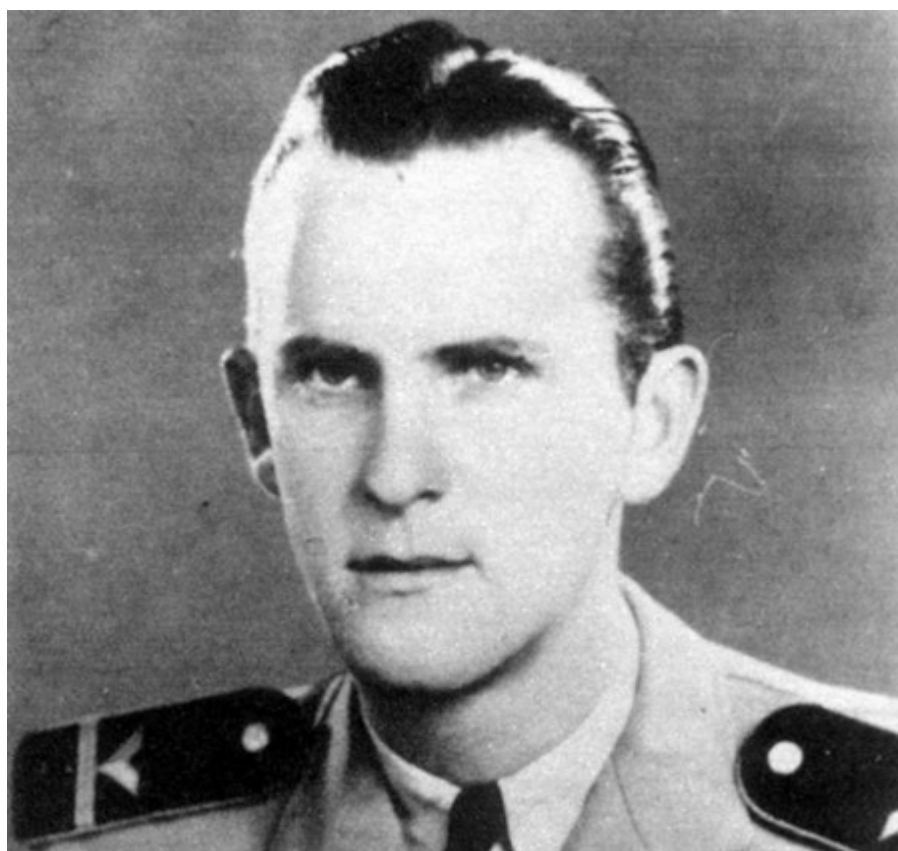
- Caccia Reggiane. Ali e Colori n°6
Batailles aériennes n°20 : Stalingrad, les combats aériens 1ere partie.
Dans le ciel d'Europe. Hans Werner Neulen. Collection Histoire de Guerre.
Hungarian Aces of WW2, Gyögy Punka.
L'amiral Horthy. Catherine Horel. Perrin.



TIMBRE CÉLÉBRANT LE LIEUTENANT HORTHY ET SON ESCADRILLE

Tóth Lajos, un puma rouge

par Gregory Hafringues



TÓTH LAJOS

Fidèle jusqu'à la fin de la guerre à son allié allemand, l'aviation hongroise a combattu les soviétiques et les américains avec un certain succès sans pouvoir changer la situation. Son histoire est peu connue et ses pilotes encore moins. Cette aviation compte une trentaine d'as à la fin du second conflit notamment Tóth Lajos "Drumi", un puma rouge.



Bf 109 G-6 DE TÓTH LAJOS,
RUSSIE FIN 1943

Tóth Lajos voit le jour le 25 août 1922 à Újfehértó d'un père officier de l'armée royale hongroise et d'une mère issue d'une famille de grands propriétaires terriens. En 1932, il entre au lycée militaire Miklós Zrinyi à Pécs. Elève doué, il obtient son baccalauréat en 1940. Passionné par l'aviation, il souhaite devenir officier pilote.

A l'été 1940, il est admis à l'académie aéronautique Miklós Horthy. Puis à l'automne, il intègre la première compagnie du régiment école de pilotage comme soldat de première classe. Le 6 décembre 1942, il sort breveté et il est promu sous-lieutenant. Au cours de sa formation, ses instructeurs le définissent comme un pilote de grande classe ayant un sens tactique et des connaissances techniques très au-dessus de la moyenne.

A la fin 1942, il est affecté à l'escadrille 5/1 volant sur Reggiane Re.2001 Heja, où il effectue quelques missions sur le front de l'est. En avril 1943, il participe à une formation sur Bf 109 à Börgönd. A l'été 1943, il est muté à l'escadrille 5/2 volant sur Bf 109F. Cette unité est constituée d'excellents pilotes et futurs as : Deszö Szentgyorgyi (33 victoires), Laszlo Molnár (25 victoires) ...

Le 5 septembre 1943, il obtient sa première victoire en abattant un chasseur russe La-5. Entre le 15 et le 25 du même mois, il ajoute 2 chasseurs Yak-1 à son palmarès. Le 28 septembre 1943, au cours d'une mission au-dessus du front, il réalise un doublet sur une formation Il-2, accédant ainsi au statut d'as. Le 13 octobre 1943, il décolle avec son ailier, le caporal-chef Ernő Kiss pour une mission de chasse libre. Apercevant une formation de Sturmovik volant au ras du sol. Lajos et son coéquipier passent à l'attaque mais ils sont coiffés par des chasseurs russes. Plusieurs obus touchent et enflamment l'avion de notre pilote. Trop bas pour sauter en parachute, il se crashe derrière les lignes soviétiques. Blessé au bras, il est poursuivi par des soldats russes. Excellent coureur, il distance les soldats ennemis jusqu'au bord du Dniepr où il se cache. Attendant la nuit, il traverse le fleuve à la nage mais pour son malheur il arrive sur une tête de pont russe. Nouvelle course-poursuite avec les russes avant d'être récupéré par des troupes allemandes. Après avoir été soigné, il regagne son unité où il a été porté disparu au retour de son ailier. Le 27 février 1944, il abat un P-39 Aircobra, la plus belle victoire qu'il a obtenue selon lui.

Le 14 mars 1944, il rentre en Hongrie avec son unité après 95 missions et 9 victoires. Le 1er mai 1944, le groupe de chasse 101/I Puma Rouge est créé. Sa mission est d'assurer la défense de la Hongrie. Il est constitué de pilotes expérimentés, libérés du front de l'est par le retrait des troupes allemandes. Lajos Tóth est affecté à la 2ème escadrille, la 2/101 Retk (radis). Pour notre homme, la mission reste la même, seul l'ennemi a changé car depuis mars 1944, la 15th Air Force bombarde régulièrement la Hongrie et ses voisins. Le 16 juin 1944, il obtient sa première victoire contre l'aviation américaine en abattant un chasseur P-51 Mustang.

Le 7 juillet 1944, jour de la "Grande" mission, les Américains lancent 560 bombardiers avec leur escorte de chasse. Conscients de leur infériorité numérique, les pilotes hongrois appliquent une tactique des plus prudentes, ils attaquent les bombardiers sur le chemin de retour, une fois que leurs formations aient été disloquées par la flak et la chasse allemande. De plus, les traînards sont (normalement) des proies moins dangereuses.



INSIGNE DES PUMAS ROUGES

Ce matin là, le commandant des pumas rouges, Aladar Heppes (8 victoires à la fin de la guerre) décolle avec 9 pilotes dont Lajos alors qu'une escadrille des Pumas est déjà au contact avec des appareils américains. "Vieux Puma" (indicatif radio du commandant Heppes, il a 40 ans!) apercevant une dizaine de P-38 Lightning aux environs de Tet, donne l'ordre d'attaquer mais interdit tout combat tournoyant. Il s'agit des appareils du 82nd Fighter Group. Le combat s'engage, Lajos est séparé de sa section et il est engagé en combat tournoyant avec un P-38, qu'il touche à plusieurs reprises. Mais il est pris lui-même en chasse. Touché, il saute en parachute. Il se pose non loin du 2nd lieutenant Charles C. Walker (abattu par le caporal-chef Karoly Faludi). Lajos rentre à la base de Veszprém avec la certitude qu'il a abattu le P-38 de Walker. Il obtient un chasseur américain homologué tandis que Faludi obtient 2 homologations. Les Américains reconnaissent la perte d'un P-38 (le P-38 J-15, serial 44-231289 de Walker) et 2 autres endommagés ayant pu regagner leur base, pour ce combat.



**BF 109 AUX COULEURS HONGROISES
DU TYPE QUI ÉQUIPAIT L'ESCADRILLE**

Après une période sans victoire, Tóth abat un B-24 le 5 novembre 1944. Il termine la guerre avec son unité en Autriche après avoir été promu lieutenant le 16 mars 1945. Et malgré la pénurie de carburant, il a abattu 12 appareils soviétiques supplémentaires. Ses 2 dernières victoires sont obtenues le 14 avril 1945.

Fait prisonnier par les Américains, il est rapidement libéré. De retour en Hongrie, pendant les premiers mois d'après-guerre, devenu forain, il parcourt le pays avec un projecteur et de vieux films pour promouvoir les ailes hongroises. En 1948, il intègre la nouvelle aviation hongroise comme instructeur. La même année, la branche dite "Moscovistes" du parti communiste arrive au pouvoir et installe une dictature. L'État soupçonne Tóth de trahison. Surveillé par la police politique, Tóth est arrêté le 3 mars 1951. Jugé et condamné à mort pour conspiration, il est pendu à la prison de Budapest le 11 juin 1951. En 1990, il est blanchi et promu colonel à titre posthume. En septembre 2003, il est enterré décemment.

Palmarès : 25 victoires (4 appareils américains) en 158 missions.

Sources :

Les Pumas Rouges, Tibor Tobak, Alerion, 1996.
Aéro journal N°6 avril-mai 1999.
Hungarian Eagles, Gyula Sarhidaj, György Punka, Viktor Kozlik, Hikoki Publications, 1996
Hungarians Aces of the WW2, Denes Bernad, Osprey Publishing, 2003.
Hungarian Air Force, György Punka, Squadron/Signal Publications, 1994.

La déportation des juifs de Hongrie

par Frédéric Bailloeuil



ARRESTATION DE JUIFS À BUDAPEST EN OCTOBRE 1944

La déportation des Juifs de Hongrie représente un cas très particulier dans l'histoire de la Shoah. En effet, ce fut la dernière communauté déportée, en 1944, et celle-ci s'échelonna sur quelques mois seulement. Quant au gouvernement du régent Horthy, il oscilla au gré des premiers ministres plus ou moins collaborateurs dans l'application de mesures antisémites et de la Solution Finale.

Les Juifs en Hongrie avant la guerre.

Les Juifs sont présents en Hongrie depuis la fin du XI^e siècle ; en majorité ashkénazes et originaires d'Allemagne et de Bohême. Durant la révolution de 1848-49 ils soutiennent la cause magyare. Ils représentent 3,7% des 9,7 millions d'habitants du royaume soit 340 000 personnes. En 1867, l'empereur François-Joseph les émancipe et dès lors les Juifs vont occuper un rôle majeur dans la modernisation et l'essor économique et culturel de la Hongrie. Dans les années 1930, ils représentent 50% des médecins libéraux et avocats et un tiers des commerçants et journalistes.

En 1920, le régent Horthy, nouvellement désigné, adopte la première législation antijuive de l'Europe de l'entre-deux-guerres, sous la forme d'un *numerus clausus*. Par la suite, la Hongrie s'aligne sur l'Allemagne nazie en matière d'antisémitisme mais sans adopter de mesures aussi brutales. En effet, certes antisémite, Horthy reste un homme pragmatique, conscient qu'une expropriation et un enfermement massif ruinerait l'économie du pays en paralysant le commerce et l'industrie. Il souhaite ainsi exclure les Juifs sur une vingtaine d'années. De plus, les Juifs lui semblent plus « loyaux » et fidèles au régime que les Hongrois eux-mêmes...

Les grandes lois antisémites sont adoptées en Hongrie en 1938 et 1939, sans pression allemande. La première est adoptée en mai 1938 au moment où la Hongrie cherche à s'accaparer un morceau du territoire tchécoslovaque. Elle définit un juif par la religion et règle la situation des convertis au christianisme nés après le 31 juillet 1919 ou convertis après cette date. Celle de 1939 élargit encore la définition du Juif converti. L'Église a tenté de protéger les convertis en les exemptant des lois d'exclusion, tâche accomplie en partie. Mais elle échoue en 1941 comme on le verra plus tard. Elles exemptent cependant les anciens combattants. Des quotas sont fixés dans certaines professions afin de diminuer l'influence des Juifs ; mais ces quotas représentent un maximum et rien n'interdit d'en accepter moins. Cette relative « générosité » s'explique par la nécessité de remplacer les juifs par des non juifs, or il n'existe que fort peu de personnes compétentes pour le faire.

Le processus de destruction.

La destruction des Juifs débute par l'adoption de lois définissant qui est Juif et qui ne l'est pas. Les lois de 1938 et 1939 sont complétées par celle de 1941 après la déclaration de guerre de la Hongrie envers l'URSS. Désormais la judéité se définit par l'ascendance et selon le critère racial, s'inspirant des lois de Nuremberg adoptées en Allemagne en 1935. Est considérée comme Juive toute personne ayant au moins trois grands-parents juifs, cependant certaines définitions vont au delà des spécifications nazies, en particulier au sujet des mariages mixtes et des enfants issus de ceux-ci ! En conséquence, on peut quantifier le nombre de Juifs, ou désignés comme Juifs de la manière suivante, après le recensement du 31 janvier 1941 : 725 000 personnes de confession juive mais au total 787 000 au regard de la loi en comptant les 65 000 convertis et assimilés. Ces chiffres prennent en compte la population résultant des annexions territoriales de 1938-40. Pour la Hongrie des limites du traité de Trianon, on relève 400 981 Juifs dont 184 493 à Budapest. Ajoutons quelques 20 000 Juifs placés sous juridiction hongroise après l'invasion de la Yougoslavie en avril 1941.

La spoliation des Juifs.

L'expropriation et la confiscation des biens juifs débutent en même temps que les lois de définition de la qualité de Juif. Le gouvernement IMREDEY adopte des quotas, comme précisé plus haut, mais la difficulté pour remplacer les Juifs par des Hongrois d'autres confessions retarde considérablement le processus. D'ailleurs, les Allemands ne comptent pas sur la collaboration effective des Hongrois. Ceux-ci désirent conserver leurs exportations vers des États neutres.

Progressivement les gouvernements excluent les Juifs de la vie économique et de branches d'activités. En mai 1942 puis janvier 1943, des listes de domaines d'activités interdits tels que l'alimentation en gros, ou l'énergie, sont publiées. Citons par exemple le négoce du bétail, du sucre en gros, du charbon et de l'essence en gros ; et en 1943 des œufs et du lait, des restaurants, du commerce d'articles d'Église...

La politique d'aryanisation enregistre plus de succès dans l'agriculture, car seuls 4 à 5 % des terres appartiennent à des Juifs en 1939, lorsque la loi autorise l'État à vendre les biens agricoles Juifs et les forêts. Les Juifs expropriés s'adaptent en choisissant d'autres filières professionnelles, mais peinent à y trouver un emploi.

Le travail forcé constitue une autre étape de la destruction des Juifs. Il existait déjà dans le cadre de la loi de mobilisation appelant les Juifs à effectuer un « service auxiliaire ». A l'initiative du ministre de la guerre BARTHA, ils sont incorporés en masse au moment de l'entrée en guerre du pays. D'abord fixée à 25 ans la limite d'âge passe à 37 ans en avril 1943 puis 48 ans en avril 1944 et 60 ans en octobre 1944. L'effectif total s'élève à 100 000 personnes et à la fin du conflit la moitié a péri. Ils travaillent dans la construction, le déblaiement, le déminage et sont même envoyés sur le front à raison d'un bataillon par division.

Évidemment, cette main d'œuvre ne pouvait laisser les Allemands indifférents. C'est pourquoi Albert Speer, ministre des armements du Reich demande en 1943 au gouvernement 10 000 Juifs pour servir d'esclaves dans les mines de cuivre de Bor en Serbie. Les Hongrois n'en envoient que 3 000, en échange de la livraison de 100 tonnes de cuivre par mois... En septembre 1944, 6 000 Juifs travaillent pour l'Organisation TODT.

Les déportations.

La phase suivante de la Solution Finale, la déportation et l'extermination, sont appliquées tardivement et de manière très sporadique par les Hongrois. D'ailleurs on peut parler de refus de leur part. Deux épisodes l'amorcent cependant en 1941 début 1942 sous le gouvernement Bardossy.

En août 1941, une rafle frappe les Juifs d'Ukraine subcarpathique, prise à la Tchécoslovaquie en 1939 ; 18 à 19 000 sont expulsés vers les territoires nouvellement conquis à l'est, en particulier à Kamenetz-Podolski et à Stanisławowo et assassinés par les SS. Début 1942, des Serbes et quelque 4 000 Juifs sont arrêtés et fusillés le 20 janvier à Ujvidek (Novi Sad) sur ordre du général hongrois FEKETEHALMY- CZEYDER. D'ailleurs celui-ci est inculpé pour crimes de guerre par un tribunal hongrois mais celui-ci s'enfuit en Allemagne...

Dans le courant de l'année 1943, les Allemands pressent les Hongrois de déporter les Juifs mais Horthy refuse en tentant de gagner du temps. Ce qui confirme les soupçons nazis sur la fidélité magyare à l'égard de l'Axe.

Le 12 mars 1944 Hitler autorise l'invasion de la Hongrie. Le 15 mars Horthy est convoqué au château de Klessheim où il se voit contraint de nommer un gouvernement pro nazi. Le 19 l'opération Margarethe confirme l'occupation du pays et un groupe d'officiers SS prend en charge la déportation, au sein d'un *Sondereinsatzkommando*. Citons parmi ses membres Adolf Eichmann, Otto Winkelmann et le ministre plénipotentiaire du Reich Edmund Veessenmeyer. Côté hongrois, un gouvernement est constitué le 22 mars, dirigé par Döme Sztojaj ; le ministre Andor Jaross et deux secrétaires d'État, Laszlo Endre et Laszlo Baky se chargent des actions anti juives.

De manière classique, la déportation commence le 20 mars par la création d'un Judenrat ou Conseil Juif, en hongrois SZIDO TANACS, présidé par Samuel Stern et basé à Budapest. Le 30 mars Eichmann lui ordonne d'appliquer les décisions nazies pour tous les Juifs du pays et le transforme en un pion dans la politique d'extermination.

Progressivement, des mesures vexatoires excluent, stigmatisent les Juifs. Par exemple fin mars les derniers Juifs avocats, fonctionnaires ou journalistes sont chassés ; le 29 mars le port de l'étoile est imposé à tous, à partir de six ans. Les 11 et 12 avril on leur confisque automobiles et postes de radio et enfin le 22 avril bureaux et magasins juifs sont fermés.



DEUX ENFANTS JUIFS HONGROIS
À AUSCHWITZ

Désormais les Allemands passent à l'étape suivante de la Solution Finale, l'enfermement.

Dès avril le gouvernement interdit aux Juifs de Budapest de se déplacer sans autorisation, mais c'est en mai que les nazis (*Sondereinsatzkommando* Eichmann et BdS) aidés par la gendarmerie, la police et l'administration hongroise raflent et enferment les Juifs. Par exemple, dans « *La nuit* », Elie Wiesel raconte qu'il a été arrêté par des gendarmes hongrois pour être déporté. Auparavant les Juifs de sa ville, Sighet, territoire roumain pris par les Hongrois durant la guerre, avaient été regroupés dans deux petits ghettos.

Ils ratissent le pays, divisé en six zones correspondant chacune à un ou deux des dix districts hongrois de gendarmerie et regroupent les populations dans des ghettos : quartiers juifs, usines, immeubles, et parfois en plein air. La ghettoïsation débute dès le 16 avril dans la Zone I, en Ruthénie subcarpathique (district VIII), directement menacée par l'avance soviétique ; et dans la Zone II en Transylvanie (districts IX et X) à partir du 4 mai. Les deux opérations s'achèvent le 7 juin. Les personnes raflées sont entassées dans des ghettos, par exemple en Transylvanie dans des quartiers juifs comme à Oradea, Szeged ou Sighet ; dans des usines, à Cluj ou Kosice, et même en plein air comme à Baia Mare, Tirgu Mures ou Dej. Dans la Zone III au nord de Budapest, les opérations durent dix jours, du 7 au 17 juin ; dans la Zone IV à l'Est du Danube, elles débutent le 17 juin et s'achèvent le 30 ; enfin du 29 juin au 9 juillet pour celles de la Zone V, à l'ouest du Danube. Les déportations commencent dès le 28 avril avec un train de 1 800 personnes depuis le camp de Kistareza près de Budapest, puis 2000 partent de Topola en Yougoslavie le 29 avril, direction Auschwitz via la Slovaquie. Une fois arrivés, ces déportés sont invités à envoyer au Judenrat une carte postale rassurante en la domiciliaire de Waldsee, lieu inventé. Finalement un des prisonniers réussit à y inscrire en tout petit un nom, lieu véritable de leur internement...

Au total, 437 402 Juifs ont été déportés du 15 mai au 9 juillet 1944, date de l'arrêt des déportations décidée par Horthy le 7 juillet. Décision prise pour des raisons militaires, l'avancée de l'Armée Rouge et la défaite probable de l'Allemagne ; et politiques, la menace d'une traduction devant les tribunaux pour crimes de guerre, qualifiés plus tard de crimes contre l'humanité.



Entre décembre 1944 et la fin de janvier 1945 les Croix fléchées arrêtent les Juifs dans le ghetto et les exécutent le long des rives du Danube et jettent les corps dans le fleuve. Une plaque commémorative a été posée le 16 avril 2005 en bordure du fleuve où des chaussures appartenant aux victimes sont fleuries.

Restent les Juifs de la capitale.

Début juillet, les Allemands affectent des immeubles aux Juifs, mais sans y créer de ghetto à proprement parler. 2 639 immeubles voient s'entasser 200 000 personnes dans 33 294 appartements. Le gouvernement hongrois demeure réticent à déporter les Juifs de Budapest. Il faut attendre l'entrée des troupes soviétiques en Hongrie, près de Szeged, pour que les Allemands ne renversent Horthy le 14 octobre et nomment à sa place le chef du mouvement pro nazi des Croix Fléchées : Ferenc Szalasi avec le titre de Régent et Premier Ministre. Les nazis ont un cruel besoin de main d'œuvre et le 18 octobre ils s'accordent avec la nouvelle direction magyare pour transférer 50 000 Juifs de Budapest vers le Reich et répartir les autres dans quatre camps de travail. Le 20 octobre, la police hongroise arrête tous les hommes de 16 à 60 ans aptes au travail, convertis ou protégés ou pas soit au total 22 000 personnes. Au 26 octobre 26 000 hommes et 10 000 femmes ont été raflés, ils partent à marches forcées vers l'Autriche. Face à l'ampleur des pertes et au nombre élevé de femmes, alors que les besoins allemands nécessitaient d'abord des hommes, beaucoup sont transférés vers Mauthausen puis vers le camp de Gunsirchen près de Weis (Autriche). Les troupes américaines libéreront les quelques survivants le 4 mai 1945.

Les Juifs restant de Budapest sont transférés le 29 novembre dans un ghetto à Pest, bouclé le 10 décembre. Plusieurs milliers sont victimes des exactions des Croix Fléchées, assassinés et leurs corps jetés dans le Danube.

Le 17 janvier 1945 le ghetto et Buda sont libérés, Pest l'est le 13 février. Il reste 70 000 Juifs dans la ville, un nombre important a pu s'enfuir grâce à de faux papiers.

Le bilan

Le total des pertes s'élève à 564 507 victimes soit 297 621 dans les limites de la Hongrie du traité de Trianon, dont 100 000 à Budapest. Il faut y ajouter 266 886 personnes originaires des territoires annexés. Soit un pourcentage de 77%. On ne peut qu'être frappé par l'ampleur et la rapidité avec laquelle la destruction des Juifs a été opérée. Près d'un demi million de personnes ont été raflées et exterminées en à peine trois mois, peut-être quatre...

L'Album d'Auschwitz.

L'Album d'Auschwitz constitue un témoignage exceptionnel sur la déportation et l'extermination des Juifs, en raison du très petit nombre de documents iconographiques, photos ou films parvenus jusqu'à nous. Il se compose d'un grand cahier de 56 pages et 193 photos prises à Auschwitz fin mai début juin 1944 par Ernst HOFFMANN ou Bernard WALTER, tous deux chargés de prendre des photos d'identité des prisonniers. Les clichés représentent l'arrivée de Juifs hongrois originaires de Ruthénie subcarpathique, en majorité issus du ghetto de BEREHOVO. L'été 1944 représente l'acmé de la déportation des Juifs de Hongrie, dernière grande communauté non encore touchée par la Solution Finale. D'ailleurs les nazis construisirent une voie ferrée spéciale de la gare située hors du camp à la rampe de déchargement classique afin d'absorber le flot des quelques 440 000 déportés.



L'ARRIVÉE À AUSCHWITZ

Les photos illustrent le processus d'arrivée au camp, de descente du train, de sélection et d'identification, la récupération des biens dans le Kanada mais pas la mise à mort. Leur finalité reste floue ; il ne s'agit évidemment pas de propagande, de photos d'identité non plus, peut-être de références et d'éléments d'une liste de camps ?

L'album est connu depuis les années soixante. Il fut récupéré à Dora-Mittelbau par Lili Jacob ZELMANOVIC MEIER. Elle le montra d'ailleurs lors du procès de Francfort en 1963-65. En 1980, Serge KLARFELD convainquit Lili de céder l'album au mémorial de Yad Vashem à Jérusalem.

En 2015, le Ministère de l'Éducation Nationale l'a fait rééditer, accompagné d'un DVD et de divers documents. Disponible auprès du CANOPE, ancien CNDP (Centre National de Documentation Pédagogique).

Raoul Wallenberg

La déportation des Juifs de Hongrie, en particulier ceux de Budapest, s'effectua au vu et au su de nombreux membres de pays neutres, en particulier des diplomates. Des Portugais, des Suédois, et des délégués de la Croix Rouge ainsi que du Vatican délivrèrent des sauf-conduits et des passeports aux Juifs pour les aider à fuir. Par exemple le nonce du Pape fournit 20 000 passeports aux Juifs baptisés.

Parmi ces diplomates, Raoul Wallenberg est l'un des plus actifs et des plus connus.

Raoul Wallenberg est né le 4 août 1912 près de Stockholm, héritier d'une grande famille d'industriels suédois. Après des études d'architecture, il exerce plusieurs métiers puis entre en 1936 dans une entreprise d'import-export, la Central European Trading Company, spécialisée dans les relations avec l'Europe centrale. Elle appartient à un Juif Hongrois : Kalman Lauer. A partir de 1941 et les lois excluant les Juifs des activités économiques, Wallenberg devient l'intermédiaire de Lauer en Hongrie.

Au printemps 1944, le président Roosevelt envoie à Budapest des représentants du War Office Refugee afin de trouver des contacts permettant de soustraire des Juifs aux déportations. Ceux-ci voient en Wallenberg l'homme de la situation. Le 9 juillet 1944, il se rend à Budapest en tant que membre de la légation suédoise, alors que la majeure partie des Juifs hongrois a été déportée. Il fait imprimer des *Schütz pass* ou sauf-conduits permettant à ses détenteurs de se déclarer comme citoyens suédois et par conséquent non déportables. Il loue également trente deux bâtiments qu'il déclare protégés par l'immunité diplomatique et y loge des Juifs, environ 10 000 personnes.

L'Armée rouge entre à Budapest le 16 janvier, et le 17 Wallenberg est convoqué par le général soviétique Malinovski à Debrecen. Il est arrêté et emmené à Moscou, on perd sa trace en février 1945. Selon certaines informations il serait mort en 1947.

On estime qu'il sauva plusieurs dizaines de milliers de Juifs, entre 10 000 et 50 000. Il a été reconnu « Juste parmi les Nations », par l'institut Yad Vashem à Jérusalem et citoyen d'honneur de l'État d'Israël.



RAOUL WALLEMBERG ET LA PLAQUE
COMMÉMORATIVE EN SA MÉMOIRE À
L'AMBASSADE BRITANNIQUE DE
BUDAPEST



Bibliographie

Raul HILBERG. *La destruction des Juifs d'Europe*, tome II, pp. 1482-1593, Paris, Folio Histoire, 2006.

Imre KERTESZ, *Kaddish pour l'enfant qui ne naîtra pas*, 1995, Paris, Actes Sud, 157 p.

Elie WIESEL, *La nuit*, Paris, Les éditions de minuit, 1958, 200 p.

Georges Bensoussan, Jean-Marc Dreyfus, Édouard Husson, Joël Kotek (dir.), *Dictionnaire de la Shoah*, Paris, Larousse, 2009.

François Fejtő, *Faut-il réhabiliter l'amiral Horty ?* in L'Histoire n°174 février 1994, pp. 82-85.

Sur la déportation :

<http://www.ushmm.org/wlc/fr/article.php?ModuleId=206>

Consulté en mars 2015

Sur la déportation et l'historiographie :

http://primus.arts.u-szeged.hu/legegyt/oktatok/Karsai_Laszlo/HongriehistShoah.htm

Consulté en mars 2015

Sur Raoul Wallenberg :

<http://www.ushmm.org/wlc/fr/article.php?ModuleId=68>

Consulté en mars 2015

Sources des illustrations

Arrestation de Juifs à Budapest en octobre 1944

Bundesarchiv

Monument sur les rives du Danube

Photo d'Alexandre Sanguedolce

Enfants juifs hongrois

http://isurvived.org/Pictures_iSurvived-3/2boys-brothers_Birkenau.GIF

Album d'Auschwitz

http://www.lethist.lautre.net/img_auschwitz/auschwitz_arrivee.jpg

Wallenberg

<http://www.ushmm.org/lcmedia/photo/lc/image/06/06917a.jpg>

Le corps rapide hongrois dans les combats du front de l'Est

par Krisztián Bene



CHENILLETES ANSALDO 35M HONGROISES

Le gouvernement hongrois fait de grands efforts pour moderniser son armée à la fin des années 1930. Le résultat le plus spectaculaire de cette activité est la création du Corps d'armée rapide (gyorshadtest), l'unité la plus moderne des forces armées hongroises, qui participe à l'opération Barbarossa en 1941.

La création de la nouvelle unité

Entre les deux guerres, l'objectif le plus important de l'état-major hongrois est la préparation de l'armée (Magyar Királyi Honvédség) pour la participation dans un conflit éventuel contre les pays voisins qui sont, excepté l'Autriche, tous des ennemis potentiels. Étant donné que des territoires importants habités par une population hongroise sont dans la possession de ces États, l'armée hongroise doit être capable de réaliser des opérations offensives contre ces pays pour récupérer ceux-ci. Pour obtenir ce but ambitieux, on a besoin de la réorganisation de l'armée. Les ressources financières et matérielles ne permettent pas de moderniser la totalité des forces armées, mais dans le cadre de la modernisation elles sont complétées par différentes troupes rapides (cyclistes, montées, motorisées et blindées) (1). L'état-major de la nouvelle grande unité, le Corps d'armée rapide (magyar királyi gyorshadtest), est créé le 1er mars 1940 selon les expériences de la campagne allemande en Pologne en 1939. Cette unité est composée par les 1^{ère} et 2^{ème} brigades de cavalerie, les 1^{ère} et 2^{ème} brigades motorisées établies déjà en 1938-1939. Une brigade de cavalerie est constituée par deux régiments de hussards, deux bataillons d'instruction, un groupe d'artillerie moyenne motorisé, un groupe d'artillerie monté, un bataillon de chars moyens, une batterie d'artillerie antiaérienne, une compagnie de transmissions montée et une compagnie de sapeurs motorisée et le train. Une brigade motorisée est constituée par trois bataillons d'infanterie motorisés, un bataillon d'instruction, un bataillon de chars, un groupe d'artillerie moyenne motorisé, un bataillon de reconnaissance, une batterie d'artillerie antiaérienne motorisée, une compagnie de sapeurs motorisée, une compagnie de transmissions motorisée et le train(2). Malgré le fait que le Corps d'armée rapide soit l'unité la mieux équipée et la plus moderne de l'armée hongroise qui regroupe pratiquement la totalité des troupes rapides et de l'armement moderne, il est loin du niveau des unités similaires allemandes ou soviétiques. Le problème le plus important est le nombre et la qualité du matériel utilisé par les unités de chars. Au total, les unités blindées du Corps d'armée rapide ne possèdent que 95 chars légers Toldi(3),

65 chars légers Ansaldo(4) et 93 automitrailleuses Csaba(5) qui ne sont pas capables de vaincre leurs homologues soviétiques à cause de la faiblesse de leur armement. Une grande partie des chevaux et des camions utilisés par les troupes sont mobilisés et incorporés depuis la vie civile ce qui empêche leur utilisation efficace et leur maintien dans des conditions de guerre(6). Les différences de capacité de mouvement parmi les différents types d'unités causent aussi des problèmes : la capacité de marche des troupes montées est de 50 km, celle des unités cyclistes de 70 km, tandis que les brigades motorisées peuvent réaliser 120 km. Ces différences rendent difficile le commandement unifié des troupes ayant des caractéristiques tellement hétérogènes(7).



CHENILLETES ANSALDO
35M HONGROISES

Le début des opérations contre l'URSS (27 juin-9 juillet)

Au printemps 1941, le gouvernement hongrois a déjà des informations sur l'offensive allemande contre l'Union soviétique, mais faute de demande officielle de la part de l'Allemagne, il n'offre pas sa participation aux opérations. Cependant plusieurs officiers de l'état-major hongrois, y compris le chef de l'armée, Henrik Werth, désirent participer à la campagne contre l'ancien ennemi communiste lancée le 22 juin et qui peut garantir la position solide de la Hongrie en Europe centrale vis-à-vis de ses voisins. L'adhésion est d'autant plus urgente que les grands rivaux ont déjà décidé : la Roumanie a déclaré la guerre à l'URSS le 22 juin, ainsi que la Slovaquie le 23.

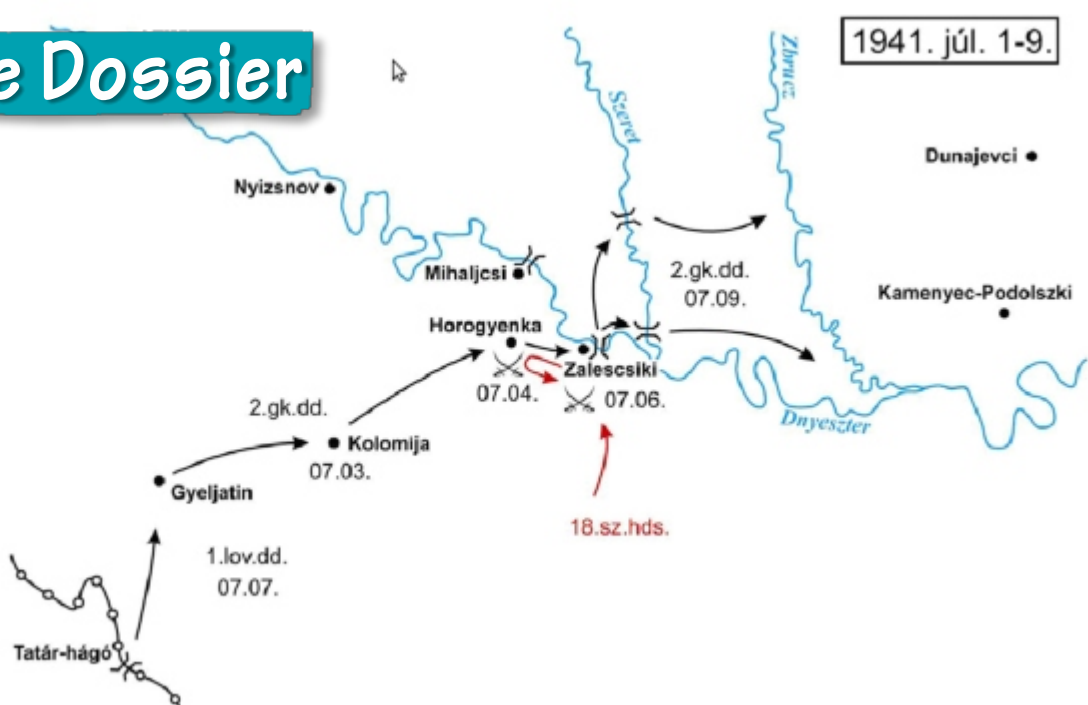
C'est pourquoi quand des avions soviétiques attaquent un train et que des avions non identifiés bombardent une ville hongroise, Kassa, les officiers de l'état-major considèrent que ce sont des provocations soviétiques et convainquent le gouverneur hongrois, Miklós Horthy, de déclarer la guerre à l'Union soviétique le 26 juin(8). Le 27 juin, l'armée de l'air hongroise bombarde des villes soviétiques frontalières, le 28, les premières troupes hongroises traversent la frontière et progressent sans rencontrer de grande résistance, car l'Armée Rouge a déjà commencé sa retraite par suite de l'attaque allemande. La Hongrie ne commence la mobilisation de son armée que le 26, ainsi le nombre des troupes disponibles est très limité. Le 30 juin, on crée le groupe Kárpát (Kárpát-csoport) constitué de la 1^{ère} brigade de montagne et la 8^{ème} brigade de chasseurs du VIII^{ème} corps d'armée se situant dans la zone frontalière avec l'URSS avec un effectif d'environ 40 000 hommes. Le Corps d'armée rapide, exceptée la 2^{ème} brigade de cavalerie qui est laissée en réserve, est rattaché à celui-ci avec un effectif de 44.444 hommes(9) pour participer aux opérations sur le front de l'Est à partir du 1^{er} juillet(10). L'offensive hongroise est lancée le 1^{er} juillet sur un front de 70 km. Les succès initiaux sont encourageants, mais se sont réalisés sans la participation du Corps d'armée rapide dont les unités n'arrivent pas à la zone de rassemblement pour le jour prévu à cause de la distance géographique, (certaines brigades doivent parcourir plus de 400 km jusqu'à la frontière). La première unité rapide déployée le 2 juillet est la 2^{ème} brigade motorisée dont l'avance est freinée surtout par les destructions des routes et des ponts par les troupes soviétiques qui battent en retraite dans toute la région.

L'objectif de l'opération hongroise est l'avance jusqu'au fleuve Dniestr sur toute la largeur du front, l'encerclement et l'anéantissement des troupes soviétiques sur la rive occidentale du fleuve. La première partie de l'ordre est réalisée avec succès : les troupes hongroises atteignent le Dniestr le 6 juillet après quelques combats sans importance. Par contre, les unités de l'Armée Rouge peuvent battre en retraite en couvrant leurs mouvements et en démolissant les ponts, ce qui empêche la continuation de l'opération de l'autre côté du fleuve. Malgré certains résultats (quelques centaines de prisonniers, 30 chars et une quantité d'armes capturés), les troupes hongroises ne sont pas capables d'éliminer les Soviétiques à cause de la lenteur de leur progression sur les routes de montagne défoncées et leur avance est stoppée sur la ligne du Dniestr(11).

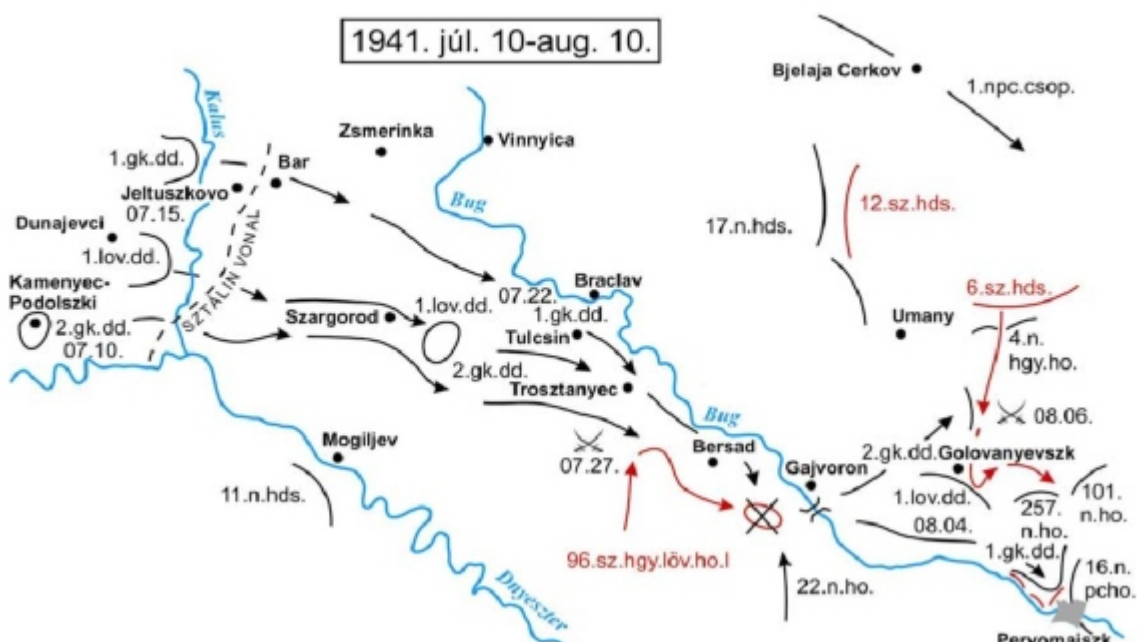
La progression jusqu'au Boug (9 juillet-10 août)

Les ordres du 8 juillet du commandement allemand changent la situation : les unités du groupe Kárpát (la 1^{ère} brigade de montagne et la 8^{ème} brigade de chasseurs) restent derrière le fleuve comme troupes d'occupation pour assurer les arrières tandis que le Corps d'armée rapide renforcé par deux bataillons (VI^{ème} et VIII^{ème}) continue sa progression vers l'Est dans le cadre du Groupe d'armées Sud(12). Rattaché à l'armée allemande, le Corps d'armée rapide doit attaquer vers le sud-est, briser la défense sur l'ancienne Ligne Staline (dont l'armement a déjà été partiellement démonté après l'occupation de la partie orientale de la Pologne) et atteindre le fleuve Boug. L'attaque lancée le 9 juillet progresse bien : les troupes hongroises occupent Kamianets-Podilskvi et brisent la Ligne Staline entre les 19 et 21 juillet. L'accrochage le plus important a lieu dans la région de Petsara où la 1^{ère} Brigade motorisée donne un coup de main à quelques éléments de la 1^{ère} division d'infanterie légère allemande encerclée par des troupes soviétiques.

1941. júl. 1-9.



1941. júl. 10-aug. 10.



1941. aug. 10-17.



Les résultats, connaissant la qualité des chars hongrois sont surprenants : 25 chars détruits, 2 chars et 16 canons capturés, 250 prisonniers. En même temps, les pertes sont aussi considérables : 12 chars (dont 7 réparables), 3 automitrailleuses et 15 camions(13).

La bataille de Nikolajev (10-16 août)

Selon l'ordre de l'OKW, dans la phase suivante de la campagne, le Groupe d'armées Sud doit encercler et anéantir les restes des troupes soviétiques à l'Ouest du Dniepr. À cause des grandes distances à parcourir il n'y a que deux unités au sein du Groupe d'armées qui peuvent réaliser cet exploit : le 1er groupe de Panzers et le corps d'armée rapide. Ainsi le 10 août, ce dernier est rattaché au premier et ils sont envoyés pour couper la voie de retraite des armées du Front de Sud soviétique. La mission de l'unité hongroise est l'occupation du grand nœud de communications, la ville de Nikolajev au bord de la mer Noire(14). Pour la réalisation de cette tâche, on établit une force spéciale : le groupe Kempf constitué par la 16^{ème} division d'infanterie motorisée, la 16^{ème} division blindée (allemandes) et les trois brigades du corps d'armée hongrois. C'est la 1^{ère} brigade motorisée qui commence l'opération le 10 août contre les 130^{ème}, 164^{ème} et 169^{ème} divisions d'infanterie de la 17^{ème} armée soviétique. Malgré la résistance soviétique, l'unité hongroise renforcée par la 2^{ème} brigade motorisée progresse et n'est qu'à 20 km de Nikolajev le 15 août. Cette brigade atteint la ville le 16, mais faute de carburant, ne peut pas continuer son attaque, ainsi la ville sera occupée par des troupes allemandes, mais la participation hongroise est aussi nécessaire pour ce résultat. Pendant ce temps-là, la 1^{ère} brigade de cavalerie est rattachée à la brigade SS Leibstandarte Adolf Hitler qui attaque la ville par l'est(15). Malgré la prise de Nikolajev, l'opération ne se solde que par une victoire partielle étant donné que le commandement soviétique ordonne la retraite de ses troupes qui réalisent le mouvement vers l'Est d'une manière disciplinée. Par conséquent, l'Armée Rouge connaît un échec et subit des pertes considérables (entre autres, 2.600 prisonniers), mais elle peut prendre de nouvelles positions défensives à l'est(16).

Les batailles défensives au long du Dniepr - (30 août-6 octobre)

Le corps d'armée est envoyé sur la rive occidentale du Dniepr pour assurer la défense de l'aile des troupes allemandes en pleine progression. Ce déplacement prend 10 jours pour l'unité qui a déjà épuisé ses réserves de carburant et a perdu une grande partie de ses chevaux dans une chaleur qui dépasse souvent les 40° C. L'unité hongroise doit occuper un front de 200 km le long du Dniepr et le défendre contre les attaques des 12^{ème} et 18^{ème} armées soviétiques qui peuvent menacer le succès des opérations allemandes en Ukraine. La longueur de la zone défensive ne permet pas l'occupation solide de la rive gauche du fleuve, ainsi le corps d'armée doit construire un réseau de points d'appui où les distances dépassent souvent 2 km entre les postes. À cause de la chaleur et de la destruction du centre hydraulique de Zaporijia, le niveau de l'eau du Dniepr est très bas et le fleuve est facilement franchissable ce qui encourage les attaques soviétiques(17). Ces attaques ne tardent pas beaucoup. Il y a une activité de patrouilles forte et des bombardements d'artillerie continus qui causent des pertes chez les défenseurs. La première grande attaque a lieu le 5 septembre et nécessite la retraite des troupes hongroises de l'île de Zaporijia dont la défense efficace est pratiquement impossible à cause des données géographiques défavorables et de l'armement faible des soldats hongrois. Les pertes hongroises sont élevées pendant ces quelques jours : plus de 500 morts et blessés(18). L'état-major de l'unité hongroise demande l'aide des Allemands qui créent le groupe Wietersheim avec le corps d'armée rapide et le XIV^{ème} corps d'armée motorisé le 7 septembre. Le nouveau groupe est responsable de la défense de la zone attribuée auparavant aux Hongrois, ainsi la longueur du front de ces derniers se réduit à 100 km. Ce renforcement arrive au bon moment, car les Soviétiques continuent leurs attaques, déjà le 7 septembre pour exploiter leur succès, mais les troupes occupant les nouvelles positions les repoussent(19). La pression soviétique exercée sur les postes hongrois commence à diminuer à partir du 16 septembre quand la dernière grande attaque soviétique est repoussée par les troupes.

L'Armée Rouge ordonne la retraite de ses troupes de la zone, car le 17 septembre les armées allemandes finissent l'encerclement de Kiev, ainsi toutes les troupes soviétiques disponibles sont envoyées dans le secteur de la capitale pour essayer d'aider la percée des 5^{ème}, 26^{ème}, 37^{ème} et 38^{ème} armées soviétiques. En même temps, on commence la réorganisation du corps d'armée rapide. Le 10 octobre, la 1^{ère} brigade de cavalerie est rapatriée à cause de ses pertes humaines et matérielles subies pendant les 3 mois des opérations, mais les deux brigades motorisées renforcées par les II^{ème} et VII^{ème} bataillons cyclistes récemment arrivés continuent le service au front(20).

La progression jusqu'au Donetz (10-28 octobre)

Après la fin des opérations au long du Dniepr, le corps d'armée est rattaché à la 17^{ème} armée allemande le 11 octobre. L'unité hongroise et le IV^{ème} corps d'armée allemand constituent le groupe Schwedler qui doit attaquer dans la direction de Izioum au bord du fleuve Donetz et établir la liaison avec la 6^{ème} armée allemande en encerclant les troupes soviétiques à l'Ouest du fleuve. La réalisation de ces plans est faisable dans des conditions ordinaires. Les généraux allemands ne comptent pas avec l'arrivée de l'automne. Les pluies d'automne, même parfois la neige, arrivent le 10 octobre et transforment les routes en une mer de boue infranchissable, ainsi au lieu d'une progression dynamique les troupes piétinent. Les Hongrois sont obligés d'improviser : tous les bataillons équipent deux compagnies avec des véhicules tous-terrains et des armes lourdes et envoient ces unités de fortune en avant. Ces avant-gardes sont suivies par la majorité des troupes qui ne peuvent reprendre leur route qu'après l'amélioration des conditions climatiques(21).



UNE COLONNE DE CHARS TOLDI ET UNE AUTOMOTRICEUSE CSABA

Les troupes mobiles réussissent à percer la ligne défensive de la 6^{ème} armée soviétique le 19 octobre et continuent leur progression vers le Donetz. Grâce à cette réorganisation, ce sont les troupes hongroises qui arrivent les premières au bord du Donetz : la 1^{ère} brigade motorisée atteint le fleuve le 28, la 2^{ème} deux jours plus tard. Malgré ce succès incontestable, le bilan de l'opération est négatif car les troupes de l'Armée Rouge peuvent reculer derrière le Donetz dont elles ont détruit les ponts, ainsi les troupes de l'Axe doivent se préparer pour de nouveaux combats contre un ennemi qui occupe de bonnes positions défensives(22). Les brigades motorisées occupent des positions sur la rive gauche de fleuve et repoussent des contre-attaques soviétiques pendant la première moitié de novembre. Le commandant de la 17^{ème} armée allemande, le général Hoth, est très content des résultats du corps d'armée rapide et a l'intention de l'utiliser dans les nouvelles offensives. L'état-major hongrois refuse cette mission, étant donné que les pertes, surtout matérielles, subies et la fatigue des troupes ne permettent pas le déploiement ultérieur du corps d'armée. Selon des estimations, la valeur combattante de l'unité n'est que de trois bataillons et demi ce qui n'est pas suffisant pour la continuation des opérations(23).

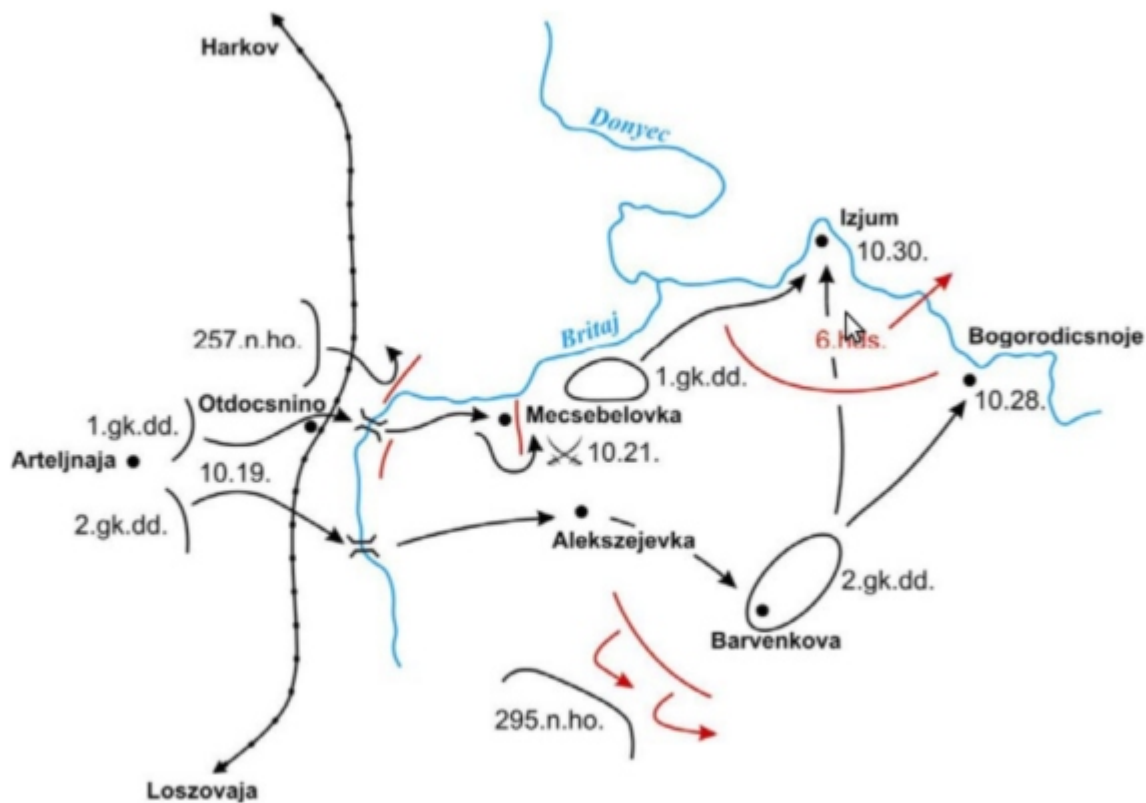
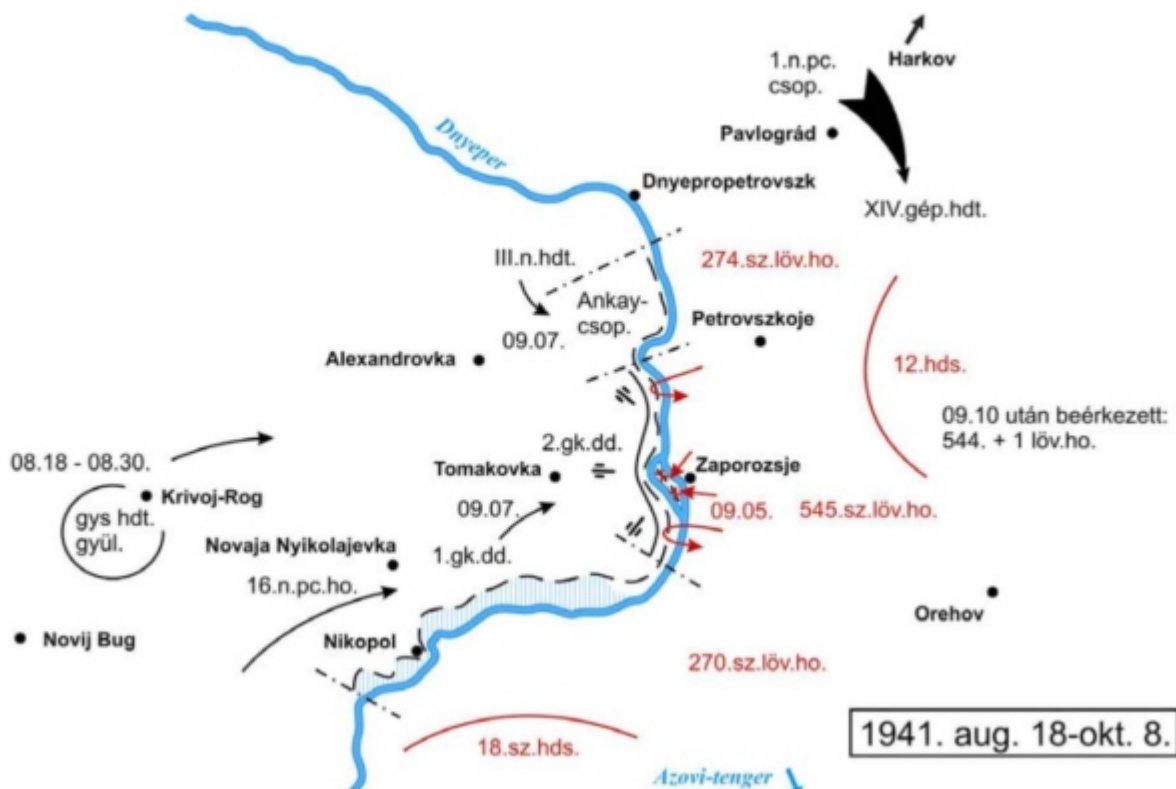
Le relèvement des troupes hongroises ne peut commencer que le 15 novembre, après que de nouvelles troupes d'occupation hongroises (les 105^{ème} et 108^{ème} brigades d'infanterie) arrivent aux arrières du front de l'Est pour remplacer le corps d'armée rapide. Ayant fait des travaux de préparation, le rapatriement de l'unité commence le 24 novembre et la plupart des troupes arrivent en Hongrie au cours du mois de décembre. Le 14 décembre, les troupes participent à une prise d'armes solennelle à Budapest, ensuite les réservistes sont démobilisés, les actifs continuent leur service dans leurs garnisons.



UNITÉ D'AUTOMITRAILLEUSES M39
CSABA DANS L'IMMENSITÉ RUSSE



CHASSEUR DE CHAR ZRINYI



Le bilan de l'activité du corps d'armée rapide



VERS L'EST...

Les pertes du corps d'armée sont considérables. Les pertes humaines sont moins graves : 1.132 morts, 2.288 disparus, 1.000 malades, soit 9,94 % des effectifs engagés. Par contre, les pertes matérielles sont très importantes : 100 % des chars Ansaldo, 90 % des automitrailleuses Csaba, 80 % des chars Toldi, 1.200 véhicules (soit 25 %), 28 canons et la majorité des chevaux. L'unité fait 8.000 prisonniers, capture 65-70 canons et beaucoup de matériel de guerre, détruit 50 chars et 15 avions(24). L'unité la plus moderne de l'armée hongroise n'est pas préparée pour une opération de telle envergure contre l'Union soviétique dont les forces armées représentent un niveau nettement supérieur. Cependant elle est capable de participer aux opérations aux côtés des alliés allemands, même remporter des victoires, mais seulement au prix de pertes élevées. Les conclusions les plus importantes que l'état-major hongrois ait pu tirer de la campagne sont les suivantes : les pertes matérielles subies sont difficilement remplaçables par l'industrie hongroise, ainsi à l'avenir, il faut éviter le déploiement des unités les plus modernes sur les fronts pour

épargner le matériel pour les combats contre les vrais ennemis comme la Roumanie. Les unités mobiles de nature différente (motorisées, montées, cyclistes) ne peuvent pas coopérer d'une manière efficace, c'est pourquoi on va les réorganiser dans le cadre de deux divisions blindées et d'une division de cavalerie qui permettront la meilleure utilisation de leurs capacités. La modernisation de l'armement est absolument nécessaire, car les chars et les automitrailleuses ne sont pas capables de vaincre leurs homologues soviétiques comme les pertes élevées le prouvent aussi(25). L'avis des Allemands sur le corps d'armée est positif. Le commandant de l'unité, le général Béla Miklós, reçoit la Croix de chevalier, ses généraux subordonnés la Croix de fer(26). Malgré les problèmes techniques, technologiques et l'inégalité des rapports de force, le corps d'armée rapide a fait de son mieux et a accompli son devoir avec honneur.



LE GÉNÉRAL BÉLA MIKLÓS

NOTES

- (1) Andaházi-Szeghy, Viktor, A magyar királyi I. gyorshadtest 1941. évi ukrajnai hadm veletei, Thèse de doctorat inédite, Zrínyi Miklós Nemzetvédelmi Egyetem, 2009, p. 23.
- (2) Sipos, Péter (rédacteur en chef), Magyarország a második világháborúban, Lexikon A-Zs, Petit Real, 1997, p. 125, 134, 265.
- (3) Char léger hongrois de 8,5 t armé d'un fusil antichar de 20 mm et d'une mitrailleuse de 8 mm.
- (4) Char léger italien de 3,2 t armé de deux mitrailleuses de 8 mm.
- (5) Automitrailleuse de 6 t armée d'un canon mitrailleur de 20 et d'une mitrailleuse de 8 mm.
- (6) Ungváry, Krisztián, A magyar honvédség a második világháborúban, Osiris, 2005, p. 21-22.
- (7) Andaházi-Szeghy, Viktor, A magyar királyi ... op. cit., p.23.
- (8) Dombrády, Lóránd, Katonapolitika és hadsereg 1920-1944, Ister, 2000, p. 98-127.
- (9) L'effectif total du corps d'armée rapide et du groupe Kárpát est 3.355 officiers, 89.760 hommes, 21.265 chevaux, 3.308 chariots et 5.858 véhicules.
- (10) Andaházi-Szeghy, Viktor, A magyar királyi ... op. cit., p.26.
- (11) Vargyai, Gyula, Magyarország a második világháborúban, Korona, 2001, p. 197.
- (12) Gosztonyi, Péter, A magyar honvédség a második világháborúban, Európa, 1995, p. 44.
- (13) Szabó, Péter-Norbert, Számvéber, A keleti hadszíntér és Magyarország 1941-1943, Püldo Kiadó, 2003, p. 16.
- (14) Gosztonyi, Péter, op. cit., p. 45.
- (15) Ravasz, István, Magyarország és a Magyar Királyi Honvédség a XX. Századi világháborúban 1914-1945, Püldo Kiadó, 2003.
- (16) Andaházi-Szeghy, Viktor, A magyar királyi... op. cit., p.59.
- (17) Ungváry, Krisztián, op. cit., p. 32.
- (18) Dombrády, Lóránt, A magyar királyi honvédség 1919-1945, Zrínyi, 1987, p. 210-211.
- (19) Andaházi-Szeghy, Viktor, A magyar királyi... op. cit., p.70-72.
- (20) Dombrády, Lóránt, A magyar... op. cit., p. 211.
- (21) Ungváry, Krisztián, op. cit., p. 33.
- (22) Szabó, Péter-Norbert, Számvéber, A keleti... op. cit., p.103.
- (23) Andaházi-Szeghy, Viktor, A magyar királyi... op. cit., p.99-100.
- (24) Sipos, Péter (rédacteur en chef), Magyarország...op.cit., p. 456.
- (25) Dombrády, Lóránt, A magyar... op. cit., p. 215-216.
- (26) Gosztonyi, Péter, op. cit., p. 53.

SOURCES

- Andaházi-Szeghy, Viktor, A magyar királyi I. gyorshadtest 1941. évi ukrajnai hadm veletei, Thèse de doctorat inédite, Zrínyi Miklós Nemzetvédelmi Egyetem, 2009.
- Dombrády, Lóránd, Katonapolitika és hadsereg 1920-1944, Ister, 2000.
- Dombrády, Lóránd, A magyar királyi honvédség 1919-1945, Zrínyi, 1987.
- Gosztonyi, Péter, A magyar honvédség a második világháborúban, Európa, 1995.
- Ravasz, István, Magyarország és a Magyar Királyi Honvédség a XX. századi világháborúban 1914-1945, Püldo Kiadó, 2003.
- Sipos, Péter (rédacteur en chef), Magyarország a második világháborúban, Lexikon A-Zs, Petit Real, 1997.
- Szabó, Péter-Számvéber, Norbert, A keleti hadszíntér és Magyarország 1941-1943, Püldo Kiadó, 2003.
- Ungváry, Krisztián, A magyar honvédség a második világháborúban, Osiris, 2005.
- Vargyai, Gyula, Magyarország a második világháborúban, Korona, 2001.
- Vécsey, László (sous la direction de), A marosvásárhelyi Magyar Királyi "Csaba királyfi", 1998.

Source des cartes et iconographie :

- Andaházi-Szeghy, Viktor, A magyar királyi I. gyorshadtest 1941. évi ukrajnai hadm veletei
- Album de Panzer DB sur <https://www.flickr.com>
- <http://albumwar2.com>
- <http://www.military-kits.com>
- <http://tanks-encyclopedia.com>

La courbe du Don tombeau de la 2ème armée hongroise

par Alexandre Sanguedolce



Le 6 janvier 1942, Joachim von Ribbentrop, ministre des Affaires Étrangères du III^e Reich arrive à Budapest avec dans ses bagages une série d'exigences pour forcer la Hongrie à envoyer de nouvelles troupes sur le front de l'Est pour anéantir définitivement « le danger bolchevique ». Lié au destin allemand depuis le premier et second partage de Vienne, le Régent Horthy, conseillé par son premier ministre pro-allemand Bãrdossy Lãszlo, décide de lever douze divisions d'infanterie et une division blindée pour former la 2^{ème} armée dont le commandement est confié au colonel-général Jãny Gusztav.

SOLDAT DE LA HONVED SUR LE FRONT DE L'EST

La formation de la 2^{ème} armée.

Le 22 janvier suivant, Keitel arrive sur les traces de Ribbentrop afin de négocier l'envoi d'armement plus moderne, promesse jamais tenue contre l'envoi de 23 divisions. 108 PzKpfw. (38 t) Ausf.G désuets sont fournis à la 1^{ère} division blindée (1. *tàbori pancelhosztály*) ainsi que vingt-deux PzKpfw. IV Ausf. F1 que la Hongrie doit payer à son allié. Les équipages sont formés à l'école des blindés de Wünsdorf, en Allemagne. Le lieutenant-général Ferenc Szombathely, chef d'État-major de la Honved, ne peut fournir que neuf divisions, mal équipées.

Horthy limoge Bårdossy, trop proche des Allemands et le remplace par Kallay Miklos le 9 mars, plus modéré et soucieux de reprendre le contact avec les Britanniques. En effet, pour les Hongrois, l'ennemi héréditaire reste son partenaire de l'Axe, la Roumanie et il est nécessaire de maintenir des troupes massées sur les cols des Carpates pour empêcher toute tentative de ré-annexion de la Transylvanie du nord.



CAMP MILITAIRE D'ESZTERGOM, LE 19 MAI 1942. LE LIEUTENANT-GÉNÉRAL VERESS LAJOS PRÉSENTE AU RÉGENT HORTHY LA 1^{ÈRE} DIVISION BLINDÉE



CAMP MILITAIRE D'ESZTERGOM. LA M1907/31 8 MM SCHWARTZLOSE EST ENCORE EN DOTATION DANS LA HONVED

202 000 hommes composent la 2^{ème} armée répartis en trois corps d'armée. Chaque corps d'armée comporte trois divisions légères (*könnyű hadosztály*) car elles ne disposent que de deux régiments d'infanterie.

En Ukraine, il y a déjà une force d'occupation qui compte 40 000 hommes, arrivés l'année précédente lors du déclenchement de Barbarossa. Elle est chargée de la surveillance des arrières et de la lutte contre les partisans.

Enfin, il existe des bataillons de travailleurs, composés essentiellement de Juifs, destinés aux travaux de terrassement, environ 37 000 hommes.

La mobilisation de la 2^{ème} armée (2. *hadsereg*) débute le 24 février 1942. Elle est composée de trois corps d'armée, recruté principalement en province, 50% des recrues sont des réservistes, mal entraînés, les meilleures unités sont restées en Hongrie, massées à la frontière de l'allié de l'Axe, la Roumanie, l'ennemi héréditaire.

Composition de la 2^{ème} armée :

Colonel-général Jány Gusztav.

Chef d'état-major : major-général Kovács Gyula

- III Corps (district de Szombathely) : major-général Stomm Marcell

6^{ème} division légère : 22^{ème} et 52^{ème} régiment d'infanterie.

7^{ème} division légère : 4^{ème} et 35^{ème} régiment d'infanterie.

9^{ème} division légère : 17^{ème} et 47^{ème} régiment d'infanterie.

- IV Corps (district de Pécs) : brigadier-général Horvath Ferenc

10^{ème} division légère : 6^{ème} et 36^{ème} régiment d'infanterie.

12^{ème} division légère : 18^{ème} et 48^{ème} régiment d'infanterie

13^{ème} division légère : 7^{ème} et 31^{ème} régiment d'infanterie.

- VII Corps (district de Miskolc) : brigadier-général Gyimesy Ernő.

19^{ème} division légère : 13^{ème} et 43^{ème} régiment d'infanterie.

20^{ème} division légère : 14^{ème} et 23^{ème} régiment d'infanterie.

23^{ème} division légère : 25^{ème} et 51^{ème} régiment d'infanterie.

1^{ère} division blindée (1. *Pancéloshadosztály*) sous les ordres du major-général Veress Lajos:

- 30^{ème} régiment blindé, avec 108 T-38, 22 PzKpfw IV Ausf. F1, 18 automitrailleuses Csaba, 19 Nimrod et 17 Toldi .

- 1^{er} bataillon d'infanterie motorisée (1 *felderítő-zászló*)

- 1^{er} et 5^{ème} bataillons d'artillerie portée (1 et 5 *gepvortatasu*)

- 51^e bataillon antichar (51. *pancélvadász zászló*)

- 1^{er} bataillon de reconnaissance

En route pour le Don

Après six mois d'entraînement, la 2^{ème} armée rejoint le front de l'Est en trois échelons du 11 avril au 27 juillet 1942, utilisant 822 trains.



EN ROUTE VERS LE FRONT DE L'EST.
L'ATTITUDE DE CES MILITAIRES
MONTRE BIEN LE PEU D'ENVIE
DE REJOINDRE LE FRONT



UN CAMION TOUT-TERRAIN
RÁBA-BOTOND DÉCHARGÉ D'UN TRAIN.
CONÇU PAR L'INGÉNIEUR
DESZŐ WINKLER, IL EN SERA
FABRIQUÉ 1400 EXEMPLAIRES

Le 16 mai 1942, le général Gustav Jany reçoit les instructions au QG de Vinnitsa dans le cadre de *Fall Blau*. Les premières unités arrivées (IIIe Corps) sont intégrées au *Armee Gruppe Weichs*. Les troupes sont déchargées à plus de 500 km du front et doivent faire le reste à pied. Seul le III Corps arrive à temps à Stary Oskol, le 4 juillet pour participer à *Fall Blau* et atteint le Don le 9 juillet. La 2^{ème} armée, après avoir percé les défenses de Voronej est disposée défensivement le long du Don, sur un front d'environ 200 km, à partir du 25 juillet.

La bataille des saillants

Les Soviétiques ont établi de solides têtes de pont sur la rive occidentale du Don, d'une surface variant de 30 km² à 100 km². Remplies de forêts, de marais et de collines, leur défense est assurée par la 6^{ème} Armée soviétique.



UN GROUPE DE HUSZAR DANS LA STEPPE. AOÛT 1942



UNE PATROUILLE AUX ABOIS. ON REMARQUERA LES ARCEAUX DE LA RADIO R3



Conscient du problème posé par ces saillants, l'État-major entreprend leur conquête dès l'arrivée sur place de la 1^{ère} division blindée dont les équipages viennent juste de terminer leur entraînement à l'école des Panzer de Wünsdorf.

Le saillant d'Uryv/Storozhevoye est le plus menaçant. Des pontons construits sous la surface du Don permettent d'acheminer des troupes et du ravitaillement. Le 18 juillet, une première offensi-



UNE AUTOMITRAILLEUSE CSABA M1939 EMBOURBÉE

ve est menée par la 7^{ème} DL, la 20^{ème} DL et le 30^{ème} régiment blindé qui réussit à détruire vingt-et-un T-34, mais le terrain conquis est repris le lendemain par le 24[°] corps blindé du général Barsanov. Le 10 août, une nouvelle tentative conduite par le III^e corps se solde par un échec. Une troisième offensive est lancée avec des moyens plus importants : les 7, 12, 13 et 20^{ème} divisions légères, la 1^{ère} division blindée et la 168^{ème} *Infanterie-Division*. La tête de pont de Shchuchye est une zone de marécage, c'est d'ici que partira l'offensive victorieuse de l'Armée Rouge durant l'hiver 1942-1943. Par deux fois, les Hongrois de la 19^{ème} DL vont tenter son éradication, le 9 août et le 30 août sans pouvoir y parvenir.



11 AOÛT 1942. UN PEU DE REPOS APRÈS LES ÉPROUVANTS COMBATS DE SAILLANTS. AU PREMIER PLAN, L'ARME DU SOLDAT EST UN SIMONOV, CELUI DE SON VOISIN, UN PPSH-41

Le dernier saillant à Korotoyak est situé au sud de la rivière Potudan. A trois reprises, une attaque est lancée. La première du 7 au 8 août échoue en raison de l'intervention de l'aviation russe, les chars Nimrod destinés à la défense antiaérienne n'ayant pas encore rejoint le front. La seconde entre le 15 et le 17 août, effectuée avec le concours de la 336. Inf.-Div. n'aboutit pas. La dernière, lancée entre le 1^{er} et le 3 septembre permet, grâce à l'appui de l'artillerie allemande de rejeter l'ennemi de l'autre côté du Don.

Pour appuyer l'attaque dans le secteur d'Uryv, le 13 août, une formation de trois Caproni Ca.135 dirigée par le commandant de la 4^{eme} escadrille de bombardement indépendant, le major Mocsay est chargée de détruire un pont sur le Don. Le Ca.135 de Mocsay (M.549) est abattu par la DCA soviétique, seuls deux aviateurs parviennent à s'extraire de l'appareil en flammes. Mocsay est remplacé par le capitaine Schiller.

Le bilan est très lourd, seule la tête-de-pont de Korotoyak a été éradiquée, mais les pertes sont élevées : la 1^{ère} division blindée a perdu la moitié de ses blindés et la 2^{ème} armée déplore la perte de 27 000 hommes.

Quatre mois d'une « drôle de guerre ».



L'INSCRIPTION "SI SEULEMENT J'ÉTAIS AILLEURS" EN DIT LONG SUR L'ÉTAT D'ESPRIT DE CES HOMMES APPARTENANT AU VII^E CORPS

Alors que se déroule plus au sud la bataille de Stalingrad, les Magyars vont connaître un répit de septembre à décembre 1942, leur permettant ainsi de fortifier leurs positions. Le gouvernement Kallay n'envisage pas d'envoi de renforts, les troupes stationnées dans la mère-patrie doivent à tout moment être en mesure à s'opposer à un coup de force de la Roumanie à la frontière transylvanienne. En attendant, la 2^{ème} armée se prépare à défendre sa ligne de front, sur environ 200 km, le long du Don. Les positions de tir, les abris, des bunkers sont aménagés la nuit pour échapper à la surveillance de l'aviation soviétique ou lors des reconnaissances des *frontoviki*. C'est à cette tâche que sont affectés les bataillons de travailleurs formés par des Juifs. Mais le manque de bois, de fer, de barbelés rend ces positions précaires d'autant plus que les pièces antichars promises par les Allemands ne sont jamais arrivées. Après l'attaque contre la 8^e armée italienne le 17 déc 1942 et l'effondrement du secteur tenu par les troupes transalpines, le général Jany insiste pour qu'une réserve soit disponible au moment de la prévisible offensive soviétique. Un corps de réserve est constitué sous le commandement du *Generalmajor* Hans Cramer comprenant la 26. *Infanterie-Division*, la 168^o *infanterie-Division* (aux trois-quarts), le 700. *Panzer-Verband* (avec une cinquantaine de Pz-38), le 190. *Sturmgeschutz Abteilung* et la 1^{ere} division blindée hongroise. Placée très en arrière du front, Jany ne peut disposer à sa guise de cette réserve et en cas d'enfoncement du front durant l'hiver, avec des conditions climatiques extrêmes, des routes impraticables, elle arriverait bien trop tard.



LES PREMIERS FROIDS PRÉCÉDENT L'OFFENSIVE ROSSOÛ/OSTROGHOSK



LES PREMIERS FROIDS
PRÉCÉDENT L'OFFENSIVE
ROSSOH/OSTROGOSK

Cette offensive, l'état-major hongrois sait qu'elle aura lieu dans les zones les moins bien défendues : les saillants, mais reste à savoir quand ?

L'effondrement de la 2^e armée hongroise.

Le plan mis au point par la Stavka consiste à encercler et détruire la 2^e armée hongroise par une 'double pince':

- la pince extérieure est constituée au nord par la 40^e armée du lieutenant-général Kyrill Moskalenko et au sud par le 15^{ème} corps blindé du major-général Kopstov (appartenant à la 3^{ème} armée blindée) et dont la mâchoire doit se refermer à Alexeievka ;

- la pince intérieure est composée au nord du 18^{ème} corps de fusiliers major-général Zykov et au sud par le 12^{ème} corps blindé.

L'offensive d'Ostrogoshsk-Rossoch est déclenchée le 12 janvier 1943 sur le front tenu par la 2^e armée hongroise et le *Corpo Alpino* italien par le Front de Voronej du général Golikov. Les attaques sont lancées à partir de Kantemirovka (3^{ème} Armée blindée), des saillants d'Uryv (40^{ème} Armée) et de Shchuchye (18^{ème} Corps de fusiliers), après une intense préparation d'artillerie, on compte cent canons au kilomètre.

A 11h00 le 4^{ème} régiment d'infanterie (7^{ème} DL) reçoit le choc frontal de la 40^{ème} armée qui ouvre une brèche de six kilomètres, profonde de trois kilomètres. Le lendemain, le 700. *Panzer-Verband* tente de contre-attaquer à Boldirevka avec le 35^{ème} régiment d'infanterie (7^{ème} DL) et l' *Inf.-Reg.* 429 (168. *ID*), il est pratiquement anéanti par la 150^{ème} brigade blindée. A ce stade de l'opération, les 4^{ème} et 35^{ème} RI (7^{ème} DL) et le 23^{ème} RI (20^{ème} DL) sont détruits. La brèche est large maintenant de 10 km et profonde de 12 km.

Le 14 janvier, la 40^{ème} armée s'engouffre dans le trou béant entre le III^{ème} et IV^{ème} Corps, des ponts de bateaux ayant été construits sur la rivière Potudan permettant le passage des T-34. Le 18^{ème} Corps de fusiliers s'élance du saillant de Shchuchye, balayant la 12^{ème} DL en début d'après-midi, pénètre sur huit kilomètres. La situation de la 2^e armée devient critique : deux brèches ont été formées à Uryv et Shchuchye, les 10^{ème} et 13^{ème} se replient sur Ostrogoshsk. Malgré la gravité de la situation, l'État-major allemand refuse de faire intervenir le Cramer Korps. Néanmoins, des unités hongroises continuent de se battre et infligent des pertes conséquentes : la 116^{ème} brigade perd 31 chars, la 150^{ème} brigade la totalité de ses blindés. Plus au sud, à Kantemirovka, le front tenu par le XXIV Panzer-Korps (*Kampfgruppe* Fegelein, *Führer-Begleit Bataillon* et *27.Pz-Div.*) cède, la 3^{ème} Armée blindée se rue sur les arrières du *Corpo Alpino* du *generale* Nasci qui risque de se retrouver entièrement encerclé.

Le 15 janvier, s'engouffrant dans la brèche d'Uryv, la 40^{ème} Armée menace la 2. *Armee* par la brèche ouverte sur le III^e Corps. La 3^{ème} armée blindée a avancé de 60 km, le *Corpo Alpino*, en danger, n'a pas reçu l'ordre de décrocher.

Le 16 janvier, à Korotoyak, la 13^e DL est bousculée par la 40^{ème} armée et se retrouve encerclée dans la "pince intérieure". Le Cramer Korps peut enfin contre-attaquer, trop tard. La 1^{ère} division blindée hongroise parvient à Woitshe où elle est aux prises avec le 18^{ème} Corps de Fusiliers. Kramer donne l'ordre à la division de se replier. Rossoch, quartier-général du *Corpo Alpino*, est prise par la 3^{ème} armée blindée. Les *Alpini* ne reçoivent l'ordre de repli que le lendemain 17 janvier à 11h00.

Ostrogoshsk est atteint par les avant-gardes de la 40^{ème} armée. A Ilsovoyske, les « rampants » de la 2^{ème} brigade aérienne hongroise détruisent les Heja au sol et le lieutenant-colonel Csukas organise la défense de l'aérodrome. Malgré leur manque d'expérience, le personnel au sol réussit à retarder l'avancée des T-34. Le soir du 17 janvier, la 40^{ème} armée et le 18^{ème} corps de fusiliers font leur jonction sur les rives de la rivière Tihaya Sosna.

Hitler déclare Ostrogoshsk '*Festung*' et les hommes (10^e DL, 13^{ème} DL et 168. *Inf.Div.*) encerclés par la 40^{ème} armée ont reçu l'ordre de se battre jusqu'au bout. Le 18 janvier, la « pince extérieure » se referme sur Alekseievka, le 15^{ème} corps blindé faisant sa jonction avec la 305^{ème} division de fusiliers (40^{ème} armée). La 1^{ère} division blindée hongroise tente de se rapprocher d'Alekseievka, mais faute de carburant, les tankistes doivent se résigner à détruire 17 T-38, deux Pz. IV et d'autres véhicules. Aidée par le *Panzerjäger-Abteilung* (Sfl.).559, l'unité permet aux unités encerclées (Kramer Korps, IVe et VIe Corps) d'échapper à l'étreinte mortelle, le 21 janvier.

Le IIIe Corps, coupé de la 2^{ème} armée est subordonné au Siebert Korps et utilisé pour protéger les flancs de la 2. *Armee*.

Tout ce qui reste de la 2^{ème} armée retraite, par un froid atteignant parfois -40°, vers la vallée de l'Oskol, sauf pour les troupes encerclées à Ostrogoshsk. Des groupes se joignent aux divisions alpines italiennes en retraite. La décision de la Stavka de reporter l'effort contre la 2. *Armee* laisse un court répis et permet aux Hongrois de se réorganiser derrière la rivière Oskol. Le colonel Szügyi Zoltan, responsable de l'arme parachutiste, est chargé de la défense d'un secteur de Novy Oskol. Le courage des *alpini* de la *Tridentina*, dont le chef, le général Reverberi, chevauchant un StuGe, pistolet au point galvanise ses troupes, a permis de rompre l'encerclement de Nikolaevka, au bout de onze assauts, le 26 janvier. Ainsi, les autres unités de l'Axe dont les Hongrois, peuvent atteindre le cours de l'Oskol. Ils n'ont pas démérité, impuissants à l'instar des Allemands, des Roumains ou des Italiens à arrêter le rouleau compresseur russe.



HEGYESHALOM, 7 MARS 1943.
CES RESCAPÉS DE L'ENFER DU DON
PORTENT LES STIGMATES DU RUDE HIVER
PASSÉ SUR LES BORDS DU DON



PECS, AVRIL/MAI 1943. CES ARTILLEURS RESCAPÉS DES COMBATS SONT DE RETOUR À LEUR CASERNEMENT

La 2^{ème} armée a perdu la moitié de ses effectifs : 96 016 hommes (45 972 tués et disparus, 28 044 blessés/souffrant de gelures graves et 22 000 prisonniers). La 1^{ère} division blindée a perdu tout son matériel, il ne lui reste que deux Marder II. Les survivants de l'enfer du Don commencent à retourner en Hongrie à partir de mars 1943.

Blâmé par Hitler, Jány déclarera : « la 2^{ème} armée a perdu son honneur... », mais ce désastre encouragera le Régent Horthy à essayer de se désengager de l'Axe en entreprenant des négociations secrètes avec les Alliés.

En 1997, un cimetière monumental a été inauguré à Boldirevka, près de Voronej, contenant 8 375 sépultures.

Le dernier prisonnier de guerre à rentrer sera Andras Tamas, en 2000, « oublié » dans un hôpital psychiatrique pendant 55 ans. Il meurt le 30 mars 2004 à Nyíregyháza.

SOURCES

Magyar Steel, Becze Csaba. Mushroom publications. 2007

Don bend. 1942-1943. An illustrated chronicle of the Royal Hungarian 2nd Honved army.

Les unités hongroises de la Waffen SS

par Krisztián Bene



Évolution de la Waffen-SS

L'Allemagne vaincue en 1918 se retrouve dépourvue d'une armée puissante et dans le cadre de son réarmement elle crée plusieurs organisations paramilitaires destinées à contribuer au rétablissement de son potentiel militaire. Ces organisations visent le renforcement clandestin de l'armée de terre allemande, la *Reichswehr*. Parmi celles-ci on trouve la *Sturmabteilung* (« pelotons d'assaut » du parti national-socialiste) ayant subi une formation militaire « révolutionnaire » qui doit faire partie des forces armées de l'Allemagne. Cependant la conception d'une armée populaire révolutionnaire ne rencontre pas l'enthousiasme de la *Reichswehr* qui va contribuer à l'anéantissement de cette formation pendant la Nuit des Longs Couteaux le 30 juin 1934(1).

Par la suite c'est la *Schutzstaffel* (« escadron de protection »), une autre organisation du parti national-socialiste, qui hérite de ce rôle militaire. Cette organisation fondée en 1925 et dirigée par Heinrich Himmler depuis 1929 est chargée de la protection d'Adolf Hitler. Au fil des années, elle devient une force armée efficace et violente ayant une grande influence sur les événements politiques en Allemagne.

Les premières formations armées de la *Schutzstaffel* sont établies en 1933 après la prise de pouvoir d'Hitler. Ces petits groupes de quelques centaines d'hommes sont appelés *Politische Bereitschaften* (« pelotons de permanence politiques »). Ils assurent la protection de chef d'Etat et contrebalancent les troupes du *Sturmabteilung*(2). On trouve parmi ces premières unités la formation *Leibstandarte SS Adolf Hitler*, la garde prétorienne du régime qui est responsable de la sécurité d'Hitler. Elle existe parallèlement avec les autres unités réunies en une seule formation, la *Verfügungstruppe* (« unités de permanence ») qui sont déjà des bataillons militaires établis sur le modèle des unités de *Wehrmacht* (« force de protection », le nom de l'armée de terre allemande depuis 1934) (3).

Au sein de la *Verfügungstruppe*, quatre bataillons seront élevés progressivement au rang de régiment entre 1934 et 1938 : la *Leibstandarte SS Adolf Hitler*, la *Deutschland*, la *Germania* et le *Der Führer*. Ces unités, qui regroupent 14 000 hommes, constituent dès lors une armée privée dans la main d'Hitler qui peut les déployer pour des missions politiques intérieures sans explication(4).

Les volontaires de ces unités sont sélectionnés d'une manière sévère qui garantit que seuls les candidats engagés dans le mouvement nazi et ayant de bonnes aptitudes physiques puissent servir dans les rangs de cette organisation(5). Leur instruction est par ailleurs assurée par les officiers de la *Reichswehr* comme Paul Hausser et Felix Steiner qui transmettent leurs connaissances sur la guerre moderne à leurs recrues. Cette formation de qualité rassemble alors des unités utilisant tous les types d'armes et particulièrement entraînées sur le plan physique(6).

La première division de la SS est créée (à partir de certains régiments de la *Verfügungstruppe*) en 1939 et est tout de suite déployée dans la campagne contre la Pologne où, malgré des succès indéniables, elle subit de lourdes pertes. Ces pertes nécessitent l'accélération du recrutement en faveur de l'organisation, récemment renommée *Waffen-SS* (« SS en armes »). Ce recrutement sous la direction de Gottlob Berger donne des résultats spectaculaires : l'effectif de la *Waffen-SS* atteint 100 000 hommes en 1940, 220 000 fin 1941, 330 000 fin 1942, 540 000 fin 1943, 910 000 hommes fin 1944(7).

L'office de recrutement de la SS se tourne rapidement vers les pays étrangers qui représentent une réserve humaine potentielle importante et jusqu'ici inaccessible pour les autres forces armées allemandes. Pratiquement tous les pays européens (et quelques non-européens) sont représentés dans les 38 divisions de la *Waffen-SS* dont plus de la moitié de l'effectif est d'origine étrangère. Ainsi on peut conclure que cette organisation est une sorte de légion étrangère allemande(8). Parmi les membres de cette organisation, on trouve également des citoyens hongrois en grande nombre.

Les recrutements illégaux de la Waffen-SS en Hongrie

Gottlob Berger, responsable du recrutement de la Waffen-SS, dont le beau-fils est un allemand ethnique de citoyenneté roumaine, commence à s'intéresser à l'Europe centrale et à la Hongrie dès 1940. Il vise alors le recrutement de 500 volontaires en faveur de la SS en Hongrie et 1 000 hommes en Roumanie. Tandis que cette opération est réalisée avec succès en Roumanie, elle échoue en Hongrie où le gouvernement empêche de manière efficace l'action clandestine de *Volksbund* (l'association des Allemands ethniques en Hongrie) (9). Malgré cet échec, les Allemands de Hongrie représentent toujours une réserve potentielle séduisante pour la SS, étant donné que leurs effectifs dépassent 700 000 personnes(10).

Une nouvelle tentative allemande au début 1941 est plus subtile : le gouvernement allemand organise alors un stage sportif pour les jeunes Allemands qui leur permet de devenir moniteur et d'enseigner dans le cadre du mouvement de la jeunesse allemande en Hongrie (*Deutsche Jugend*). Le recrutement de moniteurs est un succès : 500 jeunes hommes sont transportés clandestinement aux alentours de Vienne d'où ils sont rassemblés dans un camp d'instruction de la *Waffen-SS*. Malgré leur protestation, ils sont contraints de recevoir une instruction militaire pour ensuite devoir servir au sein de la 6^e division SS de montagne *Nord*, déployée en Finlande contre l'Armée Rouge dans le cadre de l'opération Barbarossa(11). Ces volontaires trompés n'ont dès lors plus de possibilité de refuser de servir l'Allemagne, et ne peuvent écrire à leurs familles avant plusieurs mois(12).

Dans le même temps, d'autres jeunes Allemands ethniques de Hongrie sont recrutés illégalement dans le Sud de la Hongrie et sont versés dans une nouvelle division SS de montagne récemment créée qui va porter le nom *Prinz Eugen*. Grâce à cette activité clandestine, le nombre des citoyens hongrois au sein de la *Waffen-SS* atteint 450 en janvier 1942 et 1 250 en janvier 1944(13).

Le premier recrutement légal de la Waffen-SS en Hongrie



MEMBRE DE LA FLORIAN GEYER

Au tournant de 1941 et 1942, le gouvernement hongrois – sous la forte pression des autorités allemandes – s'engage dans la collaboration militaire étendue avec le *Troisième Reich*. Dans le cadre d'une convention, le gouvernement hongrois accepte que la *Waffen-SS* entreprend des recrutements auprès des Allemands ethniques en Hongrie. En même temps, Budapest pose les conditions suivantes : le nombre des recrues sera au maximum de 20 000 hommes, exclusivement des Allemands ethniques pouvant s'engager volontairement dans l'organisation allemande. Par ailleurs les parents des volontaires devront donner une déclaration de consentement et les volontaires perdront leur nationalité hongroise, obtenant en revanche la nationalité allemande(14). Ces conditions sont acceptées par le gouvernement allemand le 12 février 1942 et le recrutement commence aussitôt sur les territoires hongrois habités par la population de l'ethnie allemande(15).

A cause des mauvaises expériences subies au cours du fameux stage sportif obligatoire, l'enthousiasme des Allemands ethniques est limité et la plupart des parents ne signent pas les déclarations de consentement. Ainsi, le nombre des volontaires n'est pas très élevé, mais pendant les deux mois de recrutement les cadres de la *Waffen-SS* réussissent à atteindre le nombre fixé. Au total, 25 709 personnes s'engagent dans la *Waffen-SS*, mais le nombre des volontaires aptes au service militaire selon les conditions allemandes est inférieur à 8 000 personnes. Malgré cette proportion défavorable, 16 527 personnes sont transportées en Allemagne pour une instruction militaire. Le dernier convoi de volontaires quitte le pays le 22 mars 1942(16) et la majorité de ces gens sont intégrés aux divisions de montagne *Prinz Eugen* et de cavalerie *Florian Geyer*(17).

Cette opération de recrutement se révèle être un succès pour l'armée allemande, mais celle-ci est obligée d'augmenter le nombre de ses recrues pour satisfaire aux besoins de la guerre à l'Est. Par conséquent, le gouvernement allemand obtient l'augmentation du nombre des volontaires à 30 000 le 12 juillet 1942. Cependant, le recrutement ne peut commencer qu'en 1942, étant donné que les hommes aptes au service militaire sont déjà engagés dans le cadre de l'armée hongroise (*Magyar Királyi Honvédség*), ainsi il n'y a pas d'avancement dans le recrutement dans un premier temps(18).

Le deuxième recrutement de la Waffen-SS en Hongrie



CAVALIERS SS EN HONGRIE

Au début 1943, la situation militaire se dégrade toujours et l'armée allemande a besoin de nouvelles recrues pour combler les vides dans ses rangs après la défaite de Stalingrad. Par conséquent, les diplomates allemands exercent une grande pression sur le gouvernement hongrois pour obtenir sa permission de recruter les Allemands ethniques au sein de l'armée hongroise. Le premier ministre Miklós Kállay refuse ce plan et essaye de prouver (vainement) que le nombre des Allemands ethniques est insignifiant dans les rangs des forces armées hongroises(19).

La diplomatie allemande vise alors le régent de Hongrie, Miklós Horthy, qui est convoqué pour une rencontre avec Hitler les 16-18 avril 1943. Cet entretien est un grand succès du point de vue allemand car Horthy accepte l'exigence allemande, et ainsi la Waffen-SS peut commencer son recrutement parmi les soldats hongrois d'origine ethnique allemande en juillet 1943. Le nombre des volontaires reste toutefois bas et ceci s'explique pour plusieurs raisons. En effet ce nouveau recrutement ne touche que six classes d'âge, ainsi le nombre des volontaires potentiels est moins élevé qu'auparavant, quand le nombre de celles-ci était douze classes. Il faut ajouter à cela que les vétérans de l'ethnie allemande au sein de l'armée hongroise ayant des expériences sur les combats du front de l'Est diffusent de mauvaises nouvelles qui découragent les gens. En plus, malgré leur origine allemande, la majorité de ces gens ne veulent pas perdre leur citoyenneté hongroise. C'est pourquoi le recrutement dure pendant neuf mois (jusqu'en février 1944), et selon les estimations, 20 000 nouveaux volontaires hongrois d'origine allemande commencent leur service dans les rangs de la Waffen-SS(20).

Si on veut comprendre l'importance de ce chiffre, il faut le comparer avec ceux des pays voisins. Le 28 décembre 1943, le nombre des recrues en faveur de la Waffen-SS est de 5 390 en Slovaquie, 21 516 en Serbie, 17 538 en Croatie et 54 000 en Roumanie(21).

Le troisième recrutement de la Waffen-SS en Hongrie

Ces résultats ne sont pas satisfaisants pour l'état-major allemand qui voudrait exploiter le maximum du potentiel humain allemand de Hongrie. En même temps, le gouvernement hongrois refuse l'élargissement des recrutements, ainsi il faut trouver d'autres moyens pour accéder à cette réserve humaine. La conclusion de l'état-major est simple : il faut réaliser un changement de gouvernement en Hongrie qui permette l'établissement d'une direction politique hongroise plus ouverte vers les exigences allemandes. Le seul moyen de réaliser ce coup d'Etat est la force militaire. Par conséquent, l'armée allemande occupe la Hongrie le 19 mars 1944 et force l'établissement d'un nouveau gouvernement sous la direction du premier ministre Döme Sztójay. Ce changement consolide la situation de la SS en Hongrie qui s'installe tout de suite dans le pays et crée des bureaux dans le centre-ville de la capitale en vue de faciliter la réalisation du recrutement planifié(22).

Les négociations entre les représentants de la Waffen-SS et du gouvernement hongrois sur la reprise du recrutement commencent en mars 1945. Même dans le nouveau gouvernement il y a quelques personnes qui sont défavorables aux idées allemandes, et ainsi le gouvernement refuse le recrutement forcé (demandé par les Allemands), mais accepte que les recrutements sur la base du volontariat continuent(23).

Les conditions acceptées par les deux parties sont les suivantes : Peuvent être convoqués pour servir dans les forces armées allemandes ceux qui se réclament être d'origine allemande sans appartenance familiale ou connaissance de la langue, l'âge de service est fixé à 17 ans et la loi s'applique également aux soldats de l'armée hongroise. Par ailleurs de nouvelles unités de la Waffen-SS constituées de citoyens hongrois seront établies en Hongrie, et leur recrutement est ouvert à tous les soldats appelés possédant la citoyenneté hongroise, d'origine allemande ou non, le recrutement étant réalisé par le commandement militaire allemand en Hongrie(24).

Le nouveau commandement de la SS commence à travailler selon ces conditions. Il organise des comités de recrutement et envoie des ordres d'appel pour les Allemands conscrits par le *Volksbund*. Ce commandement a un budget complété par une subvention hongroise importante. Le montant de celle-ci atteint 50 millions de peng (monnaie hongroise) en 1944. Cette somme est versée pour les frais de recrutement mais aussi comme éventuelle allocations pour les familles des volontaires. Il sert également à la formation de nouvelles divisions SS comme celle de cavalerie *Maria Theresa*(25).



SOLDATS DE LA MARIA THERESA

Le recrutement commence le 23 avril 1944 et concerne tous les hongrois d'origine allemande entre l'âge de 17 et 50 ans. Ces hommes ayant reçu des ordres d'appel du commandement allemand ils sont obligés de se présenter devant les comités de recrutement. Concernant les volontaires, étant donné que ceux-ci ne doivent pas prouver leur appartenance à la race allemande, beaucoup de Hongrois et de personnes d'autres nationalités peuvent s'engager à la Waffen-SS pour éviter le front qui s'approche tous les jours. Pendant la campagne de recrutement qui dure jusqu'en février 1945, approximativement 80-100 000 hommes sont incorporés dont une partie importante n'est pas d'origine allemande(26).

Les unités partiellement ou complètement hongroises de la Waffen-SS

Les volontaires venant de la Hongrie se sont affectés dans plusieurs unités de la Waffen-SS. Certaines formations sont par exemple seulement complétées par des renforts hongrois et d'autres sont formées presque exclusivement avec des éléments hongrois. Nous allons désormais développer la répartition de ces volontaires selon ces deux catégories.

La première unité de la Waffen-SS renforcée par des Allemands ethniques hongrois est la 6^e division SS de montagne *Nord* qui est établie en février 1941. La division est déployée en Finlande sous la direction du groupe d'armée Nord contre l'Armée rouge, mais elle subit de grandes pertes à cause de son instruction hâtive et de la résistance acharnée de l'ennemi. L'unité lutte pendant plus de trois ans en Finlande sur un terrain extrêmement difficile, puis elle est déployée dans la contre-attaque des Ardennes. Cette formation cesse d'exister lors des combats menés contre l'armée américaine en 1944 et 1945(27).

La 7^e division de montagne *Prinz Eugen* de la Waffen-SS est la première grande unité allemande constituée exclusivement par des Allemands ethniques de l'Europe centrale. La formation est formée en mars 1942 avec des volontaires allemands de la Yougoslavie occupée, de la Hongrie et de la Roumanie. La division sera employée contre les partisans en Yougoslavie, comme une troupe mobile et légèrement armée. L'unité lutte alors contre les partisans de Tito et les forces régulières soviétiques pendant toute la guerre. Les combats sont tellement acharnés que la division continue la lutte même après la fin de la guerre et ne cesse d'exister qu'au milieu du mois de mai 1945(28).

La 8^e division SS de cavalerie *Florian Geyer* est créée comme une brigade en août 1941 et elle est élevée au niveau de division en juin 1942. Cette formation utilise des renforts hongrois pendant toute son existence. L'unité est déployée sur le front de l'Est où elle affronte les partisans et les troupes de l'Armée Rouge jusqu'à la fin de 1943. Entre décembre 1943 et mars 1944, elle participe aux opérations contre les partisans en Croatie(29). Le 19 mars 1944, elle a un rôle important dans l'occupation de Hongrie, couvrant les territoires du sud de Transdanubie. A la fin août 1944, l'unité est déployée en Transylvanie contre les armées soviétiques et roumaines. Du septembre 1944 à février 1945, la division lutte sans cesse à partir de Transylvanie jusqu'à Budapest où l'unité est finalement anéantie pendant le siège de la capitale hongroise(30).

La 18^e division SS de grenadiers *Horst Wessel* est créée et instruite en Croatie et en Hongrie au début 1944 en englobant des éléments armés déjà existants et de nouvelles recrues venant surtout de la Hongrie. L'instruction de la division dure jusqu'en novembre 1944. On la retrouve ensuite dans l'occupation de la Hongrie où quelques éléments avaient déjà été déployés, mais aussi dans des missions contre des partisans en Croatie ou contre les troupes régulières soviétiques en Galicie (où elle reçoit temporairement comme renfort l'unité française de la Waffen-SS) (31). Ensuite elle lutte en Hongrie et en Silésie jusqu'à la fin de la guerre et se rend finalement à l'Armée rouge(32).



OFFICIERS DE LA 25^E DIVISION SS

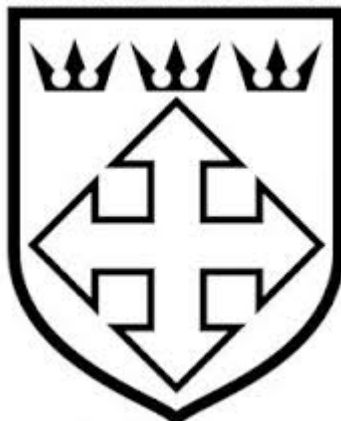
La 31^e division SS de grenadiers *Böhmen-Mähren* ou *Batschka* est formée à l'été 1944 en Hongrie avec des éléments allemands, allemands ethniques et hongrois. L'instruction et l'armement de l'unité comporte de graves lacunes et la valeur combattante de la division est minimale. Cependant, elle est déployée contre l'Armée rouge qui détruit la formation dont les survivants se rendent en avril 1945(33).

La première des divisions presque complètement hongroise est la 22^e division SS de cavalerie *Maria Theresa* dont la formation commence le 1^{er} mai 1944 en Hongrie. L'effectif de l'unité est composé par des Allemands ethniques incorporés et des soldats hongrois envoyés par le ministère de la guerre hongrois(34). Un groupe de combat de la division sous le commandement du commandant Ameiser est envoyée en Transylvanie en août 1944 où malgré son effectif réduit, il lutte avec une bravoure indéniable(35). En octobre, la division joue un rôle primordial dans le coup d'Etat en Hongrie qui élimine le régime de l'amiral Horthy et installe un gouvernement dirigé par un mouvement fasciste, celui de la croix fléchée. Ensuite, l'unité fait partie de la garnison de Budapest et lutte jusqu'à la fin du siège qui dure pendant deux mois. Après la prise de la capitale par l'Armée rouge, seulement quelques rescapés de la division peuvent rejoindre les lignes allemandes(36). Les survivants des deux divisions de cavalerie (*Florian Geyer* et de *Maria Theresa*) sont alors utilisés pour la création d'une nouvelle division de cavalerie qui porte le numéro 37 et le nom *Lützow*. L'organisation de cette unité commence en février 1945, mais ne sera jamais achevé, car la division est déployée prématurément dans des combats défensifs contre les troupes soviétiques. Les survivants de l'unité se rendront en mai 1945 aux Américains(37).

Il faut aussi mentionner qu'on commence également à organiser une autre division de cavalerie hongroise au sein de la *Waffen-SS* à la fin de 1944, mais cette unité (dont l'histoire est peu connue) est anéantie pendant le siège de Budapest. Son numéro, celui de 33, est d'ailleurs immédiatement transféré à la division des volontaires français qui porte le nom de *Charlemagne*(38).



26th Waffen Grenadier Division



der SS Hungaria

INSIGNES DE LA 25^E ET
DE LA 26^E DIVISION

Les négociations sur la création des divisions cent pour cent hongroises résultent de la signature d'une convention le 23 octobre 1944 qui définit que ces unités seront constituées par des Allemands ethniques et des Hongrois, l'armement et l'instruction étant assurés par l'armée allemande, ces divisions devant être déployées lors de la défense de la Hongrie. Finalement, deux unités sont formées dans le cadre de cette convention : les 25^e et 26^e divisions SS de grenadiers qui portent les noms *Hunyadi* et *Hungaria*(39). A cause de l'avance des troupes soviétiques, les volontaires seront transportés pour l'instruction en Allemagne. La majorité de ceux-ci resteront dans les camps d'instruction jusqu'à la fin de la guerre, mais quelques petits groupes de combat seront déployés contre l'Armée rouge, par exemple à Berlin(40). A la fin des hostilités, beaucoup de soldats hongrois se rendent aux Américains, mais sont également nombreux ceux qui rentrent en Hongrie parmi les réfugiés civils(41).



GRENADIERS DES
DIVISIONS HUNYADI

On peut conclure que la participation hongroise au sein de la Waffen-SS est relativement importante. Etant donné que sur un effectif de 900 000 personnes, approximativement 150 000 appartiennent à la Hongrie, le taux des volontaires d'origine hongroises est élevé. En plus, les éléments hongrois sont présents dans 10 divisions sur 38 de l'organisation allemande ce qui est également une proportion importante et relativement peu connue jusqu'ici. En même temps, leur contribution aux combats est moins spectaculaire, car d'une part, les premiers éléments hongrois sont incorporés aux autres divisions de la Waffen-SS et leurs faits d'armes individuels sont moins visibles. D'autre part, les unités composées entièrement de Hongrois ne seront créées que vers la fin de la guerre, ainsi leur instruction reste inachevée et leur équipement fait défaut. Par conséquent, la combattivité de celles-ci est réduite et leur participation dans les opérations n'est qu'épisodique.

NOTES

- (1) Hausser 1966 : 15.
- (2) Höhne 1986 : 215.
- (3) Knopp 2006 : 279.
- (4) Hausser 1966 : 230-234.
- (5) Himmler 1978 : 60-62.
- (6) Stein 1970 : 49-54.
- (7) Himmler 1978 : 182.
- (8) Hausser 1966 : 77.
- (9) Tilkovszky 1974 : 21.
- (10) Tilkovszky 1989 : 129.
- (11) Tilkovszky 1973 : 40
- (12) Kovács-Számvéber 2001 : 48.
- (13) Klietmann 1965 : 515.
- (14) Ránky-Pamlényi-Tilkovszky-Juhász 1968 : 642-643.
- (15) Tilkovszky 1974 : 36.
- (16) Stein 1970 : 172.
- (17) Tilkovszky 1974 : 66.
- (18) Kovács-Számvéber 2001 : 61.
- (19) Tilkovszky 1974 : 111
- (20) *Idem.* 143.
- (21) Stein 1970 : 173.
- (22) Ránky-Pamlényi-Tilkovszky-Juhász 1968 : 789.
- (23) Tilkovszky 1974 : 143.
- (24) Leleu 2007 : 171.
- (25) Ránky-Pamlényi-Tilkovszky-Juhász 1968 : 818.
- (26) Tilkovszky 1974 : 153-170.
- (27) Williamson 2004a : 5-9
- (28) *Idem.* 11-15.
- (29) Hausser 1966 : 382-383.
- (30) Williamson 2004a : 17-20.
- (31) Kovács-Számvéber 2001 : 323-325.
- (32) Williamson 2004b : 24, 33.
- (33) Tilkovszky 1973 : 75.
- (34) Klietmann 1965: 234.
- (35) Kovács-Számvéber 2001 : 342-347.
- (36) Williamson 2004b : 39-40.
- (37) Klietmann 1965 : 303-305.
- (38) Windrow 1982 : 25, voir aussi Littlejohn 1987 : 118-119.
- (39) Klietmann 1965 : 255.
- (40) Kovács-Számvéber 2001 : 446-447.
- (41) Hausser 1966 : 420.

BIBLIOGRAPHIE

- Hausser, Paul : Soldaten wie andere auch. Der Weg der Waffen-SS. Osnabrück, Munin Verlag, 1966.
- Himmler, Heinrich : Discours secrets. Paris, Gallimard, 1978.
- Höhne, Heinz : L'ordre noir, Histoire de la SS. Tournai, Casterman, 1972.
- Klietmann, K. G. : Die Waffen-SS. Eine Dokumentation. Osnabrück, Verlag « Der Freiwillige » , 1965.
- Knopp, Guido : Les SS, un avertissement de l'histoire. Paris, Presses de la Cité, 2006.
- Kovács, Zoltán András-Számvéber, Norbert : A Waffen-SS Magyarországon. Budapest, Paktum Nyomdaipari Társaság, 2001.
- Leleu, Jean-Luc : La Waffen-SS. Soldats politiques en guerre. Perrin, Paris, 2007.
- Littlejohn, David : Foreign Legions of the Third Reich. Tome 3. San Jose, James Bender Publishing, 1987.
- Ránky-Pamlényi-Tilkovszky-Juhász (éds) : A Wilhelmstrasse és Magyarország. Német diplomáciai iratok Magyarországról 1933-1944. Budapest, Kossuth, 1968.
- Stein, Georges H. : Histoire de la Waffen SS. Paris, Sock, Le Livre de Poche, 1970.
- Tilkovszky, Lóránt : A Fegyveres-SS magyarországi toborzóakciója In : Hadtörténelmi Közlemények, 1973, n° 1, 38-78.
- Tilkovszky, Lóránt : SS-toborzás Magyarországon. Budapest, Kossuth, 1974.
- Tilkovszky, Lóránt : Hét évtized a magyarországi németek történetéb I 1919-1989. Budapest, Kossuth, 1989.
- Williamson, Gordon : The Waffen-SS (2). 6. to 10. divisions. Oxford, Osprey, 2004.
- Williamson, Gordon : The Waffen-SS (3). 11. to 23. divisions. Oxford, Osprey, 2004.
- Windrow, Martin : The Waffen-SS. Oxford, Osprey, 1982.

Le siège de Budapest⁽¹⁾

par Krisztián Bene



TUNNEL TRANSFORMÉ EN BUNKER

La capitale hongroise avant le siège

Au cours de l'année 1944, le déroulement de la guerre devient défavorable au Royaume de Hongrie. En raison de l'approche du front et des troupes de l'Armée rouge, l'armée hongroise est obligée de se préparer pour de lourds combats défensifs sur les frontières orientales du pays. Cependant l'état-major hongrois est convaincu que ces combats ne vont pas toucher l'intérieur de la Hongrie et que la capitale hongroise est en sécurité contre des attaques de l'armée de terre soviétique. Le commandement des armées de l'Axe prépare d'ailleurs des positions défensives sur la ligne des Carpates en s'appuyant sur les positions fortifiées existantes sur les territoires hongrois et roumain. Ce plan échoue néanmoins le 23 août 1944 quand la Roumanie change le camp, rompt son alliance avec l'Allemagne et continue la guerre aux côtés des Soviétiques. Ce changement va bouleverser les plans du Groupe d'armées Sud qui a déjà subi de sérieuses défaites et de grandes pertes lors de la grande offensive d'été de l'Armée rouge (opération Bagration) (2).

En septembre 1944 la 3^e armée hongroise lance une offensive et lutte avec succès contre les troupes roumaines dans la région de Torda mais cette victoire est éphémère, car l'Armée rouge arrive dans la région à travers les cols encore ouverts dans les Carpates(3). Les troupes soviétiques, épaulés par leurs nouveaux alliés roumains, contournent alors par cette manœuvre les positions allemandes et hongroises dans les Carpates et lancent une attaque de grande envergure contre les troupes hongroises. L'offensive générale soviétique contre la Hongrie est lancée le 6 octobre. La supériorité numérique et matérielle écrase la défense de la 3^e armée hongroise établie le long de la frontière roumano-hongroise, perce le front et vise l'encerclement des troupes germano-hongroises sur la ligne des Carpates. Des renforts allemands arrivés dans le secteur sont lancés au combat et empêchent la réalisation du plan soviétique en infligeant des pertes importantes aux troupes soviétiques (plus de 500 chars perdus) majoritairement dans le cadre de la bataille de blindés de Debrecen (qui est la deuxième plus grande bataille de chars de la Seconde Guerre mondiale) menée entre les 9 et 20 octobre. Le succès de l'Axe n'est que temporaire car ses troupes doivent se préparer pour la défense de la Hongrie dans des positions géographiques difficilement tenables (sur la grande plaine hongroise) (4).

L'Armée rouge, et surtout Staline, veulent lancer le plus tôt possible l'offensive pour occuper Budapest avant que les troupes hongroises et allemandes puissent achever les travaux défensifs entamés autour de la capitale hongroise. L'attaque du 2^e Front ukrainien (dans l'armée soviétique un front désigne une armée ou éventuellement un groupe d'armées et reçoit son nom à partir du théâtre d'opérations où il est déployé) démarre le 29 octobre 1944, perce le front tenu par la 3^e armée hongroise et les troupes soviétiques approchent de la capitale, mais elles ne sont pas capables d'occuper la ville défendue par des troupes récemment arrivées occupant une ligne de fortifications inachevée. En reconnaissant la futilité de cette opération coûteuse et inefficace, le commandement soviétique emploie donc ses troupes à encercler la capitale plutôt que de lancer une nouvelle attaque directe(5).

Du côté germano-hongrois les travaux de fortifications autour de Budapest ne commencent que le 11 septembre. La tâche la plus importante est la construction d'une ligne de défense à l'Est de la capitale(6). Cette ligne est elle-même constituée de trois lignes de fortifications successives devant la ville et de six lignes (surtout des barricades défendues par des barrages de mines) à l'intérieur de Budapest. Cette ligne nommée Attila est complétée par celles de Karola et Margit qui se trouvent au Nord-est et au Sud-ouest de la capitale. Ces lignes ne sont pas achevées, ainsi leur efficacité dans la défense dépend de la valeur combattante des troupes qui les occupent(7).

En octobre, toutes les forces mobilisables sont concentrées dans la capitale où on trouve un étrange mélange des troupes allemandes et hongroises : des soldats SS récemment recrutés en Hongrie, des auxiliaires (surtout des citoyens soviétiques appelés Hiwi), des troupes hongroises décimées, le reste de quelques troupes allemandes prestigieuses et quelques petits groupes de volontaires récemment établis. Ces troupes de second ordre ont des caractéristiques communes : leurs effectifs sont bas, le manque d'armes et le niveau d'instruction militaire également bas. Malgré ces problèmes, ces troupes hétéroclites sont capables de repousser la première attaque des Soviétiques contre la capitale au début novembre, étant donné que celles-ci sont aussi épuisées après les combats d'une longue campagne(8).

Après l'échec des attaques lancées directement contre Budapest, le commandement soviétique décide de déployer de nouvelles unités dans l'opération d'encerclement de la capitale hongroise. D'une part, le 2^e Front ukrainien du maréchal Malinovsky comportant des forces soviétiques et roumaines reçoit des renforts importants constitués par 200 chars et 40 000 soldats des réserves centrales de l'Armée rouge. D'autre part, le 3^e Front ukrainien du maréchal Tolbuhin, jusqu'ici occupant des positions en Yougoslavie, est envoyé à l'aide des troupes soviétiques en Hongrie. Ces forces doivent réaliser l'encerclement de la capitale hongroise et éliminer la résistance de Budapest. L'opération est lancée le 20 décembre contre la ligne Margit aux alentours du lac Velencei (au sud-ouest de la capitale) où les troupes soviétiques réussissent à percer le front et terminent l'encerclement de la capitale le 26 décembre(9).



BOMBARDEMENT DE BUDAPEST

L'état-major allemand reconnaît alors la menace constituée par l'offensive soviétique, ce qui semble d'autant plus dangereux qu'il n'y a plus de points d'appui à l'ouest de Budapest dont la défense semble désormais pratiquement impossible. Ce fait et la faiblesse des troupes défendant la ville causent un dilemme au commandement allemand : Est-ce que cela vaut la peine de tenir la capitale dans des conditions aussi défavorables dans le seul but de ralentir les progrès de l'Armée rouge et risquer de perdre toutes les troupes déployées pour cela ? Pour certains éléments de l'état-major allemand la décision de défendre la ville semble être la bonne, mais elle peut entraîner la destruction de la ville. Les politiciens hongrois et les commandants militaires hongrois et allemands n'ont pas l'intention de défendre une ville intenable, mais Hitler ordonne la défense de Budapest jusqu'au bout et la déclare « forteresse » (*Festung* en allemand) le 1^{er} décembre. Après cette décision définitive, le commandement militaire est obligé de suivre l'ordre malgré le fait que même les généraux allemands soient convaincus de ne pas être capables de défendre la ville(10).

Les forces en présences

En essayant de donner un plan précis des unités déployées dans la bataille de Budapest, on rencontre des difficultés. D'une part, même les commandants des armées de l'Axe ne connaissent pas les effectifs précis de leurs unités à cause de la situation confuse qui résulte des retraits, des réorganisations, des désertions, etc. Parfois, même les états-majors divisionnaires falsifient les chiffres en donnant des rapports sur des effectifs dérisoires pour qu'on puisse éviter les missions trop dangereuses. D'autre part, les informations soviétiques postérieures données sur l'effectif de leurs troupes sont volontairement sous-évaluées pour accentuer les résultats atteints. Ainsi, on est obligé de donner les chiffres les plus probables, mais il faut admettre qu'ils ne sont certainement pas tout à fait précis.

Les unités hongroises(11)

Nom de l'unité	Effectif total	Effectif combattant
10 ^e division d'infanterie	7500	1000
12 ^e division d'infanterie de réserve	4000	500
1 ^{re} division blindée	5000	500
I ^{er} et II ^e bataillons d'assaut universitaires	1000	1000
Bataillon Vannay	1000	800
Reste du 1 ^{re} division de hussards	1000	250
Reste du 6 ^e groupe d'artillerie d'assaut	2000	1000
6 ^e groupe DCA	2000	800
5 bataillons de gendarmerie	1500	1000
Différentes unités de sapeurs	7000	2000
Bataillon de garde Budapest	800	800
I ^{er} et II ^e bataillons d'assaut	1000	1000
Unités de fortunes organisées sur place	2000	1600
Bataillon de l'ordre Budapest	300	300
Différentes unités d'artillerie	500	0
Police de Budapest	7000	2000
Unités de train	3000	0
Groupes de combat politiques (hungaristák)	1500	500
Troupes de garde nationale (KISKA)	7000	0
Total	55100	15050
Sans des unités de police et de garde nationale	38100	13050

Pour comprendre la réalité derrière ces chiffres, il faut savoir que les unités de police et gendarmerie, ainsi que celles organisées avec des moyens de fortune dans la ville encerclée n'ont pratiquement aucune valeur combattante.

Ce fait est prouvé aussi lors des combats où ces troupes ne sont pas déployées faute d'instruction et d'armement appropriés. Par conséquent, c'est seulement une moindre partie des troupes hongroises qui est réellement utilisée dans la défense de la capitale, approximativement un tiers de l'effectif théorique(12).

Les unités allemandes et de la Waffen-SS(13)

Nom de l'unité	Effectif
8 ^e division SS de cavalerie Florian Geyer	8000
22 ^e division SS de cavalerie Maria Theresia	11345
Division de grenadiers blindés Feldhernhalle	7255
13 ^e division blindée	4983
Éléments de la 271 ^e Volksgrenadier division	1000
1 ^{er} régiment SS de police	700
I/40 groupe DCA lourd	500
12 ^e compagnie SS d'automitrailleuses de police	100
Divers groupes de combats	1500
12 ^e régiment d'assaut DCA	1000
573 ^e groupe DCA lourd	200
Bataillon Europa	300
Bataillon z.b.V. 500 (bataillon disciplinaire)	200
Groupes dispersés resté dans la capitale	2500
Éléments du IX ^e corps alpin SS	1500
Malades et blessés non-évacués	1500
Total	42600

On peut dire que la qualité et le moral des unités allemandes en général est bien supérieure à ceux de leurs homologues hongrois, car leur armement et leur instruction sont d'un niveau bien plus élevé, mais l'effectif de ces troupes combattantes ne dépasse pas 20 000 hommes. Cependant, il y a certaines troupes qui, malgré le port de l'uniforme de l'armée allemande, appartiennent aux autres nationalités, surtout dans les unités de la Waffen-SS.

Le nombre des Hongrois est le plus grand parmi eux, mais on y trouve aussi des Alsaciens, des Serbes, des Roumains, des Slovaques, des Finlandais, des Flamands, des Suédois, des Espagnols, des Russes, des Ukrainiens, des Tartares, etc. La qualité de ces soldats, partiellement volontaires, partiellement incorporés, est très variable : il y a aussi des éléments de premier ordre et ceux inutilisables. Mais même ces derniers luttent souvent d'une manière disciplinée car le caractère idéologique de la guerre ne leur permet pas de se rendre aux ennemis häss(14).

Les troupes soviétiques et roumaines(15)

Rive droite (Buda)	Rive gauche (Pest)	Renforts
75 ^e corps de fusiliers (3 divisions, 1 brigade)	30 ^e corps de fusiliers (4 divisions)	25 ^e et 36 ^e divisions de fusiliers de la Garde indépendantes
2 ^e corps motorisé de la Garde	337 ^e division de fusiliers	37 ^e brigade blindée de la Garde
10 ^e corps de fusiliers de la Garde (2 divisions)	36 ^e division de fusiliers de la Garde	30 ^e régiment de chars lourds de la Garde
49 ^e division de fusiliers de la Garde	7 ^e corps roumain (3 divisions)	1505 ^e régiment de canons d'assaut
23 ^e corps de fusiliers (2 divisions)	66 ^e division de fusiliers de la Garde	12 ^e et 14 ^e brigades de sapeurs
37 ^e corps de fusiliers (3 divisions)		5 ^e division d'artillerie de percée
18 ^e corps de fusiliers indépendant (4 divisions)		5 ^e division DCA
		105 ^e groupe de mortiers lourds indépendant
		22 ^e brigade d'artillerie antichar indépendant
		152 ^e brigade d'artillerie indépendante
		7 ^e division d'artillerie de percée
		114 ^e brigade de mortiers lourds indépendante
		90 ^e brigade de mortiers lourds indépendante
60000	66900	30000

Malgré le fait qu'on ne connaît pas l'effectif précis de toutes les unités soviétiques et roumaines, on peut accrédi-ter les chiffres ci-dessus qui montrent que les forces assiégeantes s'élèvent à 160 000 soldats dont 100 000 font partie des troupes combattantes (et une supériorité matérielle très importante) tandis que les défenseurs ne sont que 35 000 soldats valables au début du siège. Ce taux (1 : 2,9) ne représente pas une supériorité numérique écrasante du côté des Soviétiques, mais avec les lacunes précédemment relevées dans le camp de l'Axe (le manque d'armement lourd, le niveau bas de l'instruction et du moral) les assiégeants ont une supériorité décisive dans la future bataille(16).



KARL PFEFFER-WILDENBRUCH



RODION MALINOWSKI



FYODOR TOLBUHIN

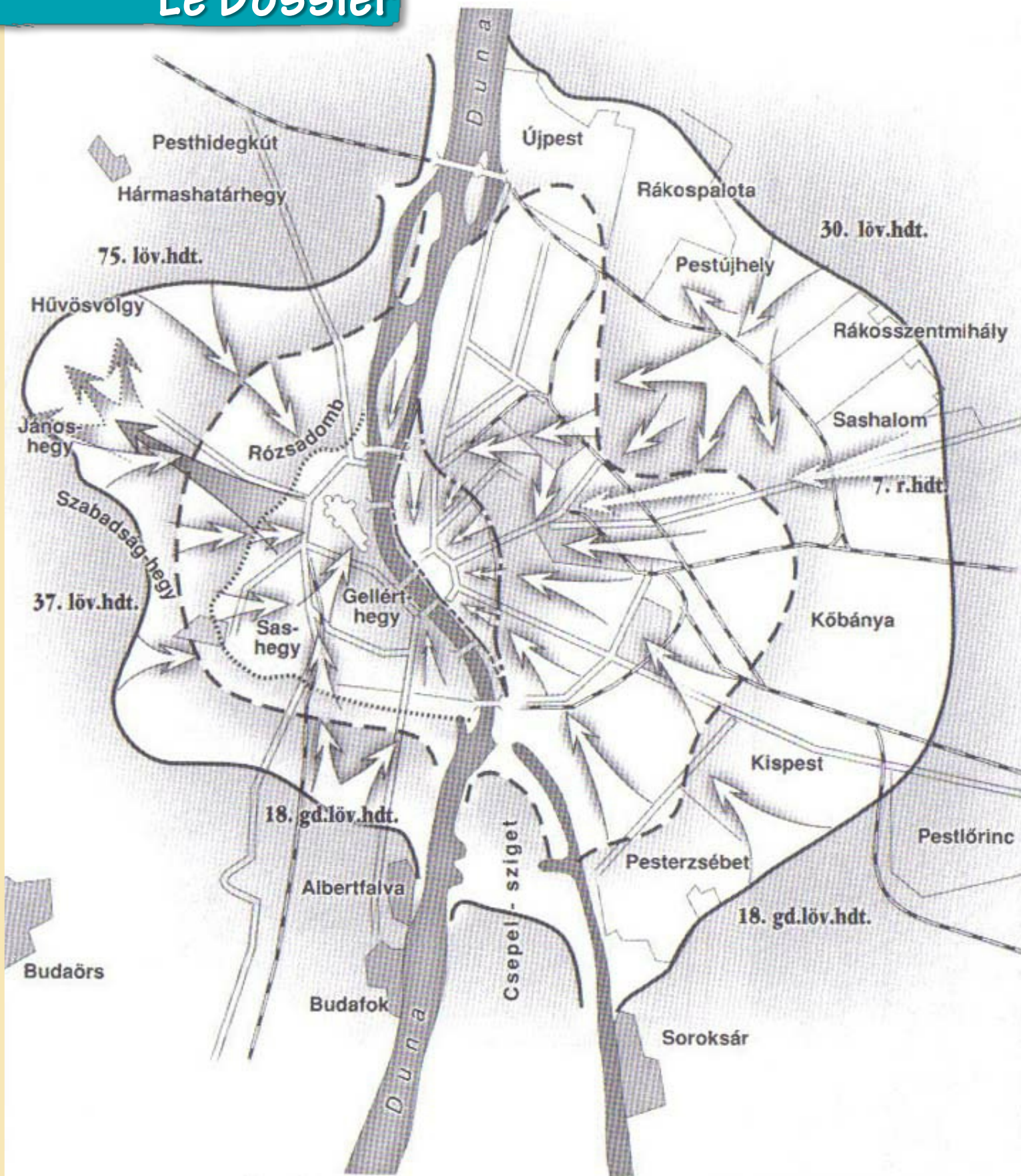
Les défenseurs de la capitale sont sous le commandement du général Karl Pfeffer-Wildenbruch, le commandant du IX^e corps alpin SS. Vétéran de la Première Guerre mondiale, membre de la police, ancien commandant du IV^e SS Polizei Panzergrenadier Division et du VI^e corps d'armée SS, il est envoyé en Hongrie en septembre 1944 pour empêcher le changement de camp de la Hongrie et pour participer à l'organisation des nouvelles unités SS. Comme commandant des troupes allemandes à Budapest, il dirige la défense de la capitale, une mission qui dépasse les capacités du général, étant donné que son expérience n'est réelle que dans le domaine du maintien de l'ordre(17). Cependant il est aidé dans sa tâche par des officiers expérimentés : le lieutenant-colonel Usdau Lindenau, chef de son état-major, le général de brigade Joachim Rumorh, commandant de la 8^e division SS de cavalerie *Florian Geyer*, le général de brigade August Zehender, commandant de la 22^e division SS de cavalerie *Maria Theresia*, le général de brigade Gerhard Schmidhuber, commandant de la 13^e division blindée, le général de brigade Günther von Pape, commandant de la division de grenadiers blindés *Feldhernhalle* et le lieutenant-colonel Kündiger, commandant temporaire des éléments de la 271^e *Volks grenadierdivision* restés dans la ville(18).

Le commandant des troupes hongroises de Budapest est le général d'armée Iván Híndy. Vétéran de la Première Guerre mondiale, juriste, enseignant à l'académie militaire Ludovika, commandant du I^{er} corps d'armée, il devient le chef suprême des troupes de la capitale le 29 novembre 1944. Cependant, cette nomination n'a pas de poids, car c'est l'état-major allemand qui exerce le commandement effectif dans la ville assiégée, y compris des troupes hongroises(19). Les autres officiers hongrois importants pendant le siège sont les suivants : le général de division Imre Kalándy, chef de l'état-major, le général de brigade Ern Billnitzer, commandant des canons d'assaut, le général de brigade Kornél Oszlányi, commandant de la 10^e division d'infanterie, le général de brigade István Baumann, commandant de la 12^e division d'infanterie de réserve et le lieutenant-colonel László Veresváry, commandant du bataillon de garde Budapest(20).

Nos informations sur les généraux soviétiques sont moins précises à cause de la nature laconique des sources russes, ainsi on ne peut présenter que les deux maréchaux dirigeants les troupes assiégeantes. Rodion Iakovievitch Malinovski, le commandant du 2^e Front ukrainien, est un vétéran de la Première Guerre mondiale. Il participe à la guerre d'Espagne comme conseiller militaire et devient commandant de corps d'armée en 1941, puis commandant d'armée en 1942. Nommé maréchal en 1944, il participe à la libération d'Odessa et aux opérations en Hongrie. Son "camarade" dans le siège de Budapest est Fedor Ivanovitch Tolboukhine, commandant du 3^e Front ukrainien. Vétéran de la Première Guerre mondiale, il a occupé de hauts postes à l'état-major des différents Fronts de l'Armée Rouge. Il a participé à la bataille de Stalingrad comme commandant de la 57^e armée, avant de prendre la tête du 3^e Front ukrainien. C'est Tolboukhin qui va se tailler la part du lion dans le succès des opérations soviétiques en Hongrie(21).

Le siège

Le véritable siège de la capitale hongroise ne commence que le 26 décembre quand les troupes soviétiques terminent l'encerclement et peuvent commencer l'élimination systématique des positions défensives. Il faut remarquer que le commandement militaire allemand de la capitale propose l'évacuation de la rive gauche (Pest) dès le 18 novembre pour que l'on puisse construire des positions défensives solides sur la rive droite d'où les troupes pourront reculer vers l'arrière en cas d'échec, mais l'état-major central allemand refuse cette idée. Tenir la capitale hongroise est primordiale dans les plans d'Hitler qui considère la ville comme la première ligne de défense des gisements pétroliers de Zala en Hongrie ainsi que de la fameuse forteresse alpine qu'il entend constituer. Ainsi l'évacuation de la ville est inacceptable pour lui. Après l'encerclement de la capitale, Pfeffer-Wildenbruch proposera une sortie afin de sauver ses troupes, mais sa proposition est de nouveau rejetée. Par contre, on lui promet de libérer Budapest dans le cadre d'une contre-offensive allemande(22).



A szovjet csapatok helyzete

	1945. I. 1-jén
	1945. I. 9-én
	1945. I. 15-én
	1945. I. 18-án
	1945. II. 6-án



A szovjet csapatok iránya



A román csapatok iránya



A németek kitörési kísérlete 1945.2. 11-én

La grande offensive contre Pest est lancée par les troupes soviétiques et roumaines du maréchal Malinovski, qui veut se couvrir de gloire pour la prise de Budapest, dès le 25 décembre(23). Le résultat de l'attaque est spectaculaire : les deux premières lignes de fortifications sont percées le 28 décembre, et les troupes soviétiques atteignent la zone urbaine. Le 29 décembre, le commandement soviétique propose la capitulation aux défenseurs, ce que ces derniers rejettent et les combats continuent. Les troupes de Pest dont l'effectif combattant ne dépasse pas celui d'une division complète luttent pendant trois semaines, mais finalement elles sont obligées de reculer à Buda. Les derniers éléments de ces troupes quittent la rive gauche le 17 janvier, mais des groupes isolés continuent le combat encore pendant des jours(24).



COMBAT URBAIN

Le siège de Buda commence aussi le 25 décembre quand les premières troupes soviétiques arrivent dans la région. Le manque des postes de combat rend la situation des défenseurs difficile, mais le terrain montagneux empêche également le progrès rapide des assaillants. Malgré ces difficultés, les troupes de garnison, surtout la 8^e division SS de cavalerie, repoussent toutes les attaques. Après l'évacuation de Pest, leurs positions sont renforcées par les troupes transférées sur la rive droite. Parallèlement, l'état-major allemand essaie de tenir sa promesse en lançant

des attaques avec le VI^e corps blindé SS (qui contient presque la moitié des chars allemands disponibles sur le front de l'Est) pour libérer la capitale, mais ces opérations (Konrad I, II et III) échouent face à la supériorité numérique écrasante des troupes soviétiques(25). Malgré l'échec des contre-offensives allemandes, les défenseurs de Buda ne reçoivent pas d'attaques pendant la durée des opérations, ce qui est un soulagement pour les membres de la garnison.



RAVITAILLEMENT AÉRIEN

Le commandement allemand de la ville assiégée fait des plans pour préparer une sortie de la garnison depuis le début du siège, mais faute du consentement d'Hitler, ces plans ne sont réalisés ni en décembre, ni en janvier malgré des conditions pourtant favorables (les positions soviétiques étaient alors peu fortifiées, les troupes allemandes envoyées pour libérer la capitale étaient alors proches, et l'état matériel et moral des défenseurs était encore supérieur). À cause de cette hésitation, Pfeffer-Wildenbruch n'ordonne une sortie que le 11 février quand la défense de la ville n'a plus aucune chance réelle. Cette sortie à laquelle participent à peu près 40 000 hommes (soldats, civils) se solde par un échec écrasant : à peine 700 hommes atteignent les lignes allemandes, et plus de 22 000 sont faits prisonniers, le reste meurt ou disparaît(26).



PIÈCE D'ARTILLERIE ABANDONNÉE

Bilan de l'opération

Le siège de Budapest est la plus longue offensive lancée contre une ville par l'Armée Rouge pendant la Seconde Guerre mondiale. Officiellement, il dure pendant 108 jours (du 29 octobre 1944 au 11 février 1945) tandis que ceux de Stalingrad et de Berlin ne durèrent que 76 et 23 jours. Les pertes des deux côtés furent aussi considérables : pratiquement la totalité de la garnison de la capitale (80 000 soldats) et plusieurs autres éléments des armées allemandes et hongroises sont morts ou faits prisonniers, mais les Soviétiques perdent aussi 80 000 morts et 240 000 blessés lors des combats(27). Ces chiffres sont énormes, mais ne montrent pas quel belligérant profite le plus de cette campagne et par conséquent ils ne permettent pas de définir qui peut être considéré comme le vainqueur de la bataille.

D'une part, l'état-major allemand a voulu stabiliser le front du Sud et surtout gagner du temps pour le Reich. Tous les jours gagnés lors de l'opération de Budapest ont contribué à la survie de l'État hitlérien. De ce point de vue, la défense de la capitale hongroise semble être un succès, car elle ralentit les progrès des troupes de l'Armée Rouge et fait gagner des mois à Hitler pour renforcer les territoires du centre de l'Allemagne. Mais ce succès a un prix très élevé : l'Axe perd plus de 100 000 soldats allemands et hongrois, ce qu'on ne peut plus remplacer. D'autre part, le commandement soviétique, qui veut atteindre le plus tôt possible les territoires allemands à n'importe quel prix, doit constater que ses troupes (2^e et 3^e Fronts ukrainiens) subissent un retard très important, ainsi elles ne peuvent plus participer à la campagne contre l'Allemagne(28). On peut conclure que grâce à ce fait, la défense de Budapest est une victoire pour l'armée allemande, mais cette victoire est remportée en grande partie par des soldats hongrois dont la vie et la capitale sont sacrifiées pour l'intérêt allemand.



COLONNE DE SOLDATS SOVIÉTIQUES
DANS LES RUES DE BUDAPEST



BUDAPEST DÉVASTÉE

Malgré le fait que les troupes hongroises participant à la défense furent de deuxième ordre, des unités dites allemandes continrent des citoyens hongrois en grand nombre (la 8^e division SS de cavalerie *Florian Geyer* et la 22^e division SS de cavalerie *Maria Theresia*) et ces dernières ont eut une part considérable dans la défense de la ville qui prolonge l'agonie de l'État allemand voué à disparation. Mais malgré leur résistance héroïque, on peut constater que les vrais perdants sont les citoyens hongrois qui subissent des pertes humaines et matérielles énormes dans une bataille livrée pour une cause perdue.

NOTES

- (1) Le présent article est la version modifiée et raccourcie de celui paru dans le n° 11 du magazine Dernière Guerre Mondiale.
- (2) Gosztanyi 1998 : 13.
- (3) Ungváry 2005 : 307-321.
- (4) Vargyai 2001 : 382.
- (5) *Ibid.* 383-384.
- (6) Sipos 1997 : 368.
- (7) Kollega 1996 : 393.
- (8) Ungváry 2005 : 363-365.
- (9) Kollega 1996 : 389-391.
- (10) Gosztanyi 1995 : 228.
- (11) Gosztanyi 1998 : 51-52.
- (12) *Ibid.* 52.
- (13) Ungváry 2001 : 71.
- (14) *Ibid.* 71-72.
- (15) Számvéber 1999 : 21.
- (16) Ungváry 2001 : 77.
- (17) Sipos 1997 : 369.
- (18) Ungváry 2001 : 80-81.
- (19) Sipos 1997 : 163.
- (20) Ungváry 2001 : 81-85.
- (21) Sipos 1997 : 305, 446.
- (22) Gosztanyi 1995 : 228-229.
- (23) Gasparovich 1999 : 58.
- (24) Vargyai 2001 : 387.
- (25) Gasparovich 1999 : 130-146.
- (26) Gosztanyi 1995 : 141-153.
- (27) Ungváry 2001 : 302-306.
- (28) Gasparovich 1999 : 57.

BIBLIOGRAPHIE

- Gasparovich, László : A rettegés ötven napja. Budapest ostroma és a kitörési kísérlet. Hajja & Fiai, 1999.
- Gosztanyi, Péter : Budapest lángokban 1944-1945. Móra Ferenc Kiadó, 1998.
- Gosztanyi, Péter : A magyar honvédség a második világháborúban. Európa, 1995.
- Kollega Tarsoly, István : Magyarország a XX. században. Politika és társadalom, hadtörténet, jogalkotás. Babits Kiadó, 1996.
- Kovács, Zoltán András-Számvéber, Norbert : A Waffen-SS Magyarországon. Paktum Nyomdaipari Társaság, 2001.
- Sipos, Péter : Magyarország a második világháborúban. Lexikon A-Zs. Petit Real Könyvkiadó, 1997.
- Számvéber, Norbert (sous la direction) : Erd a Duna mentén. A Budapestért folytatott harcok katonai iratai a Hadtörténelmi Levéltárban. Petit Real Könyvkiadó, 1999.
- Ungváry, Krisztián : Budapest ostroma. Corvina, 2001.
- Ungváry, Krisztián : A magyar honvédség a második világháborúban. Osiris, 2005.
- Vargyai, Gyula : Magyarország a második világháborúban. Összeomlástól összeomlásig. Korona Kiadó, 2001.

Les casques Adrian 1915 reconditionnés

par Nicolas Moreau



Lors des premiers mois de la Grande Guerre, les soldats français sont coiffés du fameux képi modèle 1884 en tissu garance. Indissociable de la silhouette du pioupiou, ce képi n'offre bien malheureusement aucune protection à son porteur. En effet, dans la guerre de tranchées, la majorité des blessures dont souffraient les poilus étaient des blessures à la tête, faisant alors apparaître la nécessité d'une protection particulière. C'est ainsi que fin 1914, apparaît dans les lignes françaises la cervelière, simple calotte métallique destinée à être portée sous le képi, mais qui, offrant une protection encore insuffisante, sera vite abandonnée.

Début 1915, un colonel d'intendance au nom aujourd'hui bien connu des collectionneurs de militaria français des deux guerres mondiales, le Colonel Adrian propose un modèle de casque relativement facile et rapide à produire, casque auquel le nom de son concepteur restera attaché. Ce casque est adopté et fera ses preuves au cours de la Grande Guerre en sauvant la vie à d'innombrables poilus.

Souffrant tout de même de certains défauts, le casque Adrian modèle 1915 doit être amélioré, et c'est dans les années 20 qu'apparaît un nouveau modèle, dit modèle 23, embouti en une seule pièce. Une dernière évolution concernant le système de coiffe apparaîtra quelques années plus tard pour aboutir au modèle 1926.

Cependant, l'année 1918 n'a pas sonné la mise en retraite de l'Adrian modèle 1915, qui, produit en très grande quantité au cours de la première guerre mondiale va côtoyer les modèles 1923 et 1926 de la campagne de France à la Libération. De nombreux casques modèle 1915 furent alors repeints dans les teintes kaki réglementaires. Souvent dédaignés par le passé par les collectionneurs d'Adrian, beaucoup de ces modèles ont été décapés pour retrouver la couleur bleu horizon. Différents organismes civils, tels que la défense passive ou la croix rouge ont, eux aussi, récupéré certains de ces casques, repeints à leurs couleurs, qui viennent donner une diversité infinie au domaine des Adrian 1915 reconditionnés.

C'est un aperçu de certains de ces casques reconditionnés que nous vous proposons.



**Un autre modèle bien connu, le casque d'artillerie. Celui-ci a été repeint dans un kaki plus foncé, tirant sur le vert.
Collection P.E. Roux**



**Ici, l'on touche à un modèle déjà plus rare. Un casque Adrian 1915 dit de chapelier en liège, destiné aux officiers. Cet exemplaire a été repeint et une plaque « Soldat de la Grande Guerre » a été apposée dessus.
Collection Colpdc**



Voici ensuite un exemplaire du génie, peint en vert kaki. Il a la particularité d'avoir reçu une jugulaire d'Adrian 26 en remplacement de sa jugulaire initiale, montage que l'on peut retrouver sur les Adrian 1915 reconditionné. Il est nominatif d'un sous officier, le Sergent-Chef Toussaint.

Collection N. Moreau



Voici un exemplaire intéressant de casque pour troupes coloniales et infanterie de marine reconditionné, et agrémenté d'une ancre pour casque en liège.

Collection Colpdc



Cet exemplaire est un casque de chasseur, déjà plus dur à trouver, il a également été repeint en kaki.

Collection P.E. Roux



Cette fois ci, un casque des troupes d'Afrique, qui, pour une raison inconnue a été repeint en blanc.

Collection P.E. Roux

Matériel



La croix rouge a elle aussi récupéré des Adrian 1915 pour les utiliser au cours de l'entre deux guerres. En voici un exemplaire repeint en blanc et agrémenté d'une croix rouge et des lettres C.R.F. Il a été monté avec une jugulaire en toile cirée destinée à la défense passive.
Collection N. Moreau



Voici un exemplaire très rare, un casque modèle 1915 réutilisé par la Police montée de Paris créée en 1923. Cette police exista pendant deux ans, et elle ne comprenait que 12 cavaliers, ce qui suffit à expliquer la rareté de ce casque.
Collection Colpdc



Pour rester dans la police, cet exemplaire est un Adrian 1915 réutilisé par la Police de Vichy, agrémenté d'un écusson tricolore à la Francisque. -Collection Colpdc



La défense passive a aussi fait partie des grands récupérateurs de casques modèle 1915, qui présentent une variété presque infinie.
Collection Colpdc



Pour terminer, voici un dernier casque utilisé par la police. Il s'agit initialement d'un Adrian 1915 d'artillerie donc les canons de l'insigne ont été découpés. La bombe a été repeinte en noir laqué, et l'insigne et le cimier en argenté.
Collection N. Moreau

La pénurie des oeils artificiels

par Xavier Riaud



Avec le début de la Seconde Guerre mondiale, l'approvisionnement en verres spéciaux pour la fabrication des yeux artificiels est devenu très difficile. Des résines synthétiques comme le méthacrylate de méthyle (MMA) utilisé par les fabricants de prothèses dentaires pour la conception d'appareils dentaires amovibles ont remplacé le verre dans la fabrication des yeux artificiels. La découverte de ces résines est plus ancienne qu'on le pense généralement. Le premier acide acrylique a été créé en 1843. L'acide méthacrylique, dérivé de l'acide acrylique, a été découvert en 1865. Le processus de polymérisation du méthacrylate de méthyle en polyméthacrylate de méthyle (PMMA) est une invention de deux chimistes allemands, Fittig et Paul, en 1877.

Cette matière a été brevetée en 1933, par le chimiste allemand Otto Röhm qui l'a enregistré sous la marque Plexiglas. Il a été mis sur le marché la même année par la Röhm and Haas Company (Cindar, sans date ; Martin J. P., 2014). A sa mort à Berlin, son entreprise comprend 1 800 employés et fait un chiffre d'affaires de 22 millions de Reichsmarks, pour l'essentiel consécutifs à la commercialisation du plexiglas.



OTTO RÖHM (1876 - 1939).

Pendant la Seconde Guerre mondiale, ce verre acrylique a été utilisé pour les périscopes ou les cockpits d'avions, entre autres, notamment ceux des bombardiers Heinkel. Au kommando de déportés Heinkel chargé de leur fabrication, Felipe Nogueroles s'était spécialisé dans la fabrication de brosses à dents en plexiglas directement prélevé sur le cockpit des bombardiers, les fragilisant et les sabotant ainsi (Balny, 2009).

Mais, la technique de fabrication des prothèses oculaires en acrylique est développée en 1943, aux Etats-Unis. Le 6 janvier 1922, s'ouvre l'École dentaire de l'armée américaine dans le Centre médical de l'armée à Washington. Dirigée par le colonel Seibert D. Boak (1876-1934), elle deviendra plus tard l'Institut de recherches dentaires de l'armée américaine. En 1943, l'armée est confrontée à une pénurie d'œils artificiels en verre. Il n'y a plus d'approvisionnement en verre en provenance de l'Europe. Les yeux artificiels sont fragiles sur un plan strictement militaire, longs à fabriquer et sensibles aux changements de température, ce qui implique des remplacements réguliers. L'objectif de l'armée est de permettre aux soldats avec un œil en moins de regagner le front au plus vite. Il ne faut pas moins de deux mois pour fabriquer un œil artificiel et autant de temps en moins sur le front à attendre. L'idée d'utiliser la résine acrylique des appareils dentaires qui est bien tolérée par les tissus humains et aisée d'emploi, à des fins de prothèse oculaire, germe dans l'esprit de nombreuses personnes en même temps. En 1943, en trois lieux différents, les officiers dentaires de la recherche testent et mettent au point une résine synthétique qui contribue à fabriquer des yeux en plastique adoptés par l'armée pour son usage routinier (King & Passo, 2012). Le capitaine Stanley F. Erpf, dentiste travaillant au 30th General Hospital en Angleterre, est le premier à mettre au point une prothèse oculaire en acrylique de qualité (Jeffcott, 1955).
May 1943 à décembre 1943 : les travaux de recherches commencent. 40 prothèses oculaires sont fabriquées au 30th General Hospital en Angleterre. Un rapport est envoyé à l'office du Chirurgien général. De janvier 1944 à décembre 1944, un programme de formation est conçu au 30th General Hospital, pour 40 dentistes américains et 10 Anglais. Juin 1944 : Le programme est terminé et le capitaine Erpf revient aux USA pour mettre en place le même programme au Valley Forge General Hospital avec le major Victor Dietz (Thomas M. England General Hospital à Atlantic City) et le major Milton Wirtz (Camp Crowder), qui ont également travaillé de façon indépendante sur les prothèses oculaires. Leurs résultats sont postérieurs à ceux du capitaine Erpf, comme le démontrera le service des brevets américains, mais, pour services rendus, ils seront décorés tous les trois de la Legion of Merit. En 1944, les deux hommes rejoignent Erpf pour mettre au point une méthode standardisée brevetée en 1950. En octobre 1944, 12 centres oculaires sont ouverts, qui posent des yeux artificiels en acrylique. En août 1945, ce sont 29 general hospitals et 1 hôpital régional qui rendent ce service. Le capitaine Erpf estime que 10 000 prothèses oculaires ont été ainsi posées en 18 mois de durée du programme.

En 1943 également, la fabrication de canaux auditifs en acrylique est également confiée aux dentistes de l'Institut dentaire de recherche qui sont habitués au maniement des matières plastiques. Ainsi, six techniciens ont vu pas moins de 250 à 350 cas par mois au Deshon General Hospital.

Le procédé est arrivé en France, grâce à Francis Kerboeuf, médecin militaire du centre d'appareillage de Rennes. Il a appris qu'un médecin bavarois, Karl M. Illig, prisonnier dans un camp voisin, se disait détenteur du secret de fabrication des prothèses oculaires en plastique, secret qu'il a fini par livrer au Français en échange de sa libération. Il s'agissait du procédé de polymérisation à chaud du MMA, qui donnait une matière dure, transparente, résistante aux chocs, facile à mouler et à polir. Illig a accepté de former Kerboeuf à la manipulation et surtout à la coloration du MMA. Malgré des difficultés importantes pour se procurer du MMA auprès des Américains, la première prothèse française en PMMA a été proposée le 18 novembre 1947, au député Albert Aubry, mutilé de la Première Guerre mondiale (Dolhem, 2002).



ALBERT AUBRY (1892 - 1951).

De nos jours, en France, comme sur le continent américain, les prothèses oculaires sont fabriquées en plastique. Dans quelques pays européens, comme l'Allemagne et certains pays de l'Est, l'utilisation du verre reste prédominante (Martin & Clodius, 1979).

Références bibliographiques :

- Balny Huguette, *Au nom de la vie*, brochure, personal communication, Montpellier, 2004, p. 29.
- Cindar, « Histoire du PMMA », in <http://www.cindar.eu/fournisseur-pmma-distributeur-pmma.html>, sans date.
- Dolhem R., « De la prothèse oculaire et des ocularistes, quelques repères historiques », in *J. Fr. Ophthalmol.*, 2002, 25, 4, 434-438.
- Jeffcott G. F., *United States Army Dental Service in World War II*, Office of the Surgeon General, U.S. Army, Washington D. C., 1955.
- King J. E. & Passo A. S. & Watson N. A., *Highlights in the history of U.S. Army Dentistry*, Office of the Surgeon General, U.S. Army, Falls Church, Virginia, 2012.
- Martin J. P., *Ocularistes et yeux artificiels, de l'Antiquité au XXe siècle*, L'Harmattan (éd.), Collection Médecine à travers les siècles, Paris, 2014 (à paraître).
- Martin O. & Clodius L., « The history of the artificial eye », in *Ann. Plast. Surg.*, 1979 Aug., 3(2) : 168-171.

(Xavier Riaud) Docteur en chirurgie dentaire, Docteur en épistémologie, histoire des sciences et des techniques, Lauréat et membre associé national de l'Académie nationale de chirurgie dentaire, membre libre de l'Académie nationale de chirurgie.

L'univers concentrationnaire

3^e partie

par Lucile Gruwez



LE GÉNÉRAL EISENHOWER APRÈS LA DÉCOUVERTE DU CAMP D'OHDRUF

La Libération des camps par les troupes Alliées a choqué le monde entier. Les témoignages, les photos ou encore les films ont été utilisés à Nuremberg lors du procès. Le retour des déportés dans leurs familles n'a pas été sans heurts. Beaucoup ont pensé que s'ils étaient revenus, c'est que finalement ce n'était si terrible que ça, a-t-on répondu à Simone Veil lors d'une soirée mondaine quand une personne a vu son tatouage sur son épaule. Quelles furent les conséquences de ce massacre orchestré sur les ordres d'un seul homme ?

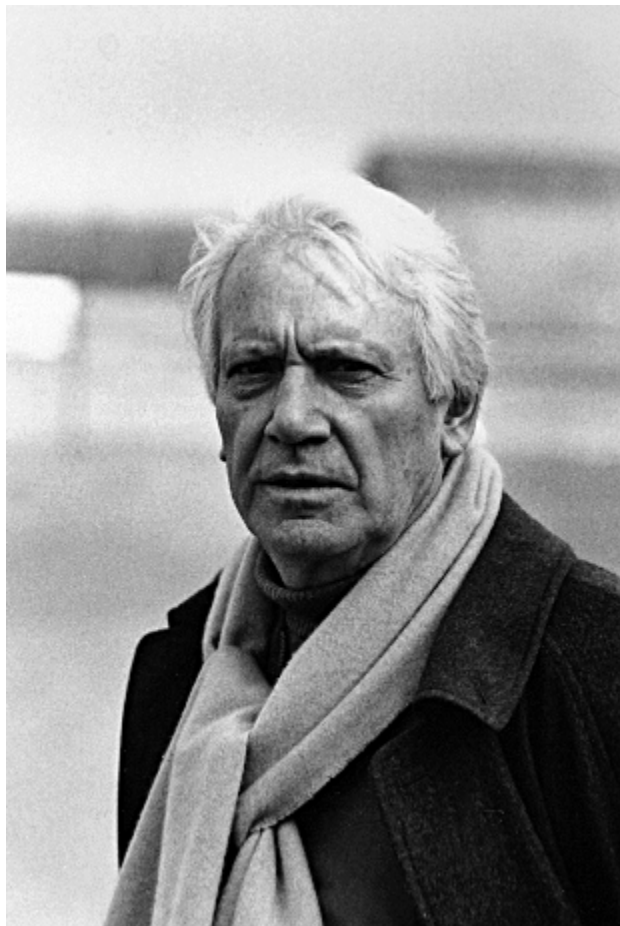
Une humanité traumatisée par la découverte des camps

Au printemps 1945, les premières libérations commencèrent et les pays alliés découvrirent les monstrueuses abominations commises par les nazis dans l'enfer des centaines de camps où moururent des millions de détenus. Jorge Semprun, ancien déporté au camp de Buchenwald, nous raconte la découverte des fours crématoires par des jeunes femmes de la Mission France, qui les ont confondus avec les cuisines du camp, en regardant leurs cheminées.

« Nous sommes montés au rez-de-chaussée, et je leur ai montré les fours. Elles n'avaient plus rien à dire. Plus de rires, plus de conversations, plus de bruits de volière : du silence. Assez lourd, assez épais pour trahir leur présence, derrière moi. Elles me suivaient comme une masse de silence angoissé, soudain. Je sentais le poids de leur silence dans mon dos.

Je leur ai montré la rangée de fours, les cadavres à moitié calcinés qui étaient restés dans les fours. Je leur parlais à peine. Je leur nommais simplement les choses, sans commentaire. Il fallait qu'elles voient, qu'elles essaient d'imaginer. Ensuite, je les avais fait sortir du crématoire, sur la cour intérieure entourée d'une haute palissade. Là, je n'avais plus rien dit, plus rien du tout. Je les avais laissées voir. Il y avait au milieu de la cour, un entassement de cadavres qui atteignait bien trois mètres de hauteur. Un entassement de squelettes jaunis, tordus, aux regards d'épouvante. »
(1)

Dans cet extrait, on remarque que les jeunes filles demeurent muettes en voyant les horreurs des crématoires, on note aussi que les travaux exécutés par les nazis n'ont pas été terminés, puisqu'il restait encore des monticules de corps entassés les uns sur les autres.



JORGE SEMPRUN



ETTY HILLESUM

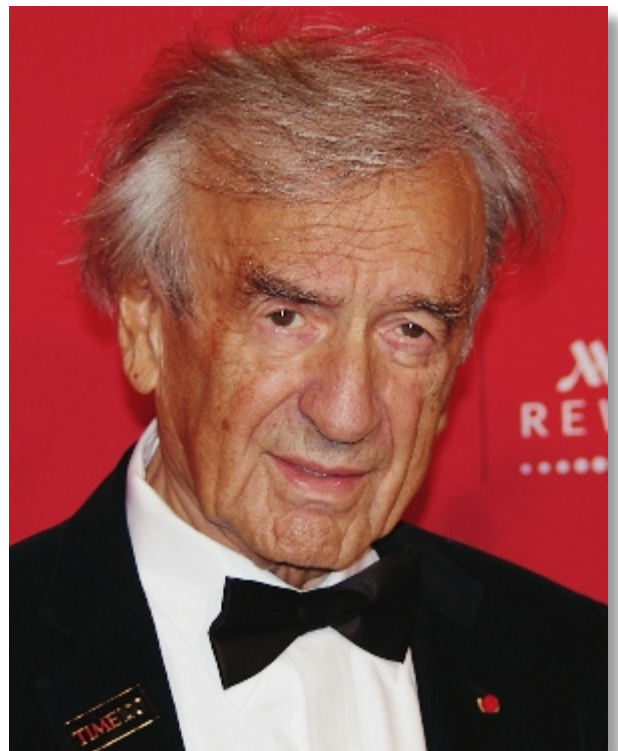
L'existence des camps de concentration était pourtant connue puisque les Alliés bombardaient les usines des kommandos. Ils ont donc survolé les camps. S'attendaient-ils à de telles horreurs : chambre à gaz, fours crématoire, détenus faméliques, humiliations ? Dès juin 1942, une grande partie de la population était pourtant au courant de ce qui se passait dans les camps de concentration : les victimes savaient, comme Etty Hillesum détenue en Hollande dans le camp d'internement de Westerbork en témoigne dans son journal, à la date du 29 juin 1942 : « Aux dernières nouvelles, tous les Juifs de Hollande vont être déportés en Pologne, en transitant par la Drenthe. La radio anglaise a révélé que depuis avril de l'année dernière, sept cent mille Juifs ont été tués en Allemagne et dans les territoires occupés. » (2); Les hauts fonctionnaires savaient, Marcel Stourdze, torturé par Klaus Barbie, déporté à Auschwitz, président des Déportés et Internés Juifs, donne un autre exemple :

« À Lyon en 1942, deux hommes sont venus de Pologne pour nous expliquer ce qui se passait. Nous écoutions Radio-Londres. Nous savions. Nous savions déjà depuis la Nuit de Cristal ...Tous les hauts fonctionnaires dès juin 1942, fin 1942, début 1943 savaient. On parlait des camps d'extermination à Radio-Londres qu'ils écoutaient. Ils étaient au courant des chambres à gaz et des fours crématoires. La responsabilité des hauts fonctionnaires qui ont accepté, qui ont contribué, qui avaient toutes les listes des Juifs et qui les communiquaient au S.S ... » (3) ;

la B.B.C et la presse clandestine, les personnes « justes » selon la terminologie d'Israël, et même les Alliés connaissaient leur existence et ce qui se passait à l'intérieur ; Après la guerre des spécialistes ont retrouvé dans les archives une lettre entre Roosevelt et Churchill où le nom d'Auschwitz figurait avec une faute d'orthographe. Elie nous raconte son entretien avec Goldmann, le représentant américain du Congrès juif mondial :

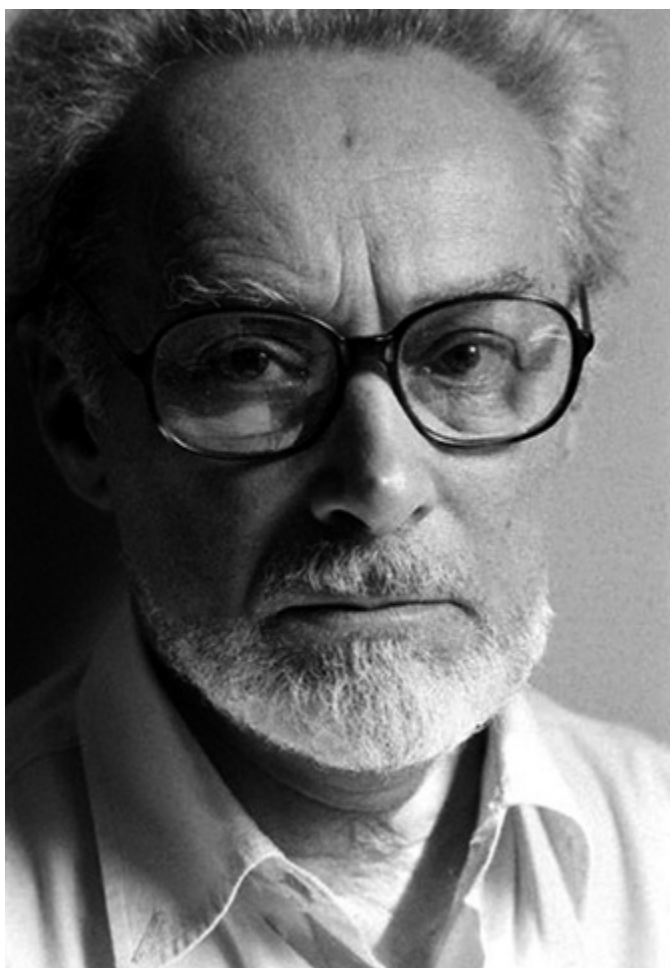
« Pourquoi le lobby juif américain n'a-t-il pas œuvré davantage, avec plus de courage et d'abnégation, pour sauver le judaïsme européen ? » D'abord il essaya de me persuader que, en Amérique, on ne savait pas ce qui se passait là-bas, dans les pays occupés par les nazis. Ensuite admit que « yadanu ve-shataknu » : nous savions et nous nous sommes tus. Mais ... Mais quoi ? Il invoqua des circonstances atténuantes. Jusqu'en 1941, la communauté juive américaine craignait l'antisémitisme et il aurait été dangereux de s'opposer au président Franklin D. Roosevelt. De plus, les Juifs n'avaient pas le pouvoir qu'ils possèdent - ou que l'on croit qu'ils possèdent - depuis quelques années. Ensuite Roosevelt avait le don de convaincre ses visiteurs Juifs qu'il était le meilleur avocat et protecteur de leur peuple. »(4)

Dans ce paragraphe, Elie Wiesel dit que les Juifs américains avaient tenté d'obtenir une réaction du gouvernement américain, mais sans résultat.



ELIE WIESEL

La question que l'on se pose toujours : Pourquoi n'ont-ils rien fait pour éviter un tel désastre, alors qu'il aurait juste fallu bombarder les voies de chemin de fer qui conduisaient à ces camps de la mort ? Une explication a été donnée : la préoccupation première des troupes alliées était de gagner la guerre ; s'occuper des idées fanatiques d'Hitler était une cause moins urgente. Malgré tout, au moment de la libération des camps, l'indignation fut générale dans le monde : Pour éviter qu'une idéologie aussi pernicieuse que cette conception nazie de la supériorité d'une race sur les autres ne voit de nouveau le jour, les nations proclamèrent en 1948 la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme prônant l'égalité de dignité de tous les hommes de la terre.



PRIMO LEVI

Mais quelles furent les réactions des Allemands eux-mêmes après la guerre ? A en croire Primo Levi, elles furent mitigées. Il raconte dans *Les naufragés et les rescapés*(5) quelles furent les réactions de certains lecteurs de son premier livre, *Si c'est un homme* ; ce livre fut traduit en plusieurs langues : en italien, en français, en allemand ... Après sa parution, son auteur reçut des lettres de personnes allemandes, au cours des années 1961-1964, c'est-à-dire dans la période de la crise où le « mur de la honte » fut construit partageant, Berlin en deux parties. L'exemple le plus significatif de ces réactions est sans doute celle d'un médecin :

« Pour nous, Allemands, qui portons un lourd fardeau de notre passé, et (Dieu le sait!) de notre avenir, votre livre est plus qu'un récit émouvant : Il nous aide à nous orienter, et je vous en remercie. Je ne puis rien dire à notre décharge, et je ne crois pas que la faute (cette faute-là !) s'éteigne facilement (...) Bien que je m'efforce de me détacher de l'esprit mauvais de ce passé, je demeure toujours un membre de ce peuple que j'aime, et qui, au cours des siècles, a donné naissance dans une égale mesure à des œuvres notamment pacifiques et à d'autres, grosses d'un danger diabolique. Au point de convergence de tous les temps de notre histoire, j'ai conscience de me trouver impliqué dans la grandeur et la faute de mon peuple. C'est pourquoi je suis devant vous comme un complice de ceux qui ont fait violence à votre destin et à celui de votre peuple. » (6)

Dans cette réaction, on peut constater que même les Allemands ont conscience qu'ils ont un passé difficile, et même si le livre de Primo Levi les a aidés à mesurer l'étendue des crimes de leur pays, ils en rejettent la faute sur une force « diabolique » ; sans refuser l'idée de leur culpabilité, ils l'atténuent ainsi ; de plus, c'étaient les Allemands de bonne volonté, pas tout à fait représentatifs, qui avaient lu Primo Levi. Les autres se dédouanaient en parlant d'obéissance aux ordres.

Le procès de Nuremberg

Le 13 novembre 1942, se tint à Londres une conférence des pays en guerre contre l'Allemagne, au cours de laquelle une décision fut prise : après la guerre tous les coupables ou responsables devraient être recherchés, remis à la justice et jugés, puis les peines prononcées seraient exécutées. Au cours des Conférences Internationales de Moscou et de San Francisco, la question des châtiments des criminels de guerre fut également débattue. Le 8 Août 1945, un accord fut signé entre les Alliés et dix-neuf autres pays pour l'institution d'un tribunal militaire international qui devrait siéger à Nuremberg pour son premier procès.

Fritzsche, qui n'avait encore vu aucune partie de la bande, est déjà pâle et frappé de stupeur quand viennent les scènes montrant les prisonniers brûlés vifs dans une grange. Keitel s'essuie le front, enlève ses écouteurs. Hess regarde fixement l'écran, ayant l'air d'un vampire. Von Neurath penche la tête, il ne regarde pas. Frick se couvre les yeux de ses mains, il a l'air d'être à l'agonie, il secoue la tête ... Ribbentrop ferme les yeux, se détourne. Frank avale sa salive, cligne des yeux essayant de refouler ses larmes ... Goering s'appuie à la balustrade, ne regardant pas la plupart du temps, l'air découragé ... Frank reste immobile. Reader regarde sans bouger... » (7) On remarque que ses dirigeants nazis n'arrivent pas à accepter les horreurs qu'ils ont causées, beaucoup détournent leur regard du film de Nuremberg.



LE BANC DES ACCUSÉS DU TRIBUNAL DE NUREMBERG

Le texte suivant illustre, au cours du procès, les différentes réactions des nazis devant les films montrant leurs crimes : « *Schacht ne veut pas voir de film et proteste quand je lui demande de le regarder. Il se détourne, croise les bras, regarde la galerie. La projection commence, Frank hoche la tête, quand le film est authentifié et présenté.* »

Le procès jugea trois catégories de crimes de guerre qui concernent la violation des territoires occupés par les nazis en vue de l'agrandissement du III^{ème} Reich et les mauvais traitements infligés à la population civile et aux prisonniers de guerre. Ensuite les crimes contre la paix qui relèvent des violations diplomatiques. Et pour terminer, les crimes contre l'humanité qui décimèrent une grande partie des Juifs, Tziganes, Slaves, et tous les opposants au régime totalitaire.

La reconstruction de la vie des survivants



GOERING, HESS ET DÖNITZ AU TRIBUNAL DE NUREMBERG

On compte vingt-deux grands criminels de guerres qui furent jugés au cours du procès, mais les plus impliqués dans ce conflit qui tourna à la catastrophe s'étaient suicidés : Hitler, Himmler, Goebbels. Le procès dura un peu moins d'un an, du 14 novembre 1945 au 1^{er} octobre 1946. Les hauts dirigeants nazis du Cabinet du Reich, qui durant ces années avaient organisé l'extermination de dizaine de millions d'êtres humains, plaident innocents, comme leurs complices. En plus des dirigeants politiques du III^{ème} Reich, furent jugés les organismes qui avaient été créés comme les Jeunesses Hitlériennes, le Haut Commandement de la Wehrmacht, la Gestapo, les S.S et les grands industriels. Parmi les vingt-deux coupables, douze furent condamnés à mort : Goering, Von Ribbentrop, Keitel, Jodl, Frick, Seyss-Inquart, Kaltenbruner, Franck, Sauckel, Streicher et Bormann par contumace ; trois à la prison à vie : Hess, Funk, Raeder ; quatre à la prison à temps : Speer pour vingt ans, Von Schirbrach pour vingt ans, Von Neurath pour quinze ans, Doerirtz pour dix ans ; trois acquittés : Fritzsche, Von Papen, Sacht.

Ce tribunal de guerre fut un premier pas vers le châtiement des crimes contre l'humanité. On a pu lui reprocher de ne pas être neutre, puisque c'était un tribunal de vainqueurs, qui jugeaient des vaincus. Cependant, ce tribunal créa un précédent : même si la formule idéale pour un véritable tribunal international n'a pas encore été trouvée, l'idée que, tôt ou tard, des dictateurs ou des criminels de guerres pourront répondre de leurs crimes, a fait son chemin.

À la libération des camps, les déportés n'ont pas toujours parlé de ce qu'ils ont subi et vécu à leur famille quand ils sont rentrés chez eux. De plus, beaucoup d'anciens détenus qui avaient recommencé à vivre normalement, se suicidèrent, ne supportant de vivre avec un passé traumatisant.

D'autres, dès leur retour dans leur famille, ont tout raconté, comme Primo Levi, détenu à Monowitz. Dès qu'il est rentré à Turin, il eut la chance d'être accueilli par sa famille et il raconta sa vie au camp de concentration. Pour lui, écrire fut un soulagement, c'était comme s'il se libérait d'un lourd fardeau. Dans les mois qui suivirent, il se lança dans la rédaction d'un premier livre sur son expérience de concentrationnaire à Auschwitz-Monowitz, qui s'intitula *Si c'est un homme*(8) et parut en 1947. Son expérience de concentrationnaire fit de lui un écrivain à part entière, à côté de son activité, prévue avant sa détention, de chimiste. Pourtant, Primo Levi se suicida longtemps après cette tragédie, le 11 avril 1987, en sautant de la cage d'escalier de son immeuble, il avait 68 ans. Jorge Semprun, dans *L'écriture ou la vie*(9) rapporte sa réaction en apprenant la terrible nouvelle, qui le ramenait à la conscience de sa propre mort : «*Quoi qu'il en soit, le 11 avril 1987, la mort avait rattrapé Primo Levi.*

Dès octobre 1945, pourtant, après la longue odyssée de son retour d'Auschwitz qu'il raconte dans La trêve, il avait commencé à écrire son premier livre, Se questo è un uomo. Il l'avait fait dans la hâte, la fièvre, une sorte d'allégresse. (...)

Primo Levi a parlé à plusieurs reprises de ses sentiments de cette époque, des joies sévères de l'écriture. Il s'est senti alors revenir à la vie, littéralement, grâce à elle. (...)

Quoi qu'il en soit, le 11 avril 1987, la mort avait rattrapé Primo Levi.

Pourquoi, quarante ans après, ses souvenirs avaient-ils cessé d'être une richesse ? Pourquoi avait-il perdu la paix que l'écriture semblait lui avoir rendue ? Qu'était-il advenu dans sa mémoire, quel cataclysme, ce samedi-là ? Pourquoi lui était-il soudain devenu impossible d'assumer l'atrocité de ses souvenirs ? »

Et Semprun conclut à un retour de l'angoisse, comme aux premiers jours de la libération, comme si la vie hors du camp n'était qu'une illusion ...C'est un sentiment que connurent beaucoup d'anciens détenus : la vie désormais comme un fardeau trop lourd à porter.



PRIMO LEVI PEU APRÈS LA GUERRE

Plusieurs détenus n'ont pas parlé, il se produisait comme une sorte d'amnésie. M. Laidet(10), lui, contrairement à Primo Levi, n'a rien dit : « *Quand je suis rentré chez moi, je n'ai pas parlé. Il était impossible de me faire raconter ce que j'avais vu et vécu, je faisais un blocage. De temps en temps, je sortais quelques mots, des bouts de phrases. Dans le plus grand secret, des personnes de ma famille et mes amis ont fait un cahier de ces fragments de phrases. En 1995, lors de l'anniversaire de la libération du camp de Mauthausen, où j'avais été déporté, ils m'ont donné ce cahier. Je fus très touché par ce geste et je leur ai raconté mon histoire.* »

Dans ce témoignage, on remarque qu'il n'est pas du tout facile de dire ce que l'on a vécu, et que les proches de M. Laidet ont construit un document formé de mots et de morceaux de phrases, pour essayer de savoir son histoire.

Jorge Semprun, déporté au camp de Buchenwald, a libéré son esprit en écrivant *L'écriture ou la vie* où il relate ses jours à Buchenwald : après la libération, il a reconstruit sa vie, mais il a toujours fait des cauchemars sur son passé. Lui aussi a tenté de se suicider, peu de temps après son retour à la liberté, en sautant d'un train qui le conduisait en Italie :

« *J'étais tombé d'un train, en réalité. D'un train de banlieue, même, assez poussif : ça n'avait rien de bien aventureux, rien d'exaltant. Mais étais-je tombé de ce train banlieusard, bondé, banal, ou bien m'étais-je volontairement jeté sur la voie ? Les avis divergeaient, moi-même je n'en avais pas de définitif. Une jeune femme, après l'accident, avait prétendu que je m'étais jeté par la portière ouverte. Le train était bondé, j'étais sur le bord de la plateforme, entre les deux compartiments du wagon. Il faisait très chaud à la fin de cette journée de mois d'août, la veille d'Hiroshima. La portière était restée ouverte, il y avait même des voyageurs sur le marchepied. C'était fréquent, sinon habituel, à cette époque de transports insuffisants. La jeune femme, quoi qu'il en soit, était respectueuse, peut-être à l'excès, de la liberté d'autrui. De la mienne, dans ce cas. Elle avait pensé que je voulais me suicider, a-t-elle déclaré ensuite, elle s'est écartée pour me faciliter la tâche. Elle m'a vu me précipiter dans le vide.* » (11)

Dans ce témoignage, on constate que sa tentative de suicide se solde par un échec qui est qualifié d'accident : Semprun lui-même ne sait pas très bien si cette chute est volontaire ou non, vu l'état d'hébétude qui était le sien à ce moment-là. Toujours est-il que l'idée de la mort l'a accompagné durablement, comme Primo Levi.

Le retour à une vie « normale » fut encore plus difficile pour les nombreux Juifs qui, comme Elie Wiesel, avaient, dans la déportation, tout perdu : leur famille, leurs biens, leur patrie. Originaire de Sighet, une petite ville des Carpates, il est accueilli en France, bien qu'il ne parle pas le français. Il va dans plusieurs centres d'hébergement, sans véritablement être maître de son sort : Ce temps correspond à de précaires années de formation qui lui permettent d'avoir une carte de journaliste. Dans ses *Mémoires*, il raconte le sort difficile des « personnes déplacées », comme lui, le fut : Il cite dans le passage suivant des extraits d'un article paru sur la question dans le *New York Times* du 29 septembre 1945 :

« Le président Truman a ordonné au général Eisenhower de corriger les conditions choquantes dans lesquelles vivent les rescapés juifs en Allemagne et en Autriche, en dehors de la zone soviétique.

Le rapport déclare que les juifs déplacés restent enfermés dans des camps entourés de barbelés, ou les conditions sanitaires sont généralement déplorable et la nourriture insuffisante, car les autorités militaires ont d'autres préoccupations.

Certains juifs déplacés sont malades, manquent de soins et de médicaments ; nombreux sont ceux qui doivent encore porter leurs anciens vêtements de prisonnier ou, incroyable humiliation, des uniformes de SS allemands.

[...] Les Juifs peuvent se rendre compte que les Allemands, surtout dans les villages, sont mieux nourris, mieux vêtus et mieux logés qu'eux

...

La situation actuelle est telle, note encore M.Harrison, que nous semblons traiter les juifs comme les nazis les traitaient, sauf que nous ne les exterminons pas. Ils se trouvent en grand nombre dans des camps de concentration gardés par nos troupes au milieu des SS. On peut se demander si le peuple allemand, voyant tout cela, n'est pas amené à supposer que nous suivons ou du moins acceptons la politique nazie. » (12)

Ce paragraphe est effrayant : on remarque que les conditions dans les camps pour « les personnes déplacées » ne sont guère meilleures que celles des camps de concentration. De plus, le regroupement des familles dispersées fut très difficile, quasi impossible. Parmi les juifs qui n'avaient plus de foyer, beaucoup émigrèrent vers Israël et contribuèrent à la fondation de ce nouvel état. Ces diverses situations montrent combien il fut difficile pour tous les anciens déportés de se refaire une vie après leur séjour dans les camps.

Pourquoi un devoir de mémoire ?

Sommes-nous à l'abri d'un retour d'une barbarie analogue ? Malheureusement, non. Celui qui ne connaît pas l'histoire est appelé à en perpétuer les erreurs. Or, dans un article du *Nouvel Observateur* n°1839, du 3 février 2000 (page 84), un sondage Sofres - *Le Nouvel Observateur* donne des résultats alarmants :

"13% des jeunes français (entre 14 et 18 ans) savent que l'Holocauste signifie l'extermination des juifs, contre 25% des jeunes Allemands !" On apprend dans cet article que seulement 55% des adolescents allemands et 49% des Français connaissent les noms d'Auschwitz, Dachau, Treblinka. En France, les chiffres diffèrent selon qu'il s'agit d'élèves de l'enseignement général (66%) ou de l'enseignement technique ou professionnel (38% seulement). Ces chiffres sont très inquiétants. De plus, seulement un jeune sur deux en moyenne sait que d'autres populations, comme les Tsiganes ou les homosexuels, ont été victimes des persécutions nazies. Le retour des vieux démons xénophobes ou intolérants est donc toujours à redouter.

NOTES

- (1) *L'écriture ou la vie*, Gorge Semprun, nrf, Gallimard, p.132
- (2) *Une vie bouleversée* suivi de *Lettres de Westerbork*, Etty Hillesum, Points Seuil, p.139
- (3) *Le procès Papon*, Jean-Jacques Gandini, Inédit Librio, p.85
- (4) *Tous les fleuves vont à la mer : Mémoires*, Elie Wiesel, Seuil, p. 261
- (5) « Arcades », Gallimard 1999, 1^{ère} édition 1989 en France.
- (6) *Les naufragés et les rescapés : quarante ans après Auschwitz*, Primo Levi, Arcades Gallimard, p.181
- (7) « Le procès de Nuremberg », dans *L'impossible oublié : la déportation dans les camps nazis*, édité par la F.N.D.I.R.P
- (8) Edition Pocket
- (9) collection nrf, Editions Gallimard, p.256
- (10) M.Laidet, est un ancien détenu du camp de Mauthausen : il nous a tenu une conférence au lycée Bellevue où il nous a raconté son expérience.
- (11) *L'écriture ou la vie*, Jorge Semprun, collection nrf, Editions Gallimard, p.219.
- (12) *Tous les fleuves vont à la mer : Mémoires*, Elie Wiesel, Seuil, p.177-178

BIBLIOGRAPHIE

Ouvrages historiques et essais

- *L'impossible oublié : la déportation dans les camps nazis*, édité par la FNDIRP
- *Leçons de ténèbres : Résistants et déportés*, Plon, F.N.D.I.R./U.N.A.D.I.F.
- *Le système totalitaire*, Hannah Arendt, Politique
- *Eichmann à Jérusalem*, Hannah Arendt, folio histoire
- *Le procès Papon*, Jean-Jacques Gandini, Librio Inédit
- *Le monde contemporain*, collection d'histoire Louis Girard, Bordas

Témoignages

- *Une vie bouleversée*, Etty Hillesum, Point Seuil
- *La Nuit*, Elie Wiesel, Minuit
- *Tous les Fleuves vont à la mer*, Mémoires, Elie Wiesel, Seuil
- *L'écriture ou la vie*, Jorge Semprun, nrf, Gallimard
- *Si c'est un homme*, Primo Levi, Pocket
- *Les naufragés et les rescapés*, Quarante ans après Auschwitz, Primo Levi, « arcades », Gallimard
- *Journal*, Anne Frank, Le Livre de poche
- *Une vie*, Simone Veil, Stock, 2007.

La batterie Todt

par Jean Cotrez



TURM 1 (NOTER LES OUVERTURES DU BAS MURÉES)

Pour ce deuxième numéro de l'année, la rubrique béton de l'Histomag 39-45 va donner dans le lourd. Nous allons commencer à nous intéresser aux batteries lourdes de marine allemandes (MKB pour Marine Küsten Batterie) qui sont au nombre de 17 en France, depuis le Pas de Calais jusqu'aux rivages de la Méditerranée. Je propose de commencer par peut-être la plus célèbre, en partie à cause de son nom et aussi du fait qu'une de ces gigantesque « Turm » soit devenue un musée. Je parle bien sûr de la batterie **Todt**. Ce n'est pas la plus grosse en terme de calibre de canons mais il fallait en choisir une et de plus les journées du forum devant nous mener dans ces parages en mai prochain, ces quelques lignes permettront peut-être à certains d'entre nous de faire, disons une révision du sujet. La première chose à se souvenir, c'est que par défaut on inclut la batterie Todt dans l'ensemble « mur de l'Atlantique » alors qu'elle ne fut pas bâtie, et ses 3 sœurs jumelles non plus, lors du programme de construction de l'AW. Elles sont bien antérieures.

CONTEXTE : Été 1940. La Wehrmacht a balayé l'armée française en 5 semaines et se trouve maintenant sur les côtes du Nord de la France et regarde les falaises de Douvres aux jumelles. Le miracle de Dunkerque a eu lieu et 340 000 soldats ont pu retraverser la Manche. Grâce au pacte de non agression, signé en 1939 avec l'Union Soviétique, Hitler est tranquille sur le front Est et peut consacrer tous ses moyens à l'Ouest. Il envisage alors d'envahir l'Angleterre (opération Seelöwe) dont il donne les détails dans la directive n°16 du 16 juillet 1940. Mais il se heurte à 2 gros problèmes qui s'appellent la RAF et la Royal Navy, alors maîtresse incontestée des océans. Ces 2 armes risquent fort de mettre à mal la flotte d'invasion qui a commencé les préparatifs de traversée de la Manche. La Kriegsmarine ne faisant pas le poids face à son pendant britannique, Hitler, par une directive du 16 juillet 1940, charge l'organisation Todt de construire au plus vite plusieurs batteries d'artillerie à longue portée qui serviront à protéger la flotte d'invasion par des opérations d'interdiction vis-à-vis de la Royal Navy et accessoirement de bombarder le sud de l'Angleterre en soutien aux troupes débarquées. Ces batteries d'artillerie intégreront les batteries lourdes sur voies ferrées, l'Eisenbahntartillerie.

C'est ainsi que vont sortir de terre :

- La batterie « Lindemann » à Sangatte avec, excusez du peu, 3 canons Krupp de 406mm. Chaque tube mesure 21 mètres et pèse 160 tonnes et peut envoyer des obus d'une tonne à 50 km... À l'origine, appelée « Grossdeutschland », elle prendra ensuite le nom du capitaine du Bismarck « Lindemann ».
- La batterie « Grosser Kürfurst » au sud du cap Gris-Nez au hameau de Framzelle, armée de 4 canons de 280mm, capables d'envoyer des obus de 300 kg à 38 km.
- La batterie « Friedrich August » armée de 3 pièces de 305mm au nord de Boulogne

- Et donc la batterie « Todt », à l'origine appelée « Siegfried » et qui fut rebaptisée « Todt » en février 1942, en l'honneur de Fritz Todt, décédé dans un accident d'avion encore mystérieux. Armée de 4 canons de 380mm, elle est située dans le hameau d'Haringzelle au sud du cap Gris-Nez (Spt 166).

Ces batteries à l'origine sont des batteries « offensives », contrairement au reste de l'AW qui est purement défensif, destiné à empêcher un débarquement allié en France.

Nous ne parlons ici que des batteries à très longue portée. En plus de celles-ci, l'occupant construira 13 autres batteries d'artillerie de calibres inférieurs mais qui auraient pu, elles aussi gêner considérablement des opérations de débarquement entre la frontière belge et l'estuaire de la Somme. On peut citer entre autres, la batterie Oldenburg (2 x 240mm), Prinz Heinrich (4 x 280mm). D'autres batteries d'origine françaises seront remises en état et réutilisées telles quelles.

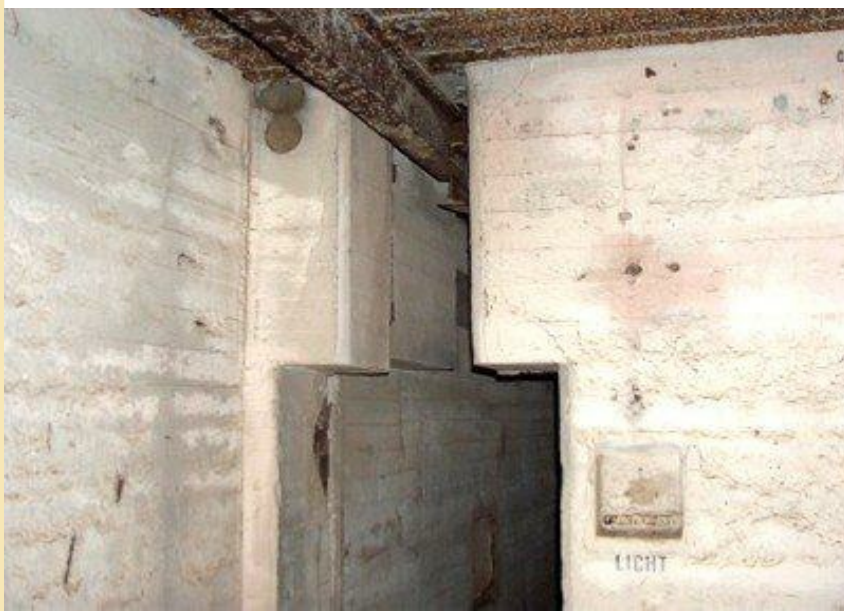


TURM 4 (NOTER SUR LE TOIT UN ENCUVEMENT POUR FLAK ET AU SECOND PLAN UN POSTE POUR MG)

PRESENTATION DE LA BATTERIE TODT

Inaugurée le 11 février 1942, les travaux ont débuté en août 40 après l'expropriation des fermiers du hameau, dont les fermes serviront au logement de la troupe, dans un premier temps. Chacune des 4 casemates (Turm) abrite en plus de la chambre de tir accueillant l'énorme canon, tous les locaux nécessaires au fonctionnement de l'ensemble, et ce sur 2 niveaux. Soutes à munitions et gargousses au rez-de-chaussée et groupes électrogènes, logement de la troupe, ateliers, chambre de ventilation, chaufferie, réservoirs de fuel, etc. au sous-sol. A noter que la puissance du groupe électrogène permet à chaque Turm d'être entièrement autonome en énergie en cas de coupure de l'alimentation électrique normale provenant du réseau public.

Vu le poids des obus, ceux-ci sont acheminés par le moyen d'un monorail fixé au plafond, dont on voit encore les traces quand on visite le musée. Certains encadrements de portes ont été découpés dans leur partie haute afin de permettre le passage de l'obus suspendu par un palan fixé au monorail.



MONORAIL AU PLAFOND ET DÉCOUPE DES PASSAGES.

Chaque Turm de classe A a nécessité 800 tonnes de ferrailage et 12000 m³ de béton. Chaque casemate mesure 47 mètres de long et 29 mètres de large pour 12 mètres de hauteur au-dessus du sol, soit 20 mètres en incluant le sous-sol. Les murs et la dalle de toit ont une épaisseur de 3.5 mètres et sont prévus pour résister aux coups directs d'obus de 380 et aux bombes classiques de 2 tonnes ou aux bombes perforantes de 1 tonne. L'espace libre dans l'embrasement de la casemate autour de la tourelle de tir est obstrué par des plaques d'acier, fixées sur des poutrelles coulées dans le béton des parois. Au niveau de la construction de chaque Turm, contrairement à ce qui est fait pour les blockhaus d'artillerie « standards », ici vu la taille et le poids du canon, on creuse et on coule le béton de la cuve de la chambre de combat et du pivot sur lequel reposera la tourelle. Ensuite on monte un portique capable de manœuvrer les 100 et quelques tonnes du canon et on installe le tout ; démontage du portique et on coule les murs et la dalle de toit autour du canon, bien en place dans sa cuve.

Le site de la batterie regroupe au total une vingtaine de blockhaus passifs pour l'hébergement de la troupe, des soutes à munitions, citernes, abri sanitaire etc. et de combat (tobrouks). 2 soutes à munitions supplémentaires pour les canons de 380 de type SK à 6 alvéoles de chaque côté d'un couloir dans lequel pénètre une voie Decauville sont installées à Onglevert à l'arrière de la batterie. A noter qu'au départ les canons étaient dans des encuvements à ciel ouvert, seulement protégés par le blindage de 4 cm d'épaisseur de la tourelle. Les casemates ne seront construites qu'à la fin de 1941. L'inconvénient comme pour toute artillerie sous casemate étant la réduction de l'azimut de tir, en l'occurrence ici à 120°. Les 4 casemates diffèrent légèrement entre elles dans des détails comme pour les Turm I et IV avec des positions de Flak sur leur toit dont l'accès par un escalier extérieur (sur les flancs de la Turm) est toujours visible aujourd'hui. La Turm I (le musée) se distingue également des autres

par la présence d'une position pour mitrailleuses protégeant l'entrée du blockhaus. Le canon Krupp de 38 cm SK/C 34 est à l'origine conçu pour les cuirassés Tirpitz et Bismarck. Le tube mesure 20 mètres de long et son élévation va de -4° à +52°. La cadence de tir est de 1 coup toutes les 5 minutes et selon la munition utilisée pouvait envoyer ses obus de 42 à 55 km. Les canons pouvaient tirer 4 types d'obus :

- Obus standard de 800 kg
- Obus semi-perforants de 800 kg pour les navires légers
- Obus perforants pour les navires fortement blindés
- Obus Siegfried de 500 kg pour les tirs à longue portée

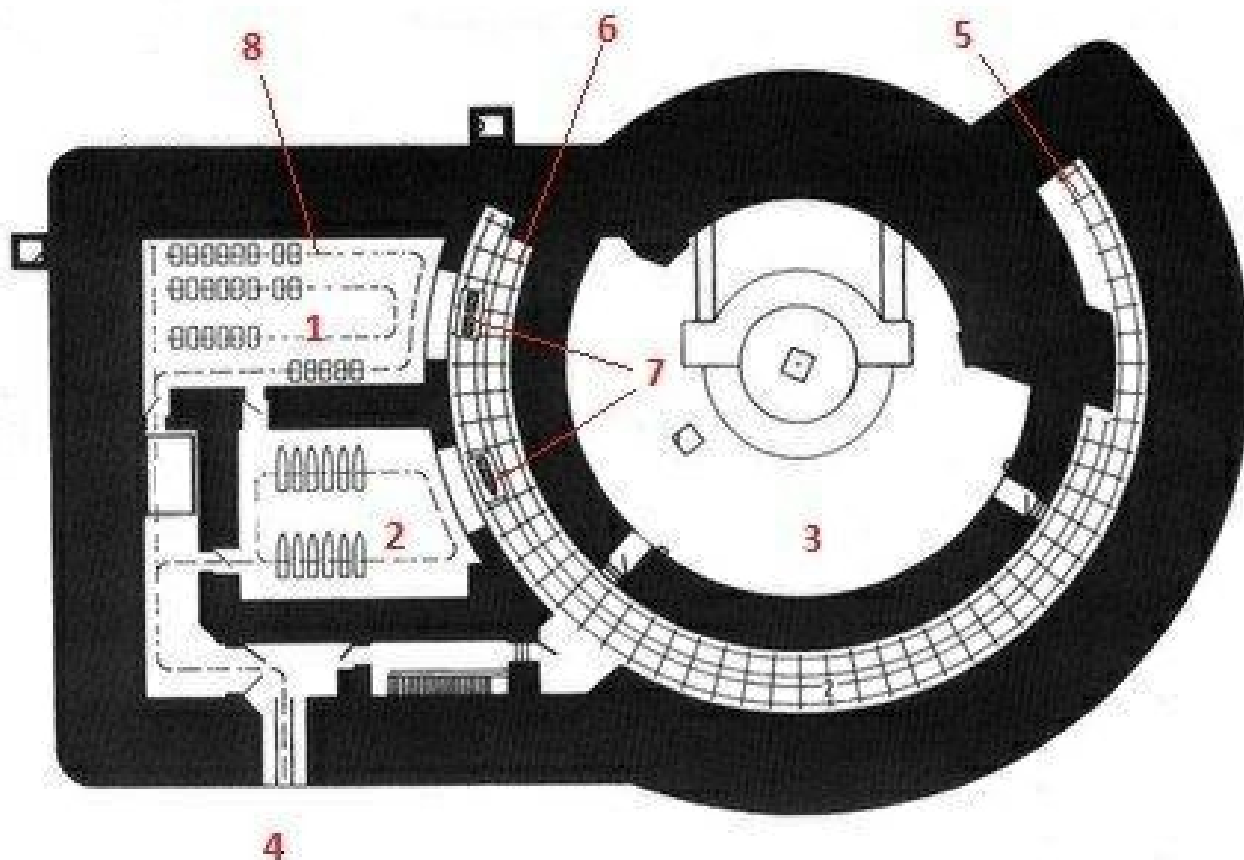
Les gaz viciés dûs au tir sont évacués par un système d'aspiration qui débouche dans une cheminée encore visible sur la Turm I.

Le Leitstand (poste de direction de tir) de type S100/SK est installé au « Cran aux œufs » (Stp 166a). Il est équipé d'un télémètre de 10.5 mètres sous coupole blindée de 10 cm d'épaisseur. Il est couplé à un radar de détection navale type Würzburg See-Riese FuMO 214. Il est complété par 2 Peilstände (calculs de mesures et corrections de tir) par recouvrements gonio au cap Blanc-Nez et au fort de la crèche. A noter que le bois d'Haringzelle a été crée de toute pièce par les Allemands afin de camoufler au mieux la batterie. Ils ont pour cela importé des arbres adultes depuis les forêts entourant Boulogne sur mer.

DESCRIPTION DE LA CHAMBRE DE TIR

le local de combat (chambre de tir) comporte 2 banquettes à 2 niveaux différents. La banquette inférieure comporte 2 passages vers la chambre de tir. Le chemin circulaire comporte 2 voies Decauville concentriques. La voie intérieure supporte les galets de roulement du monte-charge. Les obus et gargousses sortent des soutes grâce à 2 ouvertures style « passe-plats » et les munitions sont chargées sur des wagonnets sur la seconde voie pour être acheminées vers le canon. La galerie supérieure, à l'arrière de l'étage supérieur de la tourelle sert de galerie de service. La chambre de tir est percée de 2 rangées superposées d'ouvertures. 5 sur une rangée supérieure et 7 sur une rangée inférieure. Leur rôle est d'apporter de l'air frais dans le blockhaus et surtout à compenser l'énorme dépression créée dans l'ouvrage lors d'un tir. Si on compare les photos de la batterie en 1940 et en 1944, on s'aperçoit que les ouvertures de la rangée inférieure ont été murées pour ne plus laisser place qu'à une meurtrière. Cette modification apparaît après le raid sur Dieppe afin de se protéger d'une éventuelle attaque depuis l'intérieur des terres par des paras ou des commandos. En effet lors du raid de Dieppe, les commandos avaient pris certaines batteries d'artillerie à revers.





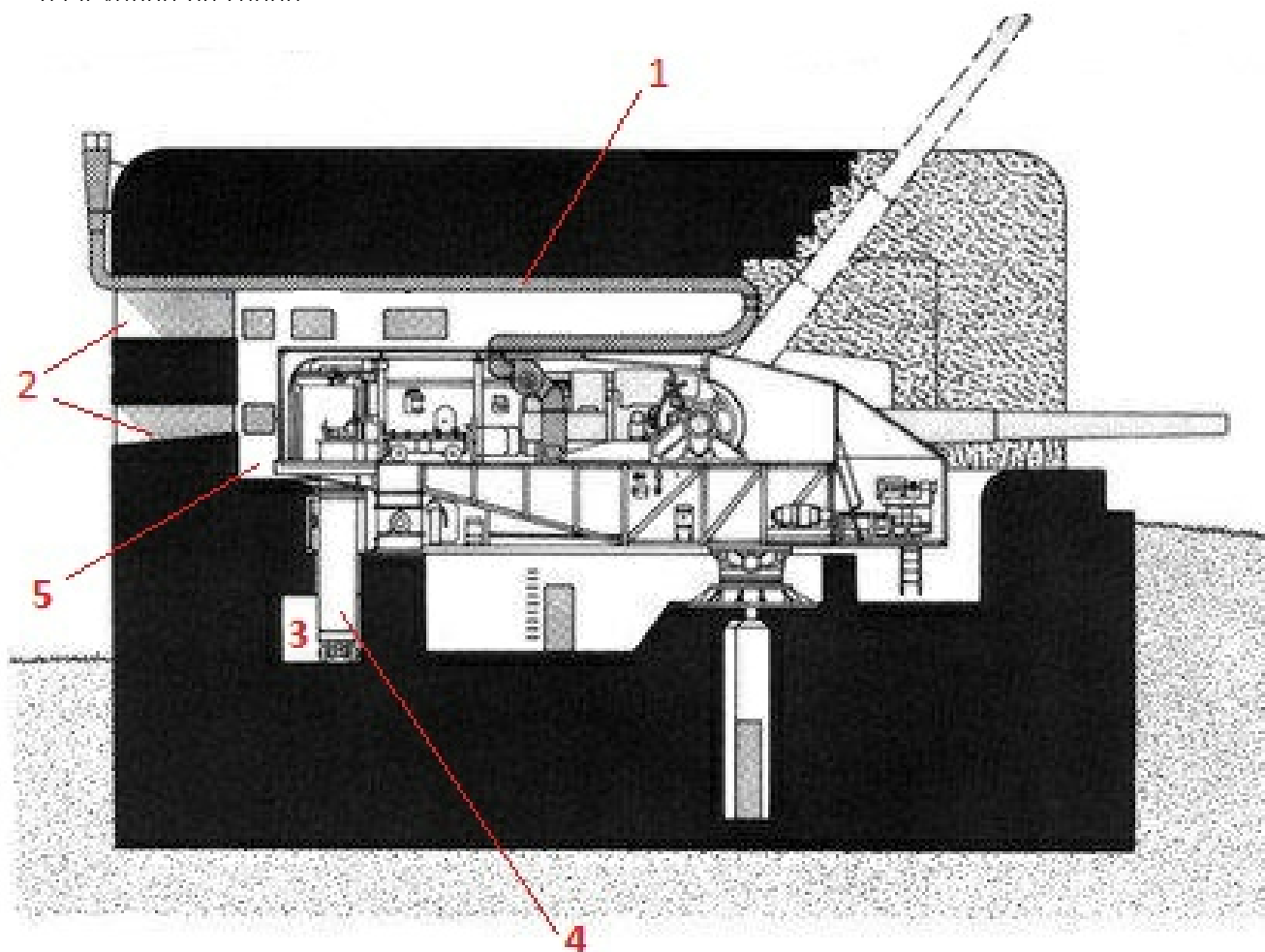
REZ DE CHAUSSÉE D'UNE CASEMATE :

- 1 : SOUTE À GARGOUSSSES
- 2 : SOUTES À OBUS
- 3 : CHAMBRE DE TIR
- 4 : ENTRÉE VOIE DECAUVILLE PROVENANCE ONGLEVERT
- 5 : RAIL POUR WAGONNETS MUNITIONS
- 6 : RAIL SUPPORTANT LES GALETS DES MONTE-CHARGES
- 7 : ORIFICES « PASSE PLATS » POUR CHARGER LES MUNITIONS SUR LES WAGONNETS
- 8 : MONORAIL FIXÉ AU PLAFOND POUR MANUTENTION MUNITIONS

DESCRIPTION DE LA TOURELLE

Nous avons parlé plus haut des caractéristiques du canon. Parlons un peu de la tourelle qui l'abrite. Ses dimensions sont de 9 m de long pour 6 m de haut et une largeur allant de l'avant de 4.5m jusqu'à 8 m à l'arrière. Son blindage est de 4 cm. Elle comporte 2 étages. A l'étage inférieur sont disposés les moteurs électriques de manœuvre de la tourelle et d'élévation du canon

A l'étage supérieur, le chef de pièce, le système de communication téléphonique recevant les ordres de pointage depuis le PDT, les dispositifs de pointage et de chargement du canon. Les munitions arrivent au moyen des wagonnets, sont chargées dans 2 monte-charges et sont engagées dans le canon à l'aide d'un refouloir hydraulique. A noter qu'il n'est possible de charger le canon que lorsque celui-ci est à l'élévation 0°, c'est-à-dire à l'horizontale.



COUPE DE LA CASEMATE :

- 1 : TUYAUTERIE D'ÉVACUATION DE L'AIR VICIÉ APRÈS UN TIR
- 2 : BOUCHES D'AÉRATION DE LA CASEMATE
- 3 : GALERIE DE CIRCULATION DES WAGONNETS DE MUNITIONS
- 4 : MONTE-CHARGE POUR MONTER LES MUNITIONS VERS LA CHAMBRE DE CHARGEMENT DE LA PIÈCE
- 5 : BANQUETTE SUPÉRIEURE SERVANT DE GALERIE DE SERVICE

Fortifications

Protection aérienne : la protection de la batterie est assurée par 6 pièces de 75 d'origine françaises, situées à l'avant de la Turm III en encuvement et plusieurs projecteurs. Les autres armes anti-aériennes sont 8 canons 2 cm Flak 28, 1 canon 3.7 cm Flak 36 et 2 canons de 7.62 FK d'origine russe.

Plusieurs stations radars sont chargées de la protection du site dont celles de Blériot-plage, Camiers et cap Blanc-Nez.

Les hommes de la batterie Todt : En incluant les unités qui servent la batterie hors de son périmètre, on arrive à un total de 390 hommes du 4^{ème} régiment d'artillerie de marine dont 242 sont sous les ordres du Kapitänleutnant Günther (puis le lieutenant de vaisseau Klaus Momber qui sera au charge du commandement de la batterie en septembre 1944). Ils prennent leurs quartiers sur le site de la batterie à partir d'octobre 1940. Ils étaient, avant cela, logés à Wimereux. Pour chaque canon de 380, il faut 18 hommes et 4 officiers.

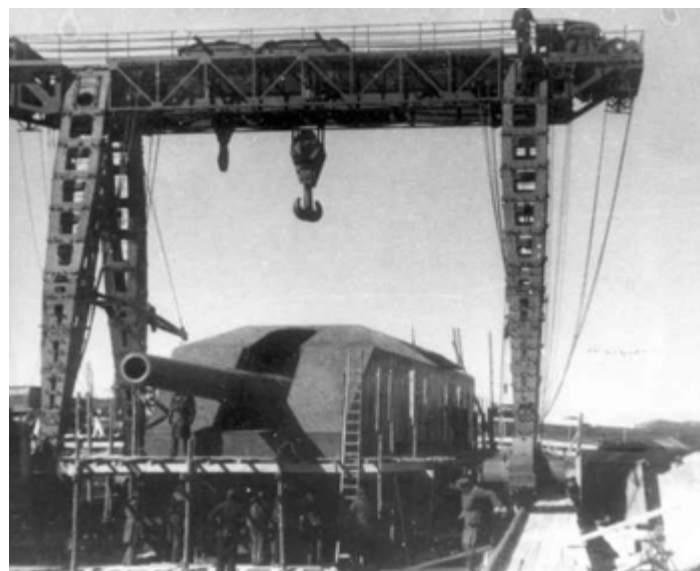
A cela s'ajoute un régiment d'infanterie chargé de la défense terrestre de la batterie.



La défense terrestre de la batterie : elle est assurée par un fossé antichars, une ceinture de mines et un dense réseau de barbelés. Le périmètre est parsemé de 16 tobrouks pour mortiers et mitrailleuses et 4 canons antichars de 50 mm KwKL/39 complètent l'ensemble.

LES COMBATS POUR LA PRISE DE LA BATTERIE : la batterie comme toutes les installations militaires du Pas de Calais avaient été régulièrement bombardées les mois précédents le débarquement afin, dans le cadre de Fortitude, de faire croire aux Allemands que ce débarquement aurait bien lieu dans cette zone.

Le 20 septembre en prélude à l'attaque des Canadiens de la 3^{ème} DI, des bombardiers légers larguent 850 tonnes de bombes de 250 et 500 kg. Nouveaux bombardements intenses les 26, 27 et 28. Pendant ce temps la batterie continue ses tirs sur l'Angleterre. Le 27 une bombe met la pièce nro 1 hors de combat. Le 29 après le pétardage de plusieurs Churchill « Avre », les hommes du North Nova Scotland Highlanders Regiment, appuyés par des blindés, « flail » et « crab » se lancent à l'assaut de la batterie qui se rend à 13h00. Le 29 au soir, 1700 Allemands se sont rendus, y compris le PDT du Cran aux Œufs tombé lui aussi en fin d'après-midi. Les pertes côté Canadiens lors de la prise de la batterie s'élevèrent à 6 tués et 19 blessés !



PORTIQUE DE MISE EN PLACE DE LA PIÈCE DANS SON ENCUVEMENT.

AU PREMIER PLAN BANQUETTE INFÉRIEURE SUPPORTANT LES GALETS DE ROULEMENT ARRIÈRE DE LA TOURELLE, À GAUCHE EN CONTREBAS, GALERIE REPÈRES 3 ET 4 SUR FIGURE P138 ET À L'ARRIÈRE RANGÉE INFÉRIEURE DE BOUCHES D'AÉRATION (REPÈRE 2 SUR FIG P138)

CONCLUSIONS :

Au final au long de sa vie opérationnelle du 12 février 1942 au 29 septembre 1944, date de sa capture, la batterie Todt n'aura tiré que 476 obus. Soit environ 4 obus par pièce et par mois ... Aucun but de guerre à son tableau de chasse mis à part quelques destructions de maisons à Douvres et Folkestone provoquant quelques incendies.

On peut considérer que ces 4 batteries longues portées étaient le fruit d'une illumination d'Hitler, quand il pensa furtivement à envahir l'Angleterre. A-t-il été lui-même un jour convaincu par cette idée ? Finalement, on peut penser que si ces batteries lourdes n'auront dans les combats servi à rien, elles auront certainement eu le mérite par leur seule présence, de faire hésiter et finalement renoncer les alliés à choisir le Pas-de-Calais comme lieu du futur débarquement de juin 44. C'est certainement là leur seul titre de gloire. A si, j'oubliais le bon Dr Goebbels se servira allègrement des batteries Todt et Lindemann dans sa propagande vantant l'invincibilité du mur de l'Atlantique. On sait ce qu'il en est advenu ...

SOURCES

- Le mur de l'Atlantique dans la baie de Wissant
- Olejniczak, Poweleit, Peeters, Delefosse
- Les batteries côtières en France - volume 1 - Alain Chazette - éditions histoire & fortifications
- Les batteries du secteur Gris-Nez - Alain Chazette - éditions histoire & fortifications
- Objectif Douvres - Paul Gamelin

Le coin des lecteurs

par Vincent Dupont

Bonjour à toutes et à tous,

Nous allons comme à notre habitude vous présenter quelques ouvrages références sur le sujet que nous avons abordés dans le dossier thématique de ce numéro. Ensuite ce sont les dernières sorties littéraires concernant le conflit qui nous intéresse tant et qui ont retenu l'attention de la rédaction que nous présenterons, en espérant qu'ils vous plairont tout autant !



Bonjour à toutes et à tous,

Concernant la Hongrie pendant la Guerre nous pouvons vous recommander quelques ouvrages en français comme en anglais même s'il nous est apparu que la plupart des meilleures références dans ce thème restaient en hongrois, nous ne les ferons donc pas figurer mais vous pourrez toujours retrouver nos références dans les sources à la fin de chaque article du dossier.

L'amiral Horthy de Catherine Horel

Éditions Perrin

467 pages - 25,00 €

Aide de camp de l'empereur François-Joseph à qui il vouait une admiration sans bornes, Miklós Horthy devient commandant en chef de la flotte austro-hongroise pendant la Première Guerre mondiale. En mars 1920, il est nommé régent de Hongrie par l'Assemblée nationale, responsabilité qu'il assume jusqu'en 1944. Dès lors, sa vie se confond avec celle de son pays. En calviniste convaincu, ni idéologue ni chef charismatique, Horthy porte des valeurs chrétiennes traditionnelles. Le système mis en place, loin d'être la dictature fasciste retenue par l'historiographie communiste après 1945, est en réalité un régime autoritaire et réactionnaire qui ira jusqu'à déclarer la guerre à l'URSS en 1941. En 1944, sous la pression d'Hitler, Horthy ne peut s'opposer à l'occupation de la Hongrie par les troupes allemandes. Sommé d'appliquer une législation antijuive, il refuse les déportations instaurées par son "allié", ce qui le sauvera du tribunal de Nuremberg. Réfugié au Portugal en 1949, l'amiral y meurt huit ans plus tard. A travers cette première biographie en français, l'auteur restitue avec maîtrise toute la complexité et l'ambiguïté d'un personnage qui suscite, encore aujourd'hui, des passions exacerbées, et dont le drame aura été de s'allier avec l'Italie et l'Allemagne par volonté expansionniste.

Catherine Horel

L'AMIRAL HORTHY

Régent de Hongrie



The Royal Hungarian Army in World War II

de Nigel Thomas & Laszlo Szabo

Osprey Publishing
48 pages – env. 15,00 Euros



L'Armée royale hongroise était la plus grande alliée de l'Allemagne sur le front de l'Est pendant la Seconde Guerre mondiale (1939-1945), fournissant une contribution essentielle en termes d'hommes et de matériel. Comme nous l'avons dit en introduction les sources sur l'armée hongroise tant en français qu'en

anglais sont rares, et dans cet ouvrage de la collection Osprey (en anglais mais dont la qualité ne se dément jamais), ses auteurs ont su combler les lacunes sur cet important allié allemand. Déployée en Ukraine au début de la guerre, l'armée hongroise a été impliquée dans un certain nombre d'affrontement contre l'Armée Rouge, y compris la résistance acharnée en Transylvanie durant l'été 1944 et la défense courageuse de Budapest face à d'imposantes forces et de nombreuses difficultés. L'armée hongroise était une force armée très variée et colorée, allant des troupes de montagne et des unités de chars aux unités de cavalerie et d'infanterie. Tous ces éléments sont illustrés dans ce numéro grâce à des illustrations polychrome et leur composition exposée dans le détail, tant du point de vue des uniformes et des insignes que des armes et des blindés de l'armée hongroise. Avec si peu d'informations disponibles en dehors des sources hongroises, cet ouvrage est une source essentielle pour découvrir ce que fut l'armée hongroise pendant la Seconde Guerre mondiale, et saura plaire aux amateurs de reconstitution historique ou de modèles réduits.

Hungarian Aces of World War II de György Punka

Osprey Publishing
96 pages – env. 15,00 euros



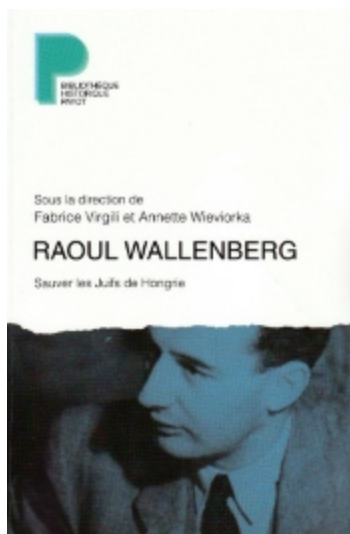
Comme l'Allemagne, la Hongrie a été interdite d'avoir une armée de l'air suite à la défaite de l'Empire austro-hongrois à la fin de la Première Guerre mondiale. Cependant, encore une fois comme l'Allemagne, le nouvel état de la Hongrie a créé une armée de l'air dans le plus grand secret durant les années 1930. Les pilotes de chasse hongrois ont d'abord connu le feu de l'action contre leurs voisins slovaques

au début de 1939, après l'annexion de la Tchécoslovaquie par l'Allemagne. En Juin 1941, les forces armées hongroises ont rejoint l'Allemagne dans l'invasion de la Russie, et les pilotes du I/ Groupe de chasse connu un engagement continu en 1942. Avec des Fiat CR.42s, des Re.2000s et des Bf 109 Es, les pilotes ont obtenu un nombre modeste de victoires aériennes. Toutefois, lorsque l'escadrille de chasse des Puma fut équipée de Bf 109G-10 fut engagée à Kharkov en avril 1943, de nombreux as ont commencé à se construire rapidement un palmarès. Un an plus tard les appareils hongrois étaient de retour pour défendre les villes hongroises de l'action des bombardiers lourds américains, et des pilotes tels que Dezső Szentgyörgyi et György Debrödy vont se lancer contre leurs proies dans des batailles désespérées contre l'aviation alliée. Contrairement à la plupart des alliés de l'Allemagne en Europe de l'Est, la Hongrie n'a pas capitulé pendant les avancées russes de 1944, et ses pilotes de chasse se sont battus jusqu'en mai 1945 ce qui rend l'étude de leur parcours très intéressante.

Raoul Wallenberg : Sauver les Juifs de Hongrie

Sous la direction de Fabrice Virgili & Annette Wiewiorka

Bibliothèque Historique Payot
224 pages – 22,00 euros



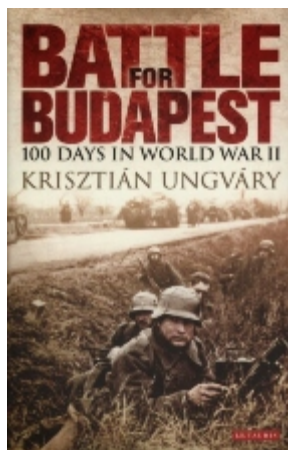
Juillet 1944. Alors que la libération de l'Europe est en route, la dernière grande communauté juive, celle de Hongrie, encore intacte, s'apprête à être exterminée depuis que, quatre mois

plus tôt, Eichmann et ses hommes se sont installés à Budapest. Raoul Wallenberg arrive alors de Suède pour tenter de sauver les Juifs. Pendant six mois, à force de négocier avec Eichmann, il permet à près de 100 000 d'entre eux d'échapper à la mort. Mais en janvier 1945, l'Armée rouge entre à Budapest ; Wallenberg est arrêté, puis il disparaît. Juste parmi les nations depuis 1963, médaille d'or du Congrès américain en 2014, Wallenberg est célèbre dans le monde entier, mais reste méconnu en France. Qui était-il ? Comme expliquer son arrestation et sa disparition dans l'Union soviétique de Staline ? Que sait-on aujourd'hui de son sort ?

Battle for Budapest : 100 days in World War II de Krisztián Ungváry (traduit par Ladislaus Löb)

I.B. Tauris

392 pages – env. 20,00 euros



Le siège de Budapest fut sans doute un des plus durs sièges de la guerre après ceux que connurent les villes d'URSS pendant la guerre. Il commence en novembre 1944 et dure jusqu'au 13 février 1945, avec un million de civils pris au piège dans la ville, dont plus de 100 000 Juifs. 40 000 d'entre eux, au moins, y sont tués. Dans ce livre, paru en anglais en 2003, qui est en fait la traduction d'un ouvrage hongrois écrit par K. Ungváry, sorti initialement en 1999, cet auteur s'est

penché, non pas sur la bataille en elle-même, très violente, mais sur les difficultés qui se sont posées lors de la défense de la capitale hongroise, sur le traitement des civils par les deux camps. Reposant sur des sources essentiellement hongroises et allemandes (très peu coté soviétique) en faisant attention au crédit à apporter à ces différentes sources, Ungváry y développe comment, dès août 1944, la Hongrie se retrouve exposée à l'invasion soviétique et comment elle y fait face. En effet les Hongrois ne tenaient pas à mener un combat de rues dans Budapest, contrairement à Hitler, qui exigea que la ville soit tenue dès le mois d'octobre et envoya des renforts pour faire de la ville une forteresse confiée à la Wehrmacht puis à la Waffen-SS. Du coté soviétiques, tels Jules César à Alésia, l'Armée Rouge va méthodiquement établir deux lignes de défense alors qu'elle contourne Buda : une ligne de circonvallation autour de Buda et une ligne de contrevallation tournée contre la ville elle-même. L'encerclement est complété le 27 décembre 1944. Le nombre de défenseurs de la ville est alors difficile à établir avec précision. Peut-être 50 000 Hongrois et 45 000 Allemands au 31 décembre. Mais l'armée hongroise avait déjà souffert de sérieuses pertes et son moral n'était guère élevé, même si son artillerie restait en bon état. Le point de vue des civils fait l'objet d'une grande attention également, puisqu'ils sont requis pour préparer les défenses et souffrirent du rationnement. Durant le siège leurs conditions de vie furent en effet précaires car ils s'entassèrent par centaines ou milliers dans des abris, manquant de tout et soumis à la terreur que les Croix Fléchées firent régner dans la ville. Ce livre retrace ensuite les différentes attaques tentées par Malinovsky et Tolboukhine pour conquérir Pest et Buda. Le 17 janvier, les Allemands évacuent Pest et font sauter les ponts sur le Danube tandis que l'Armée Rouge met encore deux jours à nettoyer les dernières poches de résistance. A Buda, les Soviétiques, fin décembre, ne sont qu'à 2 km du Danube. L'agonie de la ville touche alors presque à sa fin. Malgré trois tentatives de dégagement extérieur, Hitler ordonne le 27 janvier de tenir la ville jusqu'au dernier homme, elle tiendra jusqu'au 11 février. Le siège de Budapest, en tout, a probablement entraîné la perte de 80 000 tués coté germano-hongrois et plus de 240 000 blessés coté soviétique.

Une Histoire du III^e Reich de François Delpla

Éditions Perrin
527 pages – 24,90 euros



Né voici quatre-vingts ans, mort en sa treizième année, le Troisième Reich n'en finit pas d'être scruté et analysé. Mais il a été au total assez peu raconté : c'est à quoi s'attelle cet ouvrage,

ans une approche strictement chronologique, loin de tout débat théorique. Le régime apparaît comme un mouvement tourné vers un seul but : une réorientation complète de l'humanité sous la conduite d'une prétendue « race aryenne ». Contrairement à d'autres totalitarismes, ce projet ne se rattache pas à une idéologie précise, tout en empruntant à beaucoup. Il s'inscrit pleinement dans son époque, mobilise une Allemagne humiliée plus qu'affaiblie en 1918-1919, et donne vie aux fantasmes mortifères de son chef, Adolf Hitler. L'ouvrage mène de pair l'étude de sa folie et celle des procédés, toujours retors et souvent habiles, qui l'amènent tout près d'une réussite durable en 1940. De l'accès au pouvoir à l'effondrement apocalyptique, il montre la prise en main de la société allemande par un mélange de terreur et de séduction, analyse la longue passivité de la communauté internationale comme le résultat

d'un jeu mené à un rythme paralysant toute réflexion et décrit la lente agonie du régime après le zénith de 1940, en mettant en valeur l'action de Winston Churchill pour rassembler la coalition adverse et maintenir vaillamment que vaillamment son unité. Pendant ce temps, le fauve blessé du Reich déploie toutes ses potentialités criminelles. Cette trace de feu et de sang dans l'histoire du XX^e siècle, effacée au prix d'un effort planétaire, structure encore le monde actuel et nourrit ses débats. Une synthèse, exhaustive et enlevée, qui faisait défaut.

Chirurgie dentaire et nazisme de Xavier Riaud

Éditions L'Harmattan
292 pages – 30,00 euros



En 1933, Hitler arrive au pouvoir en Allemagne. À partir de ce moment, chaque profession s'imprègne de l'idéologie nazie. À travers l'organisation des dentistes allemands sous contrôle étatique, à travers leur mode de fonctionnement politisé, c'est la description de toute une société embrigadée qui est abordée dans cet opus de Xavier Riaud. La principale nouveauté réside dans le fait qu'elle est étudiée directement depuis l'intérieur. Hygiène de la race,

militarisation des dentistes au sein de la Marine, de la Wehrmacht, de la Luftwaffe, de la SS, genèse de la récupération de l'or dentaire dans les camps dans le cadre de la solution finale d'extermination de la population juive et de son exploitation sur le plan international, chirurgie maxillo-faciale allemande, relations des dentistes nazis avec la confraternité internationale, rôles, formations universitaires et obligations légales des dentistes dans le cadre de l'opération T4 d'euthanasie des aliénés mentaux et handicapés physiques, expérimentations médico-dentaires dans les camps de concentration, dentistes héros de guerre au service d'un régime totalitaire, identifications médico-légales des dignitaires nazis comme Hitler, Braun, Mengele ou encore Bormann, procès d'après-guerre et inculpations des principaux responsables SS, aucun sujet n'est occulté. A partir d'archives extraordinaires, de documents et de témoignages uniques agrémentés d'une iconographie abondante, issue des plus grands centres du monde, Xavier Riaud réalise une galerie de portraits édifiante. Il lève aussi le voile sur des moments très sombres de l'histoire de l'Humanité et rétablit des vérités primordiales sur des questions demeurées encore aujourd'hui mystérieuses. Il parvient également à situer ces chirurgiens-dentistes entre médecine et éthique médicale, et à démontrer combien cette dernière notion est difficile au sein d'un régime totalitaire. Enfin, Xavier Riaud, à travers ce livre, référence en son genre sur un thème peu connu, s'attache au devoir de mémoire. Devant la résurgence d'idées passées, il s'évertue, avec conviction, tel un combat, à ériger ces mots : « Plus jamais cela ! »

Les armes secrètes du III^e Reich de Laurent Tirone

Ixelles Éditions
352 pages – 22,90 euros



L'image de la fin de la guerre est encore aujourd'hui fortement empreinte du souvenir des *Vergeltungswaffe*. Ce mot n'est pas forcément connu de tous ; il signifie "arme de représailles" et ces armes sont malheureuse-

ment plus connues sous leurs déclinaisons : les V1 et V2. Que ce soit au Royaume-Uni et même en France où le bruit de ces sinistres bombes volantes dans le ciel marque encore de nombreuses personnes, nombreux sont ceux qui se souviennent de ces engins de mort. Des premières fusées de Peenemünde issues des travaux de Wernher Von Braun qui menèrent à ces V1 et V2 à l'ensemble de ce que Goebbels a appelé les "Wunderwaffen" (armes miraculeuses), ce livre retrace l'histoire de toutes ces armes étonnantes surgies d'une imagination destructrice, et l'évolution de l'armement allemand durant la Seconde Guerre mondiale. A rebours de l'image que l'on peut habituellement s'en faire, c'est donc toute l'évolution de la pensée des ingénieurs d'armement allemand qui est développée dans cet ouvrage, en dehors des fantasmes que l'historiographie soviétique et américaine a pu mettre en place après-guerre. Quel fut le développement réel de ces programmes, qu'ils concernent les armes individuelles, les chars ou les avions à réaction ?

Lesquels furent tentés sans succès ? Comment ces armes firent partie d'un plan stratégique cohérent de la part du régime ? Enfin ces armes auraient-elles pu changer le cours de la guerre ? C'est dans cet ouvrage que nos lecteurs pourront découvrir les données concernant ces armes secrètes, étayées de chiffres, mais aussi ce qu'il en fut réellement des inventions mises en œuvre par les nazis, y compris en terme de programme atomique, et comment ces développements furent compromis par l'évolution du conflit malgré les promesses tapageuses de leur propagande. Même les plus chevronnés de nos lecteurs pourront trouver matière à intérêt dans ce livre qui explore bon nombre des aspects méconnus de la machine de guerre allemande. Enfin ces armes auraient-elles pu changer le cours de la guerre ? C'est dans cet ouvrage que nos lecteurs pourront découvrir les données concernant ces armes secrètes, étayées de chiffres, mais aussi ce qu'il en fut réellement des inventions mises en œuvre par les nazis, y compris en terme de programme atomique, et comment ces développements furent compromis par l'évolution du conflit malgré les promesses tapageuses de leur propagande. Même les plus chevronnés de nos lecteurs pourront trouver matière à intérêt dans ce livre qui explore bon nombre des aspects méconnus de la machine de guerre allemande.

Itinéraire d'un juif du siècle

de Claude Berger

Éditions de Paris – Max Chaleil
240 pages – 20,00 euros



Claude Berger est placé de naissance au cœur des drames du siècle passé, le régime nazi et Vichy dont il réchappe, le totalitarisme bolchévique qu'il démystifie, la décolonisation. Né en 1936 dans le quartier juif de Paris, Claude Berger portera le jour de ses six ans l'étoile jaune. Il reste caché deux années durant afin d'échapper à la condamnation à mort qui pèse sur les enfants juifs durant la Seconde Guerre Mondiale. En 1954, la guerre d'Algérie lui fait écho de ce qu'il a lui-même vécu

quelques années auparavant, bouleversé par l'usage de la torture, il ruse et se fait interner dans un hôpital psychiatrique militaire où il y retrouve des tortionnaires devenus fous de culpabilité. Grâce à son diplôme de chirurgien-dentiste, avide de compréhension des mondes différents, sa propre identité en question, il se rend en Afrique où il découvre l'animisme sous le communisme primitif.

Clandestine

de Marie Jalowicz Simon

Éditions Flammarion

430 pages – 22,90 euros

Bénévole en Algérie, il est pris au piège de la face cachée de l'indépendance. En 1971, il démystifie Lénine et dénonce capitalisme et salariat d'État. Son essai, Marx, l'association, l'anti-Lénine, vers l'abolition du salariat lui vaut l'hommage d'Otelo de Carvalho, l'initiateur portugais de la révolution des œillets, le soutien d'André Gorz et il écrira de nombreuses colonnes dans le journal Libération et de nombreuses revues dont les Temps Modernes et Politique Aujourd'hui. La question du pourquoi et non pas seulement du comment de la mort des Juifs ne cesse de le hanter. Il dénonce une

Mythologie progressiste, née de l'antisémitisme des pères de la pensée de gauche. Pour lui, cette mythologie empêche les êtres d'œuvrer vers une société solidaire et non-salariale. Comment évoluer vers une société plus humaine et plus solidaire, affranchie des rapports de domination et d'un monopole d'État qui tend à aller à l'encontre de l'intérêt commun ? Claude Berger développe sa réponse à cette question dans un livre, qui, sans pour autant être autobiographique, développe de manière chronologique les événements tragiques que cet homme-orchestre a dû affronter, et comment ces mêmes événements ont façonné sa personnalité profondément humaine, généreuse et libératoire.



Marie Jalowicz est née à Berlin de parents juifs polonais. Ce livre est le récit de sa vie tumultueuse où, d'abord astreinte au travail forcé chez Siemens en 1940 parmi 200 autres jeunes filles et femmes juives, à Spandau, elle connaît de longues journées de travail ou elle ne voit pas le jour se lever et se coucher. C'est l'époque où elle tisse de nouvelles amitiés, le plus souvent par solidarité féminine dans cette

épreuve collective. Puis elle connaît le début des persécutions accrues contre les juifs, et à la mort de son père, est obligée de quitter son logement et commence à vivre d'aide de sa famille, de ses amis, mais avant tout d'audace, comme quand elle parvient à être retirée du fichier de l'Arbeitsamt en informant les services publics qu'elle était déjà déportée. Sa vie sera dès lors ponctuée de ces événements chanceux où elle parvient à s'en sortir même si elle passe souvent très près du danger. Afin d'échapper au pire elle va jusqu'à être brièvement fiancée avec un chinois pour obtenir un passeport étranger, mais très vite c'est la voie de la clandestinité dans laquelle elle se plonge quand en juin 1942, à vingt ans, elle décide de ne plus porter l'étoile jaune et d'errer sans identité, de place en place, au risque d'être hébergée par d'authentiques nazis. Elle parvient en effet à dissimuler son identité par un passeport falsifié obtenu à l'issue d'un voyage qui la conduit en Croatie puis en Bulgarie et en Hongrie avant d'être de retour à Berlin en novembre 1942. Elle vit ainsi son premier hiver cachée par des amis successifs qui ignorent parfois son identité et peut mener une vie presque normale à partir de 1943. Dans ce récit qui laisse parfois le lecteur en haleine de peur que Marie soit arrêtée c'est la peur des rencontres, des rafles, des dénonciations, des violences, du froid et de la faim qui la touche jusqu'en juin 1945 qui touche. Cet ouvrage offre ainsi une plongée inédite dans le Berlin de la guerre et constitue un document historique sans équivalent sur une femme courageuse et lucide dans une situation quotidienne de crainte que l'on pense aujourd'hui impossible à imaginer.

Le Consul de Salim Bachi

Éditions Gallimard
192 pages – 17,50 euros

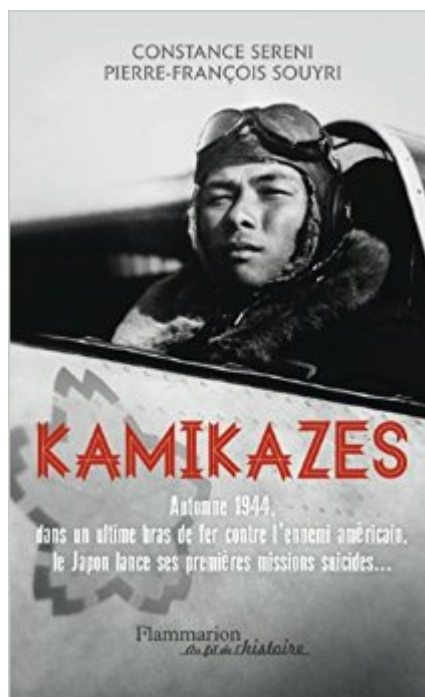


En juin 1940, en pleine débâcle, Aristides de Sousa Mendes, consul du Portugal à Bordeaux, sauva la vie de milliers de personnes en désobéissant

à son gouvernement. Entre trente mille et cinquante mille réfugiés de toutes nationalités et religions bénéficièrent d'un visa signé de sa main qui leur permit de fuir la menace nazie. Plus de dix mille juifs échappèrent à une mort certaine dans les camps. Relevé de ses fonctions, exilé dans son propre pays, oublié de tous, Aristides de Sousa Mendes paya jusqu'à la fin de sa vie le prix fort pour ses actes de courage. Salim Bachi retrace, dans ce roman en forme de confession, le destin exceptionnel d'un homme mystérieux et tourmenté, croyant épris de liberté et père de quatorze enfants que l'amour d'une femme et de l'humanité vont transfigurer.

Kamikazes de Pierre-François Souyri

Éditions Flammarion
256 pages – 22,00 euros



À l'automne 1944, quand la défaite semble inéluctable, l'état-major japonais recrute les premières "unités spéciales d'attaque". La première attaque de kamikazes à lieu contre l'USS St. Lo et des enseignements sur l'efficacité de la tactique kamikaze mise au point par le vice amiral Nishi sont immédiatement tirés : ces bombes humaines lancées contre les cibles américaines ont une efficacité redoutable et provoquent chez l'ennemi une psychose sans précédent, ce

qu'elles continueront de faire jusqu'en août 1945. Elles marqueront les esprits américains et occidentaux bien au-delà puisque le terme de kamikaze finit par rentrer dans le vocabulaire courant. Par ailleurs les kamikazes ne furent cependant pas utilisés uniquement via des avions, mais aussi via des bombes humaines volantes, les ka. Et avant même la formation des premiers escadrons kamikazes, l'armée de terre et la marine avaient eux-aussi déjà commencé à mettre au point des moyens à usage unique comme les torpilles humaines Kaiten ou encore des bateaux bombes rapides Shinyū et Maru-re. Cet ouvrage, très documenté, qui s'appuie sur des chiffres précis, propose de comprendre pourquoi des milliers de jeunes gens furent ainsi envoyé à la mort. Il propose tout d'abord une étude en profondeur sur la signification, sur le sens de l'action des kamikazes, improprement appelées ainsi d'ailleurs, puisqu'au Japon on les nomme *tokubetsu kōgekitai*, ou tout simplement *tōkkōtai*. Ensuite c'est une réflexion sur le sens même de l'idée de sacrifice du soldat pour sa patrie et ses origines dans l'histoire des valeurs japonaises qui est développé, avec par exemple la mise en relief de l'incitation ancestrale faite au soldat japonais de ne jamais se constituer prisonnier. Par extension c'est la préparation idéologique de ces jeunes hommes, leur endoctrinement qui est également mis en avant, avec pour point d'orgue la gloire de mourir pour le pays et l'empereur autour d'un rituel d'acceptation de la mort par le sacrifice.

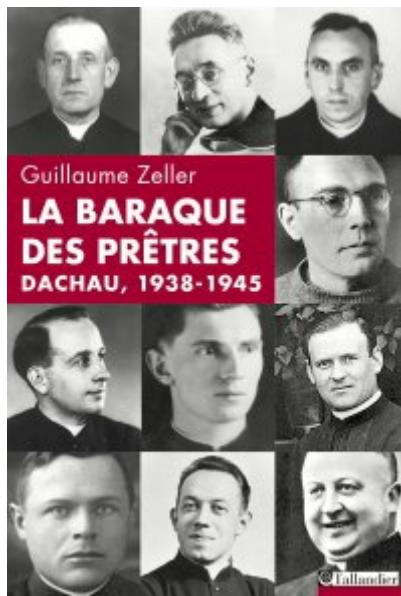
Enfin une étude sociologique nous permet de mieux comprendre le niveau d'étude général de ces jeunes kamikazes à travers l'étude des témoignages laissés par certains d'entre eux, qu'ils aient été volontaires ou non. En effet, au delà de l'impact militaire, la mort programmée des kamikazes figure l'effrayante métaphore du suicide collectif de la nation, auquel le régime impérial était désormais résolu. C'est ainsi que cet ouvrage soulève aussi comment fut conçue cette tactique désespérée, tout de même basée sur la décision d'envoyer sciemment à la mort les meilleurs pilotes et de détruire les meilleurs appareils disponibles. Comment le Japon en est-il venu à exiger de ses sujets un tel engagement ? Qui sont ces pilotes soigneusement recrutés dont certains reçoivent une formation atteignant à peine sept jours ? L'histoire de ces jeunes gens embri-gadés forme la trame de cette synthèse inédite dont les détails font étrangement écho à notre temps présent.

La baraque des prêtres, Dachau 1938-1945

de Guillaume Zeller

Éditions Tallandier

320 pages – 20,90 euros



De 1938 à 1945, 2 720 prêtres, religieux et séminaristes sont déportés dans le camp de concentration de Dachau, près de Munich. Regroupés dans des « blocks » spécifiques qui conserveront pour l'histoire le nom de « baraques des prêtres », 1 034 d'entre eux y laisseront la vie. Polonais, Belges, Allemands, Français, Italiens, Tchèques, Yougoslaves : derrière les barbelés de Dachau, l'« universalité de l'Église » est palpable. Ces hommes

qui, dans une Europe encore christianisée, jouissaient d'un statut respectable, parfois éminent, se retrouvent projetés dans une détresse absolue. La faim, le froid, les maladies, le travail harassant, les coups des SS et des kapos, les expériences médicales ou les transports d'invalides ont raison de ces hommes de tous les âges. Quelques-uns sombreront dans le désespoir et s'effondreront, d'autres la grande majorité d'entre eux ne fléchiront pas, peut-être soutenus par leur foi. Partageant le sort commun des déportés, les prêtres de Dachau s'efforcent de maintenir intacte leur vie spirituelle et sacerdotale. Une chapelle, la seule autorisée dans tout le système concentrationnaire, leur apporte un secours considérable. Cette expérience unique dans l'histoire de l'Église éclaire d'un jour nouveau les rapports entre le nazisme et le christianisme. Près de 70 ans après sa libération, le camp de concentration de Dachau demeure le plus grand cimetière de prêtres catholiques du monde.

On l'appelait Docteur la Mort : De Mauthausen au Caire, le récit haletant de la plus longue traque de l'histoire

de **Nicholas Kulish & Souad Mekhennet**

Éditions Flammarion
378 pages – 22,90 euros



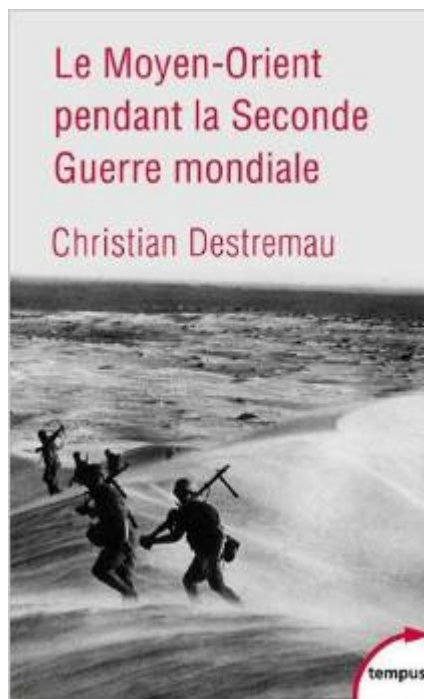
Ce livre est l'histoire d'une traque qui commence en 1945. La cible : Aribert Heim, surnommé le « Docteur La Mort » pour avoir été en 1942 l'un des médecins du camp et commis de véritables actes de bar-

barie. Révélée au moment du procès de Mauthausen, son implication parue évidente et sentant venir le châtiement, il quitte femme et enfants, puis disparaît. Dès lors, pour le retrouver, c'est une recherche dans le passé d'Aribert Heim qui est lancée, une véritable enquête pour mieux comprendre son fonctionnement et le traquer, pour comprendre comment il parvint à fuir l'Allemagne dans les années 1960 sans laisser de traces. Enquête journalistique de talent, cet ouvrage retrace ensuite comment Simon Wiesenthal et Alfred Aedtner prirent le cas en main en 1978, cherchant partout de part le monde, en particulier en Amérique du Sud, sans résultat. Ils ne penseront jamais à l'Égypte. C'est pourtant là qu'il vivra pendant près de trente ans aimé des enfants du quartier, de ses amis musulmans, de son fils ignorant et complice et qu'il mourra, en éternel nazi.

Jamais la trace d'Aribert Heim n'aurait été retrouvée si deux journalistes n'avaient repris cette enquête à zéro et repris cette traque qui se termina finalement par la découverte du refuge de Heim, au Caire, mais dix-sept ans après sa mort ... En résumé un ouvrage très bien écrit et digne d'intérêt, retraçant la traque difficile d'un criminel nazi qui ne s'est jamais repenti de ses crimes.

Le Moyen-Orient pendant la Seconde Guerre mondiale de Christian Destremau

Éditions Tempus Perrin
626 pages – 12,00 euros



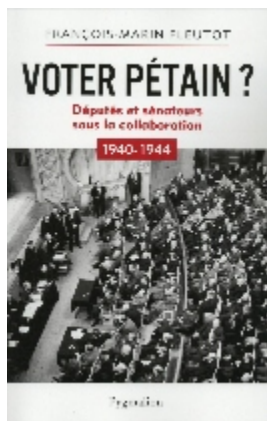
Au crépuscule de son règne, Hitler regretta d'avoir négligé le Moyen-Orient : "Tout l'Islam vibrait aux nouvelles de nos victoires", déclarait-il alors. Mais l'idéologie nazie a-t-elle réellement trouvé des relais en Iran, en Égypte ou en Irak ? Le monde arabe a-t-il effectivement collaboré avec l'Axe ? Pour répondre à ces questions controversées, Christian Destremau retrace les principales étapes du second conflit mondial au Moyen-Orient : la guerre en Cyrénaï-

que, la politique du Reich en Palestine, le coup d'État antibritannique en Irak, le rôle de Vichy en Syrie ... En portant le regard sur ce théâtre d'une importance capitale, notamment en raison des puits de pétrole et de la question de la Palestine, l'auteur apporte nombre d'éclairages novateurs sur la Seconde Guerre mondiale.

Voter Pétain ? : Députés et sénateurs sous la collaboration (1940-1944)

de François-Marin Fleutot

Éditions Pygmalion
322 pages – 22,90 €



Voter Pétain, ce fut, pour 569 députés et sénateurs élus de 1932 à 1939, donner les pleins pouvoirs à un maréchal héros de guerre de 84 ans, le 10 juillet 1940. Voter Pétain, ce fut, pour 294

élus du Front populaire (socialistes, communistes, radicaux-socialistes et divers gauches) et 275 élus de droite (radicaux, libéraux et conservateurs), approuver massivement le projet présenté par Pierre Laval (ministre néo-socialiste). Seulement 80 de leurs collègues votèrent non. Qui furent ces hommes, que devinrent-ils ? De cette période d'une complexité absolue, dans laquelle les valeurs et les grilles de lectures habituelles furent retournées, et où gauche et droite se mêlèrent et se renièrent au sein d'une succession de désordres et de hasards, François-Marin Fleutot offre ici une approche nouvelle à la lumière d'une analyse scrupuleuse de l'attitude des élus pendant la Seconde Guerre mondiale.

Darlan

de Bernard Costagliola

CNRS Éditions
403 pages – 25,00 €



Darlan a été, après Laval, l'homme de la collaboration avec l'Allemagne. Missionné par Pétain, il s'est efforcé d'opérer un rapprochement entre la France et le Reich hitlérien, allant jusqu'à l'alliance militaire et prévoyant une co-belligérance de fait aux côtés des puissances de l'Axe. La France aurait ainsi pu se retrouver dans une guerre contre l'Angleterre, voire contre les États-Unis en 1941-1942. Nourrie d'archives longtemps fermées aux chercheurs, la vivante

étude de Bernard Costagliola retrace la carrière de l'amiral ambitieux et dresse un bilan sans concession du "jeu" de Darlan, ce marin improvisé diplomate dans le cadre unique de la guerre. Il montre que, contrairement à une idée répandue, Darlan fut un "super-collaborateur". Avant de rejoindre Alger où il mourra sous les balles de résistants royalistes, le fidèle second de Pétain envisageait d'aller beaucoup plus loin que Laval en termes de rapprochement militaire avec Berlin.

Histomag

39-45

LA SECONDE GUERRE MONDIALE PAR DES PASSIONNES POUR DES PASSIONNES - WWW.39-45.ORG /HISTOMAG

Prolongez votre lecture
avec les suppléments multimédia d'Histomag sur le Forum
Cliquez ou Flashez le QR-CODE ci-dessous



Vous souhaitez
**Participer à
Histomag ?**

Contactez la Rédaction :
histomag@39-45.org



Vous souhaitez
**Commenter
Histomag ?**

Rendez-vous ici :
courrierhistomag.39-45.org